This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

be [illegible]
châtia[illegible]
revient [illegible]
elle a retur[illegible]

FIN

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

34.

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

FIN
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

VAUDEVILLES. — TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1824.

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

PIERRE,

PAUL ET JEAN,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 novembre 1821.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL BUISSON.
PAUL BUISSON, fabricant à Quimper.
BIBI, MARIANNE, FIFINE, ALISON, } ses filles.
PIERRE BUISSON, fermier.
MARIE-JEANNE, femme de Buisson.
TIENNETTE, fille de Buisson.
M. VERKADEC.
Mme VERKADEC.
HENRI, leur fils.
THOMAS, vieux domestique.

PIERRE, PAUL ET JEAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, à droite du spectateur, une chaumière avec une grange; à gauche, les bâtimens d'une ferme, avec cette affiche sur la porte : *Petite Ferme à vendre;* dans le fond, une maison bourgeoise, dont tous les volets, peints en vert, son fermés; on voit sur la porte cette affiche : *Jolie Maison bourgeoise à vendre.*

SCÈNE I.

TIENNETTE, seule, et filant avec un rouet devant la porte de la ferme.

(Elle chante, en filant, une ancienne chanson connue sous le nom de *la Pastourelle du duc de Brabant.*)

En revenant de Nivelle
Monté sur mon palefroi,
Rêvant à je ne sais quoi,
Rencontre une pastourelle.

Je l'aborde poliment,
Descendant de ma monture,
Et lui fais un compliment
Convenable à l'aventure ;
Mais elle, d'un air mutin,
Me répond : « Que veut-il dire ?
« Passez vot' chemin, beau sir
« Passez vot' chemin. »

SCÈNE II.

TIENNETTE, HENRI, en petit habit de de chasse, avec son fusil et sa gibecière.

(Henri paraît dans le fond ; il aperçoit Tiennette qui file et chante, il s'arrête pour l'écouter ; il s'avance sur la pointe des pieds, et arrivé auprès de Tiennette, il lui dérobe un baiser tout à coup.)

TIENNETTE jette un cri.

Ah !... C'est bien mal à vous, Monsieur, de prendre com' ça le monde en traître !

HENRI, voulant lui baiser la main.

Ma chère petite Tiennette !... Pardon !

TIENNETTE, lui donnant un coup de quenouille sur les doigts.

Laissez-moi, Monsieur... Vous allez embrouiller mon fil... Finissez, ou j' vas vous dire comme la chanson :

« Passez vot' chemin, beau sire,
« Passez vot' chemin. »

HENRI.

Ah! vous m'aimez trop pour que cela s'adresse à moi.

TIENNETTE, se levant.

Je vous aime! Par exempe, n'ayez pas d' ces pensées-là, Monsieur... Vous savez fort bien que je n' dois pas vous aimer et que je n' vous aime pas du tout, du tout, du tout. C'est vrai ça... Si mon père vous entendait, il croirait que.... Allez-vous-en, M. Henri, j' vous en prie, on m'a défendu d' vous parler.

HENRI, la regardant d'un air suppliant pour rester.

Ma chère Tiennette!

TIENNETTE.

Mais, mon Dieu! quelle familiarité! Ma chère Tiennette!... Je n' suis pas vot' chère Tiennette, Monsieur... A la bonne heure si j'devais vous épouser, j' vous appellerais aussi « mon cher Henri!... » Mais vous êtes ben sûr en vous-même que je n' serai jamais vot' femme... La fille d'un fermier d' Basse-Bretagne n'épouse pas des messieux d' la ville.

HENRI.

AIR : *Parmi les filles du canton.* (*De Joconde.*)

Ah! revenez de cette erreur,
Et regardez-moi sans rien craindre;
A la ville on est connaisseur,

Vous auriez grand tort de vous plaindre ;
Vos grâces, vos naissans attraits
Y recevraient un juste hommage :
De la ville on vient tout exprès
Pour chercher des fleurs au village.

TIENNETTE.

Tout cela est bel et beau, mais vos parens sont fiers, ils sont riches... Nous n'avons pas grand' chose, nous... Ainsi, allez-vous-en, M. Henri, allez-vous-en... Je crains toujours...

HENRI.

Oh ! n'ayez pas peur... (*Il tire du gibier de sa gibecière.*) Si votre père sait que je vous ai parlé, vous lui direz qu'en revenant de la chasse, et en passant par ici, je vous ai priée de lui remettre quelques pièces de gibier... Tenez, ces deux bécasses...

(Il les pose sur la chaise de Tiennette.)

TIENNETTE.

Des bécasses!... quelle idée, par exemple!... Est-ce que nous mangeons des bécasses ?.... M. Henri, reprenez vos... (*Elle entend quelqu'un.*) O mon Dieu ! sauvez-vous, on nous surprendra encore ensemble, et puis je serai grondée.

HENRI.

Grondée ! oh ! en ce cas, je vous quitte. Adieu, adieu, ma bonne petite Tiennette...

(Il lui baise une main.)

AIR : *Mon galoubet.*

Pensez à moi, (Bis.)
Ma Tiennette, mon bien suprême !
Si quelqu'un, vous offrant sa foi,
Vous dit, dans son délire extrême,
Qu'on ne peut aimer plus qu'il n'aime....
Pensez à moi ! (Bis.)
(Il s'en va en courant.)

TIENNETTE, de loin.

Eh bien ! M. Henri ?... Et vos bécasses ?... Allons, il n' m'écoute pas.

(Pierre Buisson, son père, entre au moment où elle tient encore les bécasses suspendues à sa main. Comme Tiennette se retourne, elle aperçoit tout à coup son père, et elle ne sait plus quelle contenance faire.)

SCÈNE III.

TIENNETTE, PIERRE BUISSON.

PIERRE.

Eh bien !... qu'est-c' que c'est qu' ça ?

TIENNETTE, embarrassée.

Ça, mon père ?... C'est... c'est des bécasses que M. Henri, qui passait, m'a dit de vous donner... Il paraît qu'il a fait bonne chasse.

PIERRE, ironiquement.

Oui !... Il a fait bonne chasse !

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Je sais qu'il est not' voisin,
Qu'il possède un beau domaine,
Et que souvent dans la plaine
On l'aperçoit drès l' matin.
Mais j' crois que l'gibier qu'il guette
N'est qu'un' gentille fillette ;
Et sais-tu c' qui m'inquiète ?
C'est de voir que, par malheur,
Le gibier, dans cette terre,
Devient assez téméraire
Pour attendre le chasseur.

TIENNETTE.

Mon père, j' lui ai bien défendu de m' parler davantage.

PIERRE.

Et c'est ce que tu peux faire de mieux; car M. Henri n'a pas du tout envie du mariage.

TIENNETTE.

C'est-à-dire, mon père... Je suis bien sûre qu'il le voudrait, lui; mais ce sont ses parens qui n' voudraient pas d' moi.

PIERRE.

Et c'est tout simple... M. Henri t'aime, parce que vous êtes du même âge, du même endrait, et que vous avez été élevés ici presqu'ensembe ; mais monsieur et madame Ver-

kadec doivent trouver mieux qu' toi pour leur fils.

TIENNETTE.

Mieux... pour la fortune... oui; mais du reste, j'ai bien aussi mon petit mérite. Demandez plutôt à M. Henri.

AIR : *J'avais employé la douceur.*

Il s'y connait, et bien souvent
Il m'a dit : « Ma chère Tiennette,
» Je préfèr' ton minois piquant
» A la beauté la plus parfaite.
» Pour mon bonheur, je trouve en toi
» Tout ce qui peut charmer et plaire. »

PIERRE.

Ah ! il t'a dit cela ?

TIENNETTE.

Oui...

En conscience, était-ce à moi
De lui soutenir le contraire ?

PIERRE.

Tais-toi, car v'là ta mère qui n' badinerait pas là-dessus.

(Tiennette court se remettre à son rouet, et Pierre cache les bécasses dans sa poche.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

TIENNETTE?... Tiennette?... Eh bien! qu'est-c' qu'elle fait, c'te p'tite fille? Depuis une heure je la cherche.

PIERRE.

Tu vois qu'elle est à son ouvrage.

MARIE-JEANNE.

Ah! te v'la revenu, notre homme!... Eh bien! qu'est-c' que t'a dit le notaire?... A-t-il vu des acquéreurs?... Je t'en préviens, s'il n' trouve pas d'not' petite ferme le prix qu'elle vaut, faudra aviser à un aut' moyen pour venir au secours de ton frère Paul... le pauv' diable! quatre grandes filles bonnes à marier, et son état perdu!... V'là c' que c'est! on travaille, on s' donne ben du mal, on livre à crédit, les fonds n' rentrent pas, faut payer les ouvriers,... et avec quoi?... C'est com' ça pourtant que les plus honnêtes gens sont quelquefois exposés à...Mais, Dieu merci, j'pense com' toi, notre homme... Nous l' tirerons de là... J' n'ons qu'un enfant, il en a quatre, il a plus besoin qu' nous.... Eh bien! si je n' vendons pas la ferme, j'emprunterons dessus, et la maison de Paul Buisson, fabri-

cant d' toiles peintes à Quimper, ne manquera pas, ou je n' m'appelle point Marie-Jeanne.

PIERRE, transporté.

Embrasse-moi, ma brave femme!... Ah! c'est d' bonne souche, ça!

MARIE-JEANNE.

Et j' m'en vante! (*En se retournant, elle voit Tiennette qui s'essuie les yeux avec son tablier.*) Eh bien!... qu'est-ce que tu as donc, toi?

TIENNETTE, le cœur gros.

Rien, ma mère.

MARIE-JEANNE.

Tu t'essuies les yeux... c'est que tu pleures.

TIENNETTE.

Mais dam', aussi, c'est vous qui m' faites pleurer, ma mère... avec tout c' que vous dites là de mon pauvre oncle... Je suis bien malheureuse de n'être pas riche, vous verriez.

MARIE-JEANNE.

Et il faut pleurer pour ça, petite bête!

PIERRE.

Ell' tient d' toi... elle a bon cœur...

MARIE-JEANNE, avec effusion.

Dis donc, dis donc, notre homme... Si j' vendons la ferme, est-c' que j' serons plus

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. ET Mme VERKADEC.

(M. et madame Verkadec, personnages grotesques, costumes du vieux tems; ils arrivent en se tenant par le bras. Madame Verkadec porte un grand ridicule et un parasol.)

M. ET Mme VERKADEC.

ENSEMBLE.

AIR : no 1 *de l'Héritier de Paimpol.*

Le beau pays que la Bretagne
C'est un air pur !... un ciel serein !
J'aime surtout à la campagne
La promenade du matin !

MARIE-JEANNE.

J'somm' vot' servante, Monsieur et Madame. Tiennette, offrez donc votre chaise à madame Verkadec.

Mme VERKADEC.

Merci, merci, la bonne femme.

M. VERKADEC, à Tiennette qui apporte sa chaise.

Ne vous dérangez pas, ma petite, nous ne voulons pas nous asseoir.

Mme VERKADEC.

Nous marchons pour notre santé.

M. VERKADEC.

Savez-vous, la bonne femme, si quelqu'un s'est présenté pour acheter notre maison ?

(Ils indiquent celle du fond.)

MARIE-JEANNE.

O mon Dieu, personne... C'est comm' nous, not' ferme... à moins d' la donner pour rien, j' crois que nous serons forcés de la garder.

M. VERKADEC.

Ah !... mes amis, l'argent est rare.

MARIE-JEANNE.

Rare... pas pour tout le monde ; et si Monsieur le voulait bien, i' n' s'rait pas embarrassé de nous prêter là-dessus... dix mille francs.

Mme VERKADEC, bas à son mari.

Ne vous avisez pas de cela, entendez-vous?

MARIE-JEANNE.

Quand on est riche, c'est si doux d' rendre service !

M. VERKADEC.

Riche ! riche ! Vous vous trompez, ma bonne amie, nous avons des charges, beaucoup de charges ; demandez à ma femme ; des non-valeurs, des rentes mal servies, des fermiers qui ne paient pas, la grêle, les

orages, le diable! Madame est là pour vous le dire.

Mme VERKADEC.

C'est vrai.

PIERRE.

Tout l' pays assure pourtant qu' vous êtes joliment à votre aise.

Mme VERKADEC.

Le pays... le pays ne sait ce qu'il dit. M. Verkadec, allons au labyrinthe.

PIERRE, à sa femme.

T'as ben réussi, toi, avec tes politesses. (*Haut à M. Verkadec, et d'un air un peu piqué.*) J' vois, Monsieur, qu' vous avez peur de compromettre vos fonds; vous avez tort; et j' suis ben sûr qu' monsieur vot' fils, s'il était à vot' place, ne se serait pas tant fait prier.

Mme VERKADEC, se retournant vivement.

Mon fils!... Je trouve bien singulier que vous mêliez mon fils dans une affaire pareille! Est-ce qu'il vous a jamais donné à penser qu'il eût d'autres sentimens que les nôtres?

PIERRE.

Dam', Madame, quand i' vient nous parler....

Mme VERKADEC.

Est-ce que mon fils vient vous parler?

PIERRE.

Mais j' crois qu'il n'est point déshonoré pour ça.

M. VERKADEC.

Non, mon ami... mais chacun doit se tenir à sa place, et ce n'est point ici la sienne.

PIERRE.

Ah!... en c' cas, dit'-lui vous-même qu'i' ne revienne pus rôder par devers cheux nous; et... tenez... rendez-lui ses bécasses.... (*il les tire de sa poche*) qu'il a apportées encore à c' matin là... à not' fille.

M. VERKADEC, tenant les bécasses et regardant sa femme.

Des bécasses!

Mme VERKADEC.

Cela n'est pas possible!

PIERRE.

Non... (*Il va chercher Tiennette, et l'amène devant monsieur et madame Verkadec.*) Viens, toi... et parle, je te l'ordonne. Qu'est-c' qui est venu ici c' matin?

TIENNETTE, déconcertée.

Qui... qui... mossien Henri.

M. ET Mme VERKADEC.

Henri!

PIERRE, à sa fille.

Après ?

MARIE-JEANNE.

Oui, oui.... après ? Dites tout, Mam'selle.

TIENNETTE.

Eh bien ! j' dirai tout, v'là tout :

AIR : *de Préville.*

En travaillant, je chantais pour m' distraire,
Quand tout à coup je l'ai vu, ce matin,
Auprès de moi s' glisser avec mystère :
J' lui dis alors de passer son chemin. (Bis.)
Il n'en fit rien, puisqu'il faut que j' l'avoue ;
Je l' croyais loin, mais le petit sournois
S'est avancé soudain en tapinois...
Il m'a donné deux baisers sur la joue...
Moi, j'li ai donné deux bons coups sur les doigts...

TOUS.

Deux baisers !... Après ?

TIENNETTE.

Après, il m'a appelé sa chère Tiennette ! Je lui ai dit que si c'était pour le mariage, à la bonne heure, mais que...

M. VERKADEC.

Le mariage !

[illegible]

[illegible]

Mme VERGANTE.

[illegible]

VERGANTE.

[illegible]

MARIE-JEANNE.

De pareilles [illegible] ! Et mon Dieu ! Madame, il n'est pas [illegible] de tout ramasser le monde ; vous n'avez pas encore si j'voudrions c'que ils pour moi rendre.

Mme VERGANTE.

Là, là !... la bonne femme ! vous oubliez...

MARIE-JEANNE, [illegible].

La bonne femme n'est pas bonne du tout quand on la prend du mauvais côté.

Mme VERKADEC.

Savez-vous ben qu'à la parfin. (*De la Dot.*)

Ah ! c'est trop fort, en vérité !
Du respect sans crainte on s'écarte !

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s' croit maltraité !
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte !

M. VERKADEC.

Respectez-nous,
Entendez-vous ?

MARIE-JEANNE.

Jamais je ne m'arrête,
Un' fois qu'on m' mont' la tête.

PIERRE.

Avec elle, il faut filer doux.

TIENNETTE, à sa mère.

Apaisez-vous !

MADAME VERKADEC, à son mari.

Poursuivons notre promenade ;
Que venions-nous chercher ici ?
Pour deux mois je serai malade
De m'entendre traiter ainsi.

MARIE-JEANNE.

Oui, poursuivez vot' promenade,
Au lieu de nous traiter ainsi ;
Dussiez-vous en dev'nir malade,
Vous n'auriez pas l' dernier ici.

M. VERKADEC, à sa femme.

Mais pourquoi donc vous compromettre ?
Pourquoi vous mettre
En courroux contre ces gens-là ?

PIERRE ET TIENNETTE, à Marie-Jeanne.

Ah ! calme, calme ta colère !
Ah ! calmez, calmez vot' colère !
Il ne faut pas, { ma chère, / ma mère, }
Te / Vous } chagriner de tout cela.

M. VERKADEC, à sa femme.

Madame, cette indignité
Est votre faute, en vérité.
Contre eux vous êtes en fureur :
Pourquoi leur faire tant d'honneur ?

MARIE-JEANNE.

Faut que je me retienne,
Car j'leux chanterais une antienne !...
Mais j'veux en ce moment,
J'veux m'expliquer tout doucement.

MADAME VERKADEC.

Ah ! c'est trop fort, en vérité !
Du respect ainsi l'on s'écarte !
C'est vraiment une indignité !

MARIE-JEANNE.

Tant pis pour qui s'croit maltraité !
Mais tout c'que j'pense... il faut qu'ça parte ;
Et je dis tout' la vérité !

M. VERKADEC, à sa femme, PIERRE ET TIENNETTE.
à Marie-Jeanne.

Moins de vivacité. (Bis.)

(M. et madame Verkadec sortent.)

SCÈNE VI.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE, TIENNETTE.

(Tous trois sont atterrés de la scène qui vient d'avoir lieu.)

PIERRE.

Eh bien?

MARIE-JEANNE.

Ne m'en parle pas... j'en suis...

TIENNETTE.

Et moi donc?... J' suis bien fâchée qu' vous vous soyez fâchés!... si j'avais su... je n'aurais rien dit du tout.

MARIE-JEANNE.

Ce qui est fait est fait.

PIERRE.

AIR : *Des Landes.*

Oui ; mais, d'après c'te bisbille,
L'insentiel est que leur fils
N' vienn' pus acoster not' fille...

Puisqu'ils ont tant de mépris !
(A Tiennette.)
Et toi, ne sois pas si bonne,
Entends-tu, ma chère enfant.
S'il y revient, je t'ordonne
De m'avertir sur-le-champ.

TIENNETTE, voyant venir Henri.

En c' cas là,
Mon papa,
J'vous avertis que le v'là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

HENRI, accourant et parlant très-vite.

M. Buisson, M. Buisson !

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Comment ! c'est encore vous, Monsieur ?

HENRI, très-vite.

Oui, oui, je sais tout, j'ai tout entendu... Mais c'est égal... Je viens vous dire que tout à l'heure, un général... je ne sais pas son nom... est arrivé dans le village... il a un bel habit, des épaulettes, et trois ou quatre croix... il a rencontré mon père et ma mère, ils se sont saluès ; le général leur a dit qu'il venait pour voir des biens qui étaient à vendre dans le pays ; mon père a parlé aussitôt de

M. VERKADEC.

Oui, ne faites pas attention, mon Général, et venez voir...

LE GÉNÉRAL.

J'aime ce pays!

M. VERKADEC.

Vous êtes donc décidé, Général, à vous y fixer?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est mon projet.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je crois que ce lieu solitaire
Aura pour moi bien des attraits;
C'est lorsque l'on a fait la guerre,
Qu'on sent tout le prix de la paix.
Contre un danger qui m'inquiète
Je dois d'ailleurs m'assurer un abri;
Car l'âge vient; c'est le seul ennemi
Qui nous oblige à la retraite.

M. VERKADEC.

Mon Général... l'air est excellent dans ce pays, nous y avons deux centenaires, l'ancien bedeau et le maître d'école.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!... le maître d'école vit encore... j'ai habité autrefois ces cantons... Tout est

bien changé depuis trente-sept ans. Je n'y reconnais plus rien... ces maisons-là n'existaient pas.

M. VERKADEC.

Mon Général, il n'y a que huit ans que la mienne est bâtie.

(Pendant cette scène, Pierre a pris un balai, et il époussette les toiles d'araignée du devant de sa maison : il est censé ne pas entendre tout ce que dit le Général.)

LE GÉNÉRAL, portant ses regards du côté de la ferme.

Qu'est-ce que je vois sur cette porte?... une affiche!... (*Il lit.*) *Petite ferme à vendre.* Ah!... vous ne m'aviez point parlé de cela, M. Verkadec.

M. VERKADEC, bas au Général.

Oh! les plus mauvaises terres du pays.

PIERRE s'arrête, salue, et dit :

Oui, monsieur l' Général; c'est aussi à vendre.

M. VERKADEC, bas au Général.

Ça ne vous conviendrait pas.

PIERRE.

Si monsieur le Général veut la voir, la vue n'en coûte rien.

LE GÉNÉRAL.

Tout à l'heure, mon ami, je...

M. VERKADEC, au Général qu'il tire à part.

Je ne vous conseille pas d'avoir des affaires d'intérêt avec ces gens-là...

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que?...

M. VERKADEC.

Je vous conterai cela... (*Haut.*) Donnez-vous la peine de passer, mon Général... je vais vous montrer ma maison, le jardin...

LE GÉNÉRAL, machinalement, et jetant toujours les yeux sur Pierre.

Combien a-t-il d'arpens?

M. VERKADEC.

Dix... traversés par une petite rivière où l'on pêche de la truite et du brochet. De plus je vous donnerai droit de chasse dans ma petite forêt.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur est chasseur?

M. VERKADEC.

Je m'en pique un peu.

AIR : *De l'Incognito.*

Ici je laisse aux amateurs vulgaires
Le sot plaisir de tuer un lapin.
Plus hardi qu'eux, moi, je ne poursuis guères
Que le renard, le sanglier, le daim. (Bis.)

A mon ardeur, qu'aucun danger n'arrête,
Depuis vingt ans donnant un libre essor,
J'ai dans mes bois chassé la grosse bête...
Mais il en reste encor. (Ter.)

LE GÉNÉRAL.

Je m'en rapporte à vous... Allons voir votre propriété. (*Il passe devant Pierre Buisson, lui serre la main et lui dit :*) Je reviens dans un instant, mon brave homme.
(Il entre avec M. Verkadec dans la maison du fond.)

PIERRE.

Mon brave homme !... et il m'a serré la main !... Oh !... c'est un bon diable, ce général-là, et je commence à espérer...

SCÈNE X.

PIERRE BUISSON, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, accourant, une lettre à la main.

Pierre, vois donc, vois donc vite, c'est une lettre de ton frère Paul, de Quimper, qu'on vient d'apporter.

PIERRE, regardant l'adresse.

Oui, ma foi, c'est son écriture... oh! oh!... est-ce que... (*Il l'ouvre et lit.*) « Frère, j'ai » à te faire part d'un grand évènement. At- » tends-moi pour dîner, je t'amenerai mes » quatre filles, et nous resterons chez toi, si

» tu veux nous donner à coucher. » Ah! mon Dieu! est-ce qu'on l'aurait déjà mis à la porte de sa fabrique ?

MARIE-JEANNE.

Un grand événement! l'imbécile! i' n' dit pas si c'est bon ou mauvais, s'il faut s' réjouir ou se désoler.

PIERRE.

C'est vrai que c'est bien maladret d'sa part... Mais qu'importe après tout?... Ils seront toujours les bien venus.

MARIE-JEANNE.

AIR : *De Marianne.*

Oui, vraiment, oui, queuqu' chos' qu'arrive,
Nous les recevrons de bon cœur.

PIERRE.

Not' tendress' n'en s'ra que plus vive,
S'ils se trouvent dans le malheur.

MARIE-JEANNE.

De leur fortune,
Cent fois pour une
Leur amitié
Nous offrit la moitié.

PIERRE.

A nos secours
S'ils ont recours,
Pour eux nos bras

Ne se fermeront pas.

MARIE-JEANNE.

Faut s'entr'aider dans la nature ;
Doit-on, comm' tant d'gens d'aujourd'hui,
Ne donner la main qu'à celui
Qui descend de voiture ? (Ter.)

PIERRE.

Et puis, j' vons p'têtre lui trouver la somme dont il a besoin; car j'ai idée que je m'arrangerai avec ce mossieu l' Général.

MARIE-JEANNE.

Tu crois ?

PIERRE.

Oui, oui. Tais-toi, le v'là qui ressort.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC.

M. VERKADEC.

Mon Général, je vais chez moi attendre votre réponse.

(Il sort.)

LE GÉNÉRAL, s'avançant vers Pierre.

Bonnes gens, je suis à vous maintenant.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

Monseigneur !

LE GÉNÉRAL, avec bonté.

Oh ! pas de monseigneur, je vous en prie.

PIERRE.

Mossieu l' Général, nous serions ben contens que vous fussiez notre acquéreux, parce que c'est du bon, tout est en plein rapport.

MARIE-JEANNE.

Grâce à notre homme, qui a ben travaillé pour ça !

PIERRE.

Oh ! oui, j' peux dire que c'est mon ouvrage, et que, si j' m'en défais, ce n' sera pas sans regret.

MARIE-JEANNE.

C'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi vous en défaites-vous ?

MARIE-JEANNE.

Ah ! monsieur l' Général... c'est qu' voyez-vous, j'avons un frère...

PIERRE.

Marie-Jeanne, ct'histoire-là ennuierai' Monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Non, non, mes amis, achevez.

PIERRE.

Eh bien ! monsieur l' Général, nous a

un frère qu'a quatre enfans. Il est fabricant de toiles peintes à Quimper, ici tout près. Il a éprouvé par-ci, par-là, des faillites, si bien qu' son état court risque d'êt' perdu, et c'est pour l'empêcher d' manquer que nous voulons vendre...

LE GÉNÉRAL.

C'est bien, mes amis...Cette action-là vous portera bonheur. Je veux voir votre ferme, je veux la voir tout de suite, et nous serons bientôt d'accord.

PIERRE.

Mossieur l' Général, je suis à vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *De Folie et raison.*

Votre amour pour un frère
Vous honore à mes yeux ;
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

PIERRE.

Je crains que l'prix que j'en demande...

LE GÉNÉRAL.

Je calmerai votre frayeur.

PIERRE.

Et puis la maison n'est pas grande...

LE GÉNÉRAL.

Il faut peu de place au bonheur.

LE GÉNÉRAL.

ENSEMBLE.

Votre amour pour un frère
Vous honore à mes yeux ;
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

PIERRE ET MARIE-JEANNE.

A sauver notre frère
Nous bornons tous nos vœux :
A ce marché, j'espère,
Nous gagnerons tous deux.

(Pierre conduit le Général dans sa ferme.)

MARIE-JEANNE, seule.

Queu bon vent nous a amenè ici ce monsieur-là ! C'est qu'il n'a pas l'air du tout d' vouloir marchander... au contraire.

(On entend dans la coulisse du fond, à droite, des cris de joie, et ces mots :)

Hohé ! hohé ! ma tante ! ma sœur !

MARIE-JEANNE, étonnée, regarde.

Qu'est-c' que j'entends ?...Eh ! Dieu m'pardonne, c'est Paul avec mes quatre nièces !

SCÈNE XII.

MARIE-JEANNE, PAUL BUISSON, vêtu en bon-bourgeois de Quimper; BIBI, MARIANNE FIFINE ET ALISON, ses quatre filles, toutes habillées de même en toiles peintes de leur fabrique. Paul Buisson a aussi un grand gilet de la même étoffe.

(Paul Buisson et ses quatre filles accourent, et viennent gaîment entourer Marie-Jeanne, qu'ils embrassent tour à tour.)

AIR : *Les flic flac.*

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chère tante!
Que j'suis contente!

MARIE-JEANNE, les embrassant l'une après l'autre.

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chacune aura son tour.
Je n'comprends pas c'que ça veut dire;
Je vous croyais tous malheureux :
Loin qu'vous pleuriez, je vous vois rire...

BIBI.

Ma tante, ça n'vaut-il pas mieux?

MARIE-JEANNE.

Je suis tout' réjouie
De votre air satisfait;
Mais j's'rai ben plus ravie
Quand vous m' mettrez au fait.

PAUL.

Nous vous y mettrons, mais en attend

(Tous reprennent, en l'embrassant de nouve

Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Chère tante!
Que je suis contente!
Eh bonjour, bonjour, bonjour!
Le bonheur a son tour!

MARIE-JEANNE.

Ah çà! vous avez donc gagné à la lo

PAUL.

Pas si bête!

MARIE-JEANNE.

Avez-vous trouvé un trésor?

PAUL.

A peu près.

BIBI.

Mais où est mon oncle?

MARIANNE.

Où est ma cousine?

BIBI.

Nous leur apportons tout plein d' ch

AIR : *Eh ma mère!*

A Tiennette je destine
Ce joli fichu d'couleur...

MARIANNE.

C'tablier pour ma cousine.

PAUL.

C'te robe est pour vous, ma sœur.
Le tout est d'bon teint, j'm'en pique ;
Car je n' vous présente ici
Que des objets d'ma fabrique...
Et mes quatre fill' aussi.

MARIE-JEANNE.

Ben obligé de vos attentions, mais me direz-vous?...

PAUL, étalant la robe en pièce.

Admirez ce dessin-là... Quel goût! hein?... C'est d' mon invention. J'en ai fourni déjà dix pièces pour l' département d'Ile-et-Vilaine.

MARIE-JEANNE.

Décidément, vot' fabrique n'est donc pas suspendue?

PAUL.

Suspendue!

BIBI.

Ben du contraire! ça roule joliment maintenant!

MARIE-JEANNE.

Mais il y a queuq' jours, vous étiez sur l' point...

BIBI.

Eh bien! oui, de mettre la clef sous la porte.

PAUL.

Et d'être coffré peut-être par-dessus l'marché; mais, tenez, ma sœur, il y a une providence pour les honnêtes gens.

BIBI.

Oh! çà, oui, il y en a une!

PAUL.

Figurez-vous qu'samedi dernier... c'était samedi, n'est-ce pas, Bibi?

BIBI.

Oui, mon papa... Le jour des paiemens, quoi! une fin d'mois, les billets échus et la caisse vide.

PAUL.

Elle sait tout cela, elle... c'est mon premier commis.

MARIE-JEANNE.

Eh bien?

PAUL.

Eh bien! v'là que je reçois une lett monsieur chose...

BIBI.

De M. Lebon.

PAUL.

Notre juge de paix, qui m'invite à passer chez lui sur-le-champ... J'y vole avec Bibi.

AIR : *Vive une femme de tête.*

« Asseoyez-vous, m'dit c'brave homme,
Et signez c'te quittanc'-là.
— Un' quittanc' !... et de quell' somme ?...
De vingt mill' francs que voilà.
— Par exemple, v'là qu'est unique !
Et d'où me vient cet argent ?
— D'un homm' qui dans vot' fabrique
Veut le placer util'ment
Il sait qu'vous êt' dans la peine,
Mais sans l'avoir mérité ;
Qu'si vous éprouvez d'la gêne,
Vous avez d'la probité.
Il croit fair', d'après c' système,
D'son or un usage heureux. »
— Parbleu ! me dis-je à moi-même,
Un frér' n'agirait pas mieux.
J'profitons d'son obligeance,
Je sign' ! j'emport' le magot ;
J'pai' tout c'qu'était en souffrance :
V'là la barq' remise à flot.
Alors courant d'un train d'poste,
Les chalands et les commis,
Chacun revient à son poste,
Et j'ai r'vu tous mes amis.

MARIE-JEANNE.

[illegible] est pas possible!... Il fallait donc [illegible] venir si plus tôt.

PAUL.

[illegible], ma foi, nous nous fesions une fête [illegible] vous l'apprendre nous-mêmes.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE BUISSON.

PIERRE, accourant avec joie.

[illegible], embrasse-moi... Eh! te v'là, mon [illegible]!

LES QUATRE FILLES.

Bonjour, mon oncle.

PAUL, lui serrant la main.

Bonjour, Pierre.

BIBI.

Mais où est donc ma cousine Tiennette?

PIERRE.

Elle est dans la salle basse... Allez, allez, [illegible] bien contente de vous voir.

BIBI, entraînant ses sœurs.

[illegible] l'embrasser, et lui faire nos [illegible]

(Elles entrent dans la ferme.)

SCÈNE XIV.

PIERRE, PAUL, MARIE-JEANNE, ensuite LE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Ces pauvres enfans ! Je v'nons de travailler pour elles... Femme, c'est une affaire faite, monsieur l'Général est enchanté d'son inquisition ; la ferme est vendue.

MARIE-JEANNE.

Vendue !

PIERRE.

Quarante mille francs...dont dix mille payés d'avance et comptant en bons papiers... Les v'là.

(Il montre un paquet de billets. Le Général sort de la ferme, et écoute dans le fond la scène qui suit.)

PAUL, avec inquiétude.

Comment ! frère, tu t'défais de ta ferme?

PIERRE, le tirant à part.

Oui... et prends c't ácompte-là, mon ami, prends.

PAUL.

Pourquoi faire ?

PIERRE.

Tu me le demandes... Crois-tu que j'souf-

MARIE-JEANNE.

Cela n'est pas possible!... Il fallait donc nous écrire ça plus tôt.

PAUL.

Non, ma foi, nous nous fesions une fête de venir vous l'apprendre nous-mêmes.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE BUISSON.

PIERRE, accourant avec joie.

Femme, embrasse-moi... Eh! te v'là, mon frère!

LES QUATRE FILLES.

Bonjour, mon oncle.

PAUL, lui serrant la main.

Bonjour, Pierre.

BIBI.

Mais où est donc ma cousine Tiennette?

PIERRE.

Elle est dans la salle basse... Allez, allez elle sera bien contente de vous voir.

BIBI, entrainant ses sœurs.

Courons vite l'embrasser, et lui faire petits présens.

(Elles entrent dans la ferme.)

SCÈNE XIV.

PIERRE, PAUL, MARIE-JEANNE, ensuite LE GÉNÉRAL.

PIERRE.

Ces pauvres enfans! Je v'nons de travailler pour elles... Femme, c'est une affaire faite, monsieur l' Général est enchanté d' son inquisition; la ferme est vendue.

MARIE-JEANNE.

Vendue!

PIERRE.

Quarante mille francs...dont dix mille payés d'avance et comptant en bons papiers... Les v'là.

(Il montre un paquet de billets. Le Général sort de la ferme, et écoute dans le fond la scène qui suit.)

PAUL, avec inquiétude.

Comment! frère, tu t' défais de ta ferme?

PIERRE, le tirant à part.

Oui... et prends c't acompte-là, mon ami, prends.

PAUL.

Pourquoi faire?

PIERRE.

Tu me le demandes... Crois-tu que j' souf-

pour vous qui m'a surtout décidé à conclure le marché.

PAUL.

Je conçois cela; cependant...

LE GÉNÉRAL.

Je m'en félicite d'autant plus que je traite ici avec de braves gens; j'habiterai ce pays, et nous nous verrons souvent, car je me regarde déjà comme un ami de la famille.

(Ils le saluent tous.)

PAUL.

Général, vous êtes trop honnête... (*A Pierre et à Marie-Jeanne.*) Ma foi, il est si poli, qu'il n'y a pas moyen d'lui dire un mot.

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Pierre, je m'invite à dîner chez vous, et nous passerons l'acte...

PIERRE.

J'ai fait avertir le notaire.

MARIE-JEANNE, bas à Pierre.

Il y tient.

LE GÉNÉRAL.

Je suppose bien que nous n'aurons aucu difficulté pour...

PAUL, comme frappé d'une idée.

Ah!... si fait!... un moment!... p

garde ! nous avons un frère qui a sa portion sur ce côté-là.

(Il indique les bâtimens à droite.)

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ah !... est-ce que ces vieux bâtimens font aussi partie de la vente ?

PIERRE, vivement.

Non, non, mossieu le Général ; Paul se trompe, ceci n'en est pas... Oh ! pour un royaume je n' donnerions point c'te grange et c'te chaumière.

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché pourtant... j'aurais fait abattre...

PIERRE.

Abattre !... L'ancienne maison de not' père ! que j' conservons comme...

MARIE-JEANNE.

D'ailleurs, comme dit Paul, mossieu le Général, il y a un troisième frère qui a sa portion là-dessus.

PIERRE.

Not' frère Jean, qui est parti...

PAUL.

Et que nous n'avons pas revu depuis plus de trente ans.

PIERRE.

Le notaire dit bien qu'il y a proscription, et qu' la loi est pour nous; mais c'est égal.

AIR : *Chantons l'amour et le plaisir.*

De c'te loi, comme de ben d'autres,
Assez d'gens sauront profiter;
Mais ce n's'ra ni nous, ni les nôtres,
Qui par ell' voudront hériter..
Moi, je sens bien qu'il en est une
Qui défend de faire ainsi fortune...
Et cette loi des honnêt' gens
Ça n's'écrit pas, mais c'est là d'dans.
(Il indique son cœur.)

LE GÉNÉRAL.

Je n'insiste plus, mes amis; vous avez raison, si ce frère revenait un jour...

PIERRE.

Ah!... c'est fini, nous ne l'espérons plus... Ce pauvre Jean!...

(Ici Henri paraît, court à la fenêtre de la ferme, et frappe aux carreaux; ensuite il se sauve dans le fond, et se cache derrière des arbres.)

PIERRE.

AIR : *de Monténéro.*

Ah! de revoir ce frère aimé
N'aurons-nous jamais l'avantage?

LE GÉNÉRAL.

Croyez qu'avec vous je partage
Le vœu que vous avez formé.
Mais patience,
Oui, patience!
Le Ciel vous doit la récompense
Des vertus dont je suis témoin...
Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense.

TIENNETTE, sur la porte de la ferme.

Mon papa, le notaire est arrivé.

LE GÉNÉRAL.

Allons, mes amis, allons dresser l'acte de vente.

TOUS reprennent.

Le bonheur qu'on cherche bien loin
Est souvent plus près qu'on ne pense

(Ils entrent tous dans la ferme. Tiennette reste la dernière; Henri, qui la guettait, accourt à elle, et la retient.)

SCÈNE XV.

TIENNETTE, HENRI.

HENRI.

MADEMOISELLE Tiennette.

TIENNETTE.

Que vous êtes imprudent, M. Henri! Si

ma mère vous avait vu... et mes cousines qui étaient avec moi !...

HENRI.

Ma chère Tiennette ! vous me voyez au désespoir. Je suis perdu ! j'en mourrai.

TIENNETTE.

Ah ! mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé ?

HENRI.

Je viens d'avoir une explication avec mes parens.... ils ont traité les vôtres !... et devant moi ! cela m'a fait une peine !... Voyant cela, j'ai eu le courage de tout dire : je leur ai avoué que je vous aimais, et que je ne pourrais pas vivre sans vous.... Ils se sont mis dans une colère !... si vous saviez... Mon père a fait venir le vieux Thomas, notre domestique, et l'a chargé de me conduire sur-le-champ à Rennes, chez un négociant de se amis. De là je dois partir pour Paris ; qu sais-je ce qu'ils ont envie de faire de mo Pendant que Thomas attelait le cheval cabriolet, je me suis échappé, j'ai couru l vite par ici... Jugez s'il était essentiel moi de vous voir, de vous parler !

TIENNETTE.

Ah ! M. Henri, c'est moi qui suis c tout cela.

HENRIETTE.

Promettez-moi de ne pas m'oublier, de m'écrire... ma chère Tiennette... promettez-le-moi !

TIENNETTE.

AIR : *Pauvre Riquet !* ou *Romance de Romagnésie.*

Puis-je vous fair' cette promesse !
Quoi ! vous partez....

HENRI.

Dans peu d'instans.
De la rigueur de mes parens
Console-moi par ta tendresse

TIENNETTE, à part.

Combien mon cœur est attendri !
Je sens que sa peine
Est la mienne !...
Pauvre Henri ! pauvre Henri !

(L'air est interrompu par celui qui suit. On entend des chants d'allégresse, qui partent tout à coup de l'intérieur de la ferme. Tiennette, surprise, s'arrête et écoute.)

Morceau chanté dans l'intérieur de la ferme par la famille Buisson, réunie.

AIR *De Joconde.*

Jour heureux !
Le ciel comble enfin nos vœux !
Ah ! pour nous
Combien ce moment est doux !

— O mes amis ! — O mon frère !
— Mon cher Paul ! — Mon pauvre Pierre !
— Est-ce toi... toi que je revois encor ?...
Quel moment ! quelle ivresse ! quel transport !

TIENNETTE, étonnée.

Qu'entends-je ? Quels accens !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE-JEANNE, LE VIEUX DOMESTIQUE THOMAS

MARIE-JEANNE, entraînant Tiennette.

Mon enfant, viens donc, ne perds pas de tems ;
Viens prend' part au bonheur de tes parens !

TIENNETTE ET HENRI, à part.

Ah ! quel chagrin !

MARIE-JEANNE.

Quelle ivresse !

LE VIEUX THOMAS, accourant par le fond et prenant Henri par le bras.

Mais, Monsieur, le tems nous presse :
Tout est prêt ; il faut partir à l'instant
Venez donc, la voiture vous attend

TIENNETTE.

Henri !

HENRI.

Tiennette !....

TOUS DEUX.

Ah ! quels momens !

FIN DE L'AIR *de la Romance de Romagnési.*

ENSEMBLE.

HENRI de loin, ET TIENNETTE, ensemble.

Console-moi, par ta tendresse,
De la rigueur de mes parens.

MARIE-JEANNE, entraînant sa fille dans la ferme.

Viens partager notre allégresse,
Et le bonheur de tes parens.

THOMAS, entraînant Henri vers le côté droit.

Il faut partir, le tems nous presse;
Obéissez à vos parens.

(Marie-Jeanne rentre dans la ferme avec sa fille; Henri s'en va avec Thomas par le fond à droite, et la toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

traite honorable ; j'ai acquis une fortune dont je n'ai point à rougir, et je viens finir ma carrière... où j'ai passé mon enfance.

AIR : *Du Pot de fleurs.*

Jeune, on s'embarque, l'on voyage,
Et gaîment on brave le sort :
Plus tard, échappé du naufrage,
On aime à rentrer dans le port.
Assis à l'ombre d'un vieux hêtre,
Entouré de ses vieux amis,
On sent que le plus beau pays,
C'est le pays qui nous vit naître.

PIERRE.

C'est ici ! v'là la chaumière encore telle que tu l'as quittée.

PAUL.

Excepté qu'elle est bien plus vieille. Vous souvenez-vous, mon frère le général, que nous couchions tous dans la grange qui est là... à côté ? Comme nous fesions des culbutes sur les bottes de paille ! hein ?

PIERRE.

Et v'là l' vieux fauteuil de not' bon père. Le cher homme ! combien de fois... assis.... là... comme tu es, il nous a parlé de toi !

PAUL.

S'il vivait, serait-il heureux de voir son fils en général !

de l'Europe, dans un pays presque sauvage : j'y demeurai huit ans.

TOUS.

Huit ans !

PIERRE.

Et tu n'as pas pu nous donner de tes nouvelles ?

LE GÉNÉRAL.

Toute communication était sévèrement interdite... J'ai beaucoup souffert ; mais ni moi ni mes compagnons d'infortune nous n'avons jamais désespéré.

AIR : *Du Verre.*

Pendant qu'un espoir plein d'appas
Raffermissait notre courage,
Du récit de nos vieux combats
Nous amusions notre esclavage.
Calmes au milieu des déserts,
Écrivant gaîment nos mémoires,
Au souvenir d'un seul revers
Nous opposions trente victoires.

MARIE-JEANNE.

Un Français !... ça tire parti de tout.

LE GÉNÉRAL.

J'ai revu ma patrie !... et tous mes maux ont cessé. Mes blessures m'ont valu une re-

LE GÉNÉRAL.

Ici.

MARIE-JEANNE.

Oh ! c'est bien petit, c' t'endroit.... nous n' serons point à notre aise.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! pourquoi pas dans la grange ?... elle est assez grande... Je me souviens que c'étaient les ruines de l'ancien château.... nous y prenions autrefois nos meilleurs repas.

PAUL.

C'est vrai : ça nous rappellera not' jeune tems.

AIR : *A nos goûts conformez-vous vite.* (De Pantin.)

Grâce au souvenir aimable
De tout c'dont nous fûm' témoins,
Nous allons à cette table
Avoir quarante ans de moins.

MARIE-JEANNE.

Je n'suis pas assez coquette
Pour vouloir arrêter l' tems ;
D'ailleurs aurais-j' ma Tiennette,
Si j' n'avais que mes vingt ans ?

LES TROIS FRÈRES.

Grâce au souvenir aimable, etc.

PIERRE.

Si le r'pas est vaille que vaille,

Par le cœur il s'ra servi ;
Et sur ce champ de bataille
Tu n'verras pas un en'mi.

LES TROIS FRÈRES, réunis.

Grâce au souvenir aimable, etc.

(Ils sortent tous, excepté Tiennette et le Général.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, TIENNETTE.

LE GÉNÉRAL.

RESTE... Tiennette... j'ai à te parler.

TIENNETTE.

Me voilà, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Dis-moi un peu : tantôt, quand tu es venue m'embrasser.... tu étais bien émue.... tu pleurais... pourquoi cela ?

TIENNETTE, confuse.

Mon oncle... c'était le plaisir... de vous voir... la joie...

LE GÉNÉRAL.

Oh ! la joie... L'amour n'est-il pas pour quelque chose dans tout cela ?

TIENNETTE.

Mon oncle, je vous assure...

LE GÉNÉRAL.

Cependant M. Henri m'a dit...

TIENNETTE.

M. Henri vous a dit ?...

LE GÉNÉRAL.

Qu'il t'aimait... Et pourquoi en rougir ?

TIENNETTE.

Je ne rougis pas, mon oncle ; mais il est bon que vous sachiez tout.... Si j' pleurais tantôt, ce n'était pas sans cause : M. Henri est parti pour Rennes.

LE GÉNÉRAL, en confidence.

Pas encore.

TIENNETTE.

Pas encore ! est-il possible ? ah ! que j' suis donc contente !

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait prier M. Verkadec de suspendre ce départ, et de m'amener son fils.

TIENNETTE.

Oh ! il est brouillé avec mon père et ma mère ; il n' viendra pas.

LE GÉNÉRAL.

Il viendra. L'espoir de me vendre une maison dont il a grande envie de se défaire le fera bientôt accourir. Eh ! parbleu !... re-

garde par cette fenêtre : n'est-ce pas lui qui vient par là-bas?

TIENNETTE.

Oh! mon Dieu! oui... Je tremble, mon oncle, je n' veux pas rester... je...

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, va-t'en... laisse-nous, et surtout ne dis encore à personne que je suis ton oncle.

TIENNETTE.

Bon! je comprends.... Je vais sortir par ici pour ne pas les rencontrer.

(Elle sort par la droite. M. Verkadec et son fils entrent par la gauche.)

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, M. VERKADEC en habit de visite; HENRI en frac noir, gilet blanc, pantalon et bas de soie noirs.

M. VERKADEC.

Général, je me rends à votre invitation.

LE GÉNÉRAL, regardant Henri.

Ah!... voilà votre fils?

M. VERKADEC.

Oui, Général. (*A son fils.*) Saluez donc, Monsieur. (*Au Général.*) Ma foi, il allait

monter en voiture au moment où j'ai reçu votre billet.

LE GÉNÉRAL.

Pardon, Monsieur, si je vous reçois dans cette modeste demeure.

M. VERKADEC.

Général, je suis honteux pour vous... Si j'avais su que vous dussiez rester quelques jours dans ce village, je vous aurais prié d'accepter un logement chez moi.

LE GÉNÉRAL.

Oh! je ne suis pas difficile... Dans mes campagnes je n'ai pas toujours été aussi bien logé.

M. VERKADEC.

C'est que j'ai acheté, moi, un vieux château célèbre en souvenirs magiques et chevaleresques; il a été bâti, je crois, dans le tems des Goths.

LE GÉNÉRAL.

Je vous en félicite

M. VERKADEC.

Oui, j'ai voulu même que cet antique manoir conservât les noms du vieux tems.

AIR : *Amour, hasard, ont fait plus d'un prodi*
(Des Fiancés.)

Auprès de la tour des Trophées
Vous auriez vu la tour des Preux,

Et, non loin de la tour des Fées,
La tour des amans malheureux.
Ma femme tient à la tour des Folies ;
Mais j'aurais pu, sans aucun embarras,
Vous installer dans la tour des Génies,
Que je n'habite pas.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop bon ! Mais je vous demanderai la permission de faire ma cour à Madame.

M. VERKADEC.

Ah ! Général... je gagerais que vous avez servi dans l'ancien tems.

LE GÉNÉRAL.

Mais... oui.

M. VERKADEC.

On voit cela... A vos manières... j'ai deviné tout de suite que vous étiez...

LE GÉNÉRAL.

J'ai été soldat.

M. VERKADEC.

Sol...

LE GÉNÉRAL.

Soldat... dans les chasseurs bretons.

M. VERKADEC.

Ah ! ah !... c'est le régiment qui est en garnison à Quimper.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment?... J'en suis charmé; j'y tro-
verai peut-être quelques anciens compagno-
d'armes.

M. VERKADEC.

Et vous êtes devenu général!... c'est su-
perbe! Nous avons eu les *Fabert*, les *Ca-
inat*... qui ont fait comme vous.

LE GÉNÉRAL, souriant.

Et quelques autres... que vous ne nommez
pas.

AIR : *Un chevalier.*

L'ancienne France eut Fabert, Catinat,
Dont les noms seuls valaient presque une armée;
Mais, de nos jours aussi, plus d'un soldat
Sur ses talens fonda sa renommée.
La gloire enfin, de tant d'exploits guerriers
Formant une immortelle chaîne,
Sur nos drapeaux peut flotter incertaine
Entre les vieux et les nouveaux lauriers.

M. VERKADEC.

Je ne dis pas non.

HENRI.

Si mon père avait voulu... à présent je
serais peut-être officier.

M. VERKADEC.

Taisez-vous, monsieur mon fils.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! jeune homme, vous auriez du goût?...

HENRI.

Oui, Général... Je sais les mathématiques, le dessin...

LE GÉNÉRAL.

C'est quelque chose... mais, pour être des nôtres..

AIR : *Une fille.*

Avez-vous fait avec fruit
Les études militaires ?
De nos manœuvres guerrières,
Jeune homme, êtes-vous instruit ?

HENRI.

Il s'en faut que je connaisse
Ce bel art qui m'intéresse;
Mais mon zèle et ma jeunesse
Répondent de mes progrès.
Eh! croyez-vous que je puisse
Demeurer long-tems novice
Dans un régiment français ?

M. VERKADEC.

Général... excusez... une jeune tête...

LE GÉNÉRAL.

Il me plaît, votre fils; et je serais charmé

si, par le rang que j'occupe, je pouvais contribuer à sa fortune et à son avancement.

M. VERKADEC.

Général... (*A Henri.*) Remerciez donc, Monsieur.

HENRI.

Ah!... je n'ai plus d'ambition depuis que je n'ai plus d'espoir de...

LE GÉNÉRAL.

Que dit-il?

M. VERKADEC.

Des folies... une passion ridicule... pour une petite villageoise... qui n'a rien... et que Monsieur voudrait épouser!

HENRI.

Mon père!...

M. VERKADEC.

Taisez-vous, Monsieur... Il y a de quoi irriter des parens... aussi madame Verkadec est furieuse!...

LE GÉNÉRAL, tirant à part M. Verkadec.

Soyez tranquille, je me charge d'arranger cela. J'ai un parti... un excellent parti.... à vous proposer pour votre fils.

M. VERKADEC.

En vérité, Général... vous songeriez!...

Son humeur peu coquette...
Et surtout sa beauté ....
Simple, douce, innocente,
Partout elle plaira ;
Bien des beautés qu'on vante
N'ont pas ce trésor-là.

LE GÉNÉRAL.

Propos d'amoureux... Vous dites cela aujourd'hui, et dans six mois vous tiendrez un autre langage.

HENRI.

Jamais, mon Général, jamais !

LE GÉNÉRAL.

J'en suis fâché.... j'ai dans ce pays une nièce... fort jolie...

HENRI, vivement.

Est-ce que vous auriez eu le dessein ?...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je veux lui donner un mari, et franchement, j'avais jeté les yeux sur vous.

HENRI, vivement.

Sur moi ! que dites-vous ? ah ! pardon ! ne me la proposez pas, je serais forcé de vous refuser.

LE GÉNÉRAL.

Diable ! refuser... Songez que je lui donne

cent mille francs, que je suis son oncle, et que par mon crédit je peux...

HENRI.

Rien au monde ne pourrait me séduire, et je resterais garçon toute ma vie plutôt que d'épouser une autre femme que Tiennette.

LE GÉNÉRAL.

Embrasse-moi, mon cher Henri, tu seras mon neveu.

HENRI.

Monsieur, vous ne m'avez pas compris, j'ai dit que je refusais...

LE GÉNÉRAL.

Tu seras mon neveu, te dis-je. Va rejoindre tes parens, et reviens bien vite avec eux.

HENRI.

AIR : *Du vaudeville du Jaloux malade.*

Ainsi contre nous tout conspire.

LE GÉNÉRAL.

De mon choix tu seras content.

HENRI.

Mais à quoi sert donc de vous dire...

LE GÉNÉRAL.

Surtout ne sois pas inconstant :
Ta future est jeune, elle est belle.

HENRI.

Quel sang-froid et quelle rigueur

LE GÉNÉRAL.

Sois sûr qu'elle sera fidèle...

HENRI.

Il faut avoir bien du malheur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, PIERRE BUISSON.

(Pierre regarde avec surprise Henri qui s'en va.)

LE GÉNÉRAL, sur le devant de la scène.

Ah! ah! le pauvre petit diable est désolé... Il est charmant! et Tiennette aura là un bon mari.

PIERRE.

Frère, je viens te prévenir que la table est mise : quand tu voudras...

LE GÉNÉRAL.

Combien as-tu mis de couverts?

PIERRE.

Neuf... toute la famille.

LE GÉNÉRAL.

Mets-en trois de plus, et dis à Tiennette qu'elle se pare de ses plus beaux atours.

PIERRE.

Oh ! c'est déjà fait : pour son oncle ! elle est parée qu'all' n' serait pas pis le jour de ses noces. . Ah ! çà, mon frère, tu as donc engagé du monde ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui. Devine qui ?

PIERRE.

Ma fine ! je n' sais.

LE GÉNÉRAL.

M. et madame Verkadec, avec leur fils Henri.

PIERRE.

Quelle idée !

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi faire, j'ai des raisons pour cela.

PIERRE.

Mais ils n' voudront point dîner avec nous.

LE GÉNÉRAL.

C'est possible ; mais ils voudront bien dîner avec moi.

PIERRE.

Oh ! toi, c'est différent... Mais nous avons eu encore à c' matin une querelle...

LE GÉNÉRAL.

Le dîner raccommodera tout cela.

PIERRE.

En c' cas, j' n'ai pas d' rancune, moi.... J' vais ben vite mettre leux couverts... Dis donc, frère... les voici déjà!

LE GÉNÉRAL.

Bon! fais entrer.... et envoie-moi ta fille dans quelques instans.

PIERRE.

Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur et Madame.

LE GÉNÉRAL.

Madame... permettez qu'un vieux militaire.

M. VERKADEC, à Pierre.

Laissez-nous, bonhomme... Nous avons à causer avec monsieur le Général.

PIERRE.

A votre aise, Monsieur, à votre aise. (*A part.*) S'il savait que l' général est le frère du bonhomme!

LE GÉNÉRAL.

Il ne tient qu'à vous de lui donner ce nom... la voici.

M. VERKADEC, d'un air de contentement.

Madame Verkadec

Mme VERKADEC.

Je suis enchantée !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE, dans ses plus beaux atours.

TIENNETTE.

Mon père m'a dit que vous me demandiez.

LE GÉNÉRAL va la prendre par la main, et la présente à M. et madame Verkadec.

Avance, avance, ma chère amie.... n'aie pas peur.

Mme VERKADEC.

Que vois-je !

M. VERKADEC.

Mais c'est la fille du père Buisson !

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! oui, ma nièce... que votre fils refuse.

HENRI, vivement.

J'accepte, Général, j'accepte !

LE GÉNÉRAL.

La nièce du général Buisson.

TIENNETTE.

Mon oncle !

LE GÉNÉRAL.

Regardez-la... N'est-il pas vrai, Madame, que votre bru est tout-à-fait jolie ?

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

Ma Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
La fortune inconstante
Ne vaut pas ses attraits.

HENRI, à ses parens.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
La fortune inconstante
Vaut-elle ses attraits ?

M. ET MADAME VERKADEC.

Oui, Tiennette est piquante
Sans art et sans apprêts ;
Mais une bonne rente
Doublerait ses attraits.

HENRI.

L'or n'a rien qui me tente ;
Ma fortune est brillante...

LE GÉNÉRAL.

Pourtant à votre bien
Je joins moitié du mien.

M. ET Mme VERRADEC.

Moitié du vôtre !

TOUS ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL ET HENRI.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
La fortune incertaine
Ne vaut pas ses attraits.

M. ET MADAME VERRADEC.

Oui, Tiennette est charmante,
Sans art et sans apprêts ;
Mais une bonne rente
Va doubler ses attraits.

TIENNETTE, au général.

J' somm' bien reconnaissante,
Mon oncle, d' vos bienfaits,
Et mon ame contente
N'les oublira jamais.

LE GÉNÉRAL.

Ah !... eh bien ! mon cher Henri, ne t'avais-je pas dit tantôt que tu serais mon neveu ?

HENRI.

Monsieur... mon cher oncle !

(Il lui saute au cou.)

LE GÉNÉRAL, à Henri.

Embrasse ta future. (*A madame Verkadec.*) Maintenant vous allez dîner avec toute ma famille... Venez, Madame, nous terminerons toutes les affaires à table, et vous verrez une salle de festin d'un nouveau genre.

Mme VERKADEC.

Nous serons bien... partout où vous serez.

LE GÉNÉRAL lui donne la main, ensuite il dit à Tiennette et à Henri.

Passez devant, jeunes gens... vous n'êtes pas encore mariés.

TIENNETTE, gaîment, et donnant la main à Henri.

Ah ! le bon petit oncle !

(Tous sortent par le côté droit, Paul entre par la gauche.)

SCÈNE VIII.

PAUL BUISSON

Mon frère ! mon frère ! Eh bien ! où est-il donc ? je le croyais encore ici... et le dîner qui est tout prêt !... Il ne s'attend pas à une surprise !... la musique des chasseurs bretons qui vient de venir. Ils ont su l'arrivée de not' frère le général, et ils vont lui.... hein !....

qu'est-ce que j'entends ?... (*En ce moment on entend une fanfare militaire.*) Est-ce qu'on se s'rait mis à table sans moi ? courons vite !

(Il sort en courant par le côté droit.)

SCÈNE IX.

(Deux grands panneaux du fond de la chaumière s'ouvrent tout à coup, et laissent apercevoir une belle grange formée des ruines d'un ancien château, et au milieu de laquelle est dressée une grande table toute servie. Le fond de la grange est ouvert et donne sur la campagne. Des guirlandes de fleurs et de feuilles décorent cette salle à manger. La porte du fond est occupée par la musique des chasseurs bretons qui exécute des fanfares. Tous les convives sont à table : le général dans le milieu, madame Verkadec à sa droite, Marie-Jeanne à sa gauche ; Tiennette près de madame Verkadec ; Henri près de Marie-Jeanne ; le reste dans l'ordre naturel.)

(Après la fanfare.)

PIERRE, se levant, le verre à la main.

Mes enfans.... à la santé de votre oncle l'Général !

TOUS.

A la santé de { not' frère / notre oncle / monsieur } le Général !

(Fanfares.)

LE GÉNÉRAL se lève et vient sur le devant de la scène; tout le monde quitte la table.

(*A madame Verkadec.*) Convenez, Madame, que je suis comblé par le sort. Quitte envers l'État, je n'ai point oublié que j'avais des parens... Je les revois, je les embrasse, je n'ai jamais été si heureux!

PAUL.

Mon frère, à présent je vois à qui j'ai l'obligation...

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu dire, mon pauvre Paul?

PAUL, en confidence.

Les vingt mille francs que le juge de paix de Quimper...

LE GÉNÉRAL.

Silence! n'en aurais-tu pas fait autant pour moi?

PAUL.

Oh! ça...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! qu'as-tu à dire?... Nous nous sommes retrouvés, mes amis, ne nous quittons plus.

AIR: *Il me faudra.* (Vaudeville des Amazones.)

Tous trois de front, jusqu'à la tombe,
Suivons toujours même chemin.

Si l'un de nous chancelle et tombe,
Les autres lui tendront la main.
Entre frères chaque fortune
Ne doit former qu'un seul trésor...
Qu'à l'un de nous le sort en enlève une,
Pour le braver il en est deux encor.

MARIE-JEANNE.

Vous ne nous en voulez plus, madame Verkadee?

PIERRE, la retenant.

Tais-toi donc, tout ça est oublié. La paix! not' femme, la paix!

VAUDEVILLE.

AIR : *De Doche.*

MARIE-JEANNE.

Le désordre ne me plaît guère;
Mais je ris lorsque les méchans,
Les ingrats et les intrigans
Se font la guerre. (Bis.)
Pendant qu'ils se lancent des traits,
Et que des troubles sont leurs fêtes,
I' faut s'dire entre gens honnêtes
Fesons la paix. (Bis.)

CHOEUR

La paix, la paix, la paix, la paix!

PIERRE.

Drès l'matin, quand vot' ménagère

Gronde, querelle et fait du bruit,
Quand tout l'long du jour ell' vous dit.
Fesons la guerre; (Bis.)
A votre plac', moi, je rirais,
Et je la laiss'rais contredire.
Faut ben que l'soir ell' vienn' vous dire :
— Mon p'tit homme .... fesons la paix. (Bis.)

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix !

HENRI.

Pour ravir à jeune bergère
Avec adresse un doux baiser
Qu'elle prétend nous refuser,
Fesons la guerre. (Bis.)
Mais si ce baiser plein d'attraits
Lui cause une colère extrême,
Pour en obtenir un deuxième,
Fesons la paix. (Bis.)

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix !

LE GÉNÉRAL.

Si quelque ennemi téméraire
Troublait encore nos états,
Chacun crirait : *Armons nos bras*,
Fesons la guerre ! (Bis.)
Mais pour qu'alors d'autres succès
Couronnent nos vieilles bannières,
Plus de discorde entre des frères,
Français, Français, fesons la paix.

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix!

PAUL.

Je n'ai pas l'humeur trés-guerrière;
Je sens pourtant au fond du cœur,
Quand on insulte à notre honneur,
Qu'il faut la guerre. (Bis.)
Mais pour fair' fleurir à jamais
Au sein de not' belle patrie
Les arts, le commerc', l'industrie...
Il faut la paix. (Bis.)

CHOEUR.

La paix, la paix, la paix, la paix!

TIENNETTE, au public.

On m'a dit que dans le parterre
L'indulgence, appui des talens,
Et la critiq', depuis long-tems
Se font la guerre. (Bis.)
Entre elles, pour nos intérêts,
Terminant cett' lutte fatale,
Que toutes les mains dans la salle
Signent la paix (Bis.)

CHOEUR

La paix, la paix, la paix, la paix!

FIN DE PIERRE, PAUL ET JEAN.

LE FIFRE
DU ROI DE PRUSSE,

OU

LES PRISONNIERS DE SPANDAU,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. REVEL;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 18 novembre 1818.

TURLUTUTU.

C'est à mon cœur, n'est-ce pas ?... Mais c'est que j'en ai besoin aussi pour le moment.

NICETTE.

Infidèle !

TURLUTUTU.

Infidèle si vous voulez ; mais un homme dans la situation où je me trouve ne peut pas songer à l'amour, pour deux raisons : la première, c'est que l'amour est incompatible avec les affaires d'état ; et la seconde c'est que les affaires d'état sont incompatibles avec l'amour.

NICETTE.

J'vois bien que vous n'm'aimez plus, vous avez oublié votre petite Nicette.

AIR *du partage de la richesse.*

Vous souvient-il de la prairie,
Où tous les deux nous allions si souvent ?
Vous me trouviez assez jolie,
Et vous n'étiez heureux qu'en me voyant.
Dans ce tems-là près de vous une belle
N'aurait obtenu qu'un refus ;
Vous me juriez d'être toujours fidèle...

TURLUTUTU.

Je ne m'en souviens presque plus. (Bis.)

NICETTE.

Même air.

Vous souvient-il que dans notre village,
Tous les garçons des alentours
M'avaient présenté leur hommage
Et venaient me parler d'amours ?
Mais, moi, fidèle à ma tendresse,
J'ai rendu leurs vœux superflus ;
Vous souvient-il de ma sagesse ?

TURLUTUTU.

Je ne m'en souviens presque plus. (Bis.)

NICETTE.

Vous ne me disiez pas ça, il y a un mois.

TURLUTUTU.

Il y a un mois je n'étais pas ce que je suis.

NICETTE.

Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu ! Le roi avait bien affaire de vous donner une place.

TURLUTUTU.

C'est à ma valeur que je la dois.

NICETTE.

Vot' valeur, vot' valeur ! vous en parlez toujours.

TURLUTUTU.

C'est elle qui fait que je suis inspecteur des prisonniers à Spandau.

NICETTE.

Contez-moi donc comme c'est arrivé.

TURLUTUTU.

Oh! c'est une grande affaire!... Figurez-vous d'abord un champ de bataille... L'ennemi est là.... Supposons que vous soyez l'ennemi; moi, je suis l'armée... Je m'avance courageusement. Vous vous défendez d'abord cela va sans dire; mais ensuite quand vous vous trouvez bloquée, vous vous rendez.

NICETTE.

Cela va aussi sans se dire... Quand on se trouve bloquée.

TURLUTUTU.

Remarquez bien mon courage, à moi, pendant toute cette bataille...

NICETTE.

Vous vous battez?

TURLUTUTU.

Non, non, du tout.

NICETTE.

Vous enlevez des drapeaux.

TURLUTUTU.

Non.

NICETTE.

Vous faites des prisonniers?

TURLUTUTU.

Ah ! bah ! Encore plus que çà.

NICETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ?

TURLUTUTU.

Je reste en place, et je joue du fifre.

NICETTE.

C'est là tout ?

TURLUTUTU.

Comment ! c'est là tout !... Et c'est parbleu ! bien assez ; demandez au roi, auprès de qui je suis resté tout le tems du combat... Après la victoire que nous avions remportée, le roi demande à ses officiers : « Messieurs, » quel est celui qui a montré le plus de » bravoure dans cette bataille ? — Sire, » c'est vous, disent tous les officiers — Ex» ceptez-moi, répond le roi. » Ces Messieurs, bien embarrassés, se regardent ; ils n'osent pas dire, c'est moi, quoiqu'ils le pensent, et chacun d'eux nomme son voisin, quoiqu'il ne le pense pas... Mais le roi leur dit : « Vous n'y êtes pas, Messieurs ; c'est un » fifre qui n'a cessé dans le fort du combat » de souffler dans son turlututu, et qui a tou» jours joué juste... » Depuis ce tems-là le nom de Turlututu m'est resté... Dame ! c'est une justice à me rendre, je me suis bien conduit.

AIR *du Fifre et du Tambour.*

J'avais une ardeur sans pareille,
Mon fifre s'en est ressenti;
Pour mon roi c'fut une merveille
D'entendr' souffler just' près de lui;
Car on sait que lorsqu'à l'oreille
Les courtisans lui soufflent deux mots:
C'est toujours faux, c'est toujours faux.

NICETTE.

C'est ce qu'on dit.

TURLUTUTU.

Le roi m'appelle alors, et me dit: « J'aime » les braves, je veux t'attacher à moi; je te » nomme inspecteur des prisonniers à Spandau... » Depuis ce tems, le roi et moi nous sommes très-bien ensemble, j'ai mon franc parler avec lui.

NICETTE.

Et toutes ces grandeurs vous ont fait oublier Nicette?

TURLUTUTU.

Non, je ne vous ai pas oubliée, mais songez donc un peu: surveiller mes prisonniers! surveiller ma femme! Ah! mon Dieu!...

NICETTE.

Ah! j'sais bien pourquoi vous dites tout ça, parce qu'il y a depuis quelque tems chez

Catherine, la fermière de madame la baronne de Lisbourg, une jeune paysanne qui se donne les airs d'une dame de la ville... J'm'aperçois bien que vous lui faites la cour.

TURLUTUTU.

Convenez qu'elle est bien gentille.

NICETTE, pleurant.

Pas plus que moi, M. Turlututu.

TURLUTUTU.

Elle est douce, elle a de l'esprit.

NICETTE.

Pas plus que moi.

TURLUTUTU.

Et puis, elle est vertueuse, ah !

NICETTE.

Pas plus que moi. Ah ! ah ! ah !

TURLUTUTU.

Allons, allons ; soyez raisonnable, Mam'-selle Nicette. Je vais visiter mes prisonniers : je n'en ai que deux pour le moment ; deux pages, M. Victor d'Herleim, et son ami, monsieur Hippolyte... Ils se sont fait emprisonner pour une petite escapade de jeunes gens.... Au revoir, Mam'selle Nicette, consolez-vous... (*A part.*) Elle me fait de la peine, vraiment... Je crois que je l'aime encore un peu...

Oh ! mais l'autre est si jolie ! Elle me convient bien mieux.

AIR : *Vaudeville du Bouquet du Roi.*

(Haut.)
Ne pleurez donc pas comme ça,
Mademoiselle Nicette.

NICETTE.

Allez auprès d'vot' coquette.

TURLUTUTU, à part.

Je suis sûr qu'elle en montra.

NICETTE.

Ah ! vous m'abandonnez, traître !
D'une autr' femm' suivez la loi,
Elle vous trompera peut-être....
N'aviez-vous pas assez d'moi ?

TURLUTUTU.

Ne pleurez donc pas comme ça, etc.

(Il entre dans la prison.)

SCÈNE II.

NICETTE.

Les hommes sont des monstres, et le meilleur n'en vaut rien !... Lui, qui m'avait juré tant de fois de m'aimer toujours !... Oh ! le traître !... Mais je ne veux pas qu'on dise que son infidélité m'a fait d'la peine, et puisqu'il m'abandonne, je veux faire de même.

AIR : *Le beau Lucas aimait Thémire.*

Lubin dit que je suis jolie
Que je puis seul' le rendre heureux ;
Que j'ferais le bonheur de sa vie.
Eh bien ! je vais combler ses vœux.
Ah ! c'en est fait, c'en est fait, je me venge, (Bis.)
Et je prends Lubin pour mari ; (Bis.)
Puisqu'aujourd'hui mon amant change
Moi je puis bien changer aussi.

Oui, v'là qu'est décidé... Ah ! mon Dieu! mon Dieu ! suis-je malheureuse !

(Elle pleure.)

SCÈNE III.

NICETTE, SCHLAGUE.

SCHLAGUE.

Eh bien ! petite fille, qu'afez-fous à verser des larmes de bleurs ?

NICETTE.

Je ne pleure pas, mon père ?

SCHLAGUE.

Fous foulez rire, en disant que fous ne bleurez pas... Qu'afez-vous ?

NICETTE.

Je n'ai rien.

SCHLAGUE.

Faut pas bleurer pour ça.

NICETTE.

Tiens, ça vous est bien aisé à dire, mon père, faut pas pleurer !

SCHLAGUE.

Sans toute... Un petite fille doit toujours être gaie, sans tristesse, raisonnaplement parlant.

NICETTE.

Oui, gaie... Quand Tulututu me laisse là.

SCHLAGUE.

Que tite-fous donc ?... Monsir Tirlititu ?

NICETTE.

Depuis qu'il est inspecteur des prisonniers à Spandau, il ne veut plus de moi.

SCHLAGUE.

Je m'avre toujours douté que la fortune le changerait, ce monsir Tirlititu.... barce qu'il est inspecteur de Spandau !... Eh bien ! moi ! j'en suis le concierge, et s'il être tetans dans la prison, je suis à la porte moi.

NICETTE.

Eh bien ! oui, il nous y laisse. Ah ! ah !

SCHLAGUE.

Voilà comme sont tous les hommes, rai-

sonnaplement barlant... Allons, bleurez pas, y n'manque pas de maris.

NICETTE.

Il y a mari et mari.

SCHLAGUE.

C'est chuste... Cette pauvre betite, elle me fend le cœur.

AIR *des Pierrots.*

Allons, ma fille, plus de tristesse,
Tu trouferas un autre amant.
Il aura pour toi plus d'tendresse
Qu'n'en avait ton premier galant;
Plus d'un jeun'gens viendra, je gage,
Te fair' la cour; tu choisiras,
Et tous les garçons du fillage
T'épouseront quand tu voudras.

NICETTE.

Vous avez beau dire, mon père, c'est indigne de la part de Turlututu.

SCHLAGUE.

Oui, oui, c'est intigne... Faut dire comme elle, raisonnaplement barlant.

NICETTE.

Me tromper pour faire la cour à une autre!

SCHLAGUE.

Comment?

NICETTE.

Oui, Monsieur est amoureux de ce
moiselle Constance, qui semble être
tout exprès pour m'enlever mon amai

SCHLAGUE.

Voilà qui est particulier... Cette jeun
m'avre demandé un rentré-vous, ici
l'heure, tout de suite, pour me dire q
chose de bien intéressant.

NICETTE.

Je parie que c'est pour voir Turlut

SCHLAGUE.

Allons, vous n'afez que votre Tirlitut
la tête... Rentrez à la maison.

NICETTE.

Je sais bien ce que je ferai.

SCHLAGUE.

Eh bien! que ferez-vous?

NICETTE.

Le roi viendra sans doute ici avant
taille, je lui parlerai.

SCHLAGUE.

Vous lui barlerez?

NICETTE.

Oui, oui, je lui parlerai.

SCHLAGUE.

Il ne vous répondra pas... Rentrez, encore une fois.

NICETTE.

Prenez garde surtout, mon père, de ne pas vous laisser attraper par cette demoiselle.

SCHLAGUE.

Est-ce que j'ai une figure qu'on attrape ?

NICETTE.

Non, mais vous pourriez bien ne pas voir qu'on veut...

SCHLAGUE.

Che vois tout.

NICETTE, à part.

Excepté ce qu'il ne voit pas. (*Haut.*) Méfiez-vous toujours, mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SCHLAGUE.

Cette dame, il paraîtrait, court après les jeunes gens de cholie figure... Elle veut me parler... Est-ce que par hasard elle serait amoureuse de moi ?.. C'est point impossible.. On a des momens de désespoir... Tant pis

pour elle, che suis insensible... et froid comme un marbre de glace.

AIR : *Lise épouse l'beau Germance.*

Quand j'étais dans la jeunesse,
J'étais tout plein de tendresse ;
Et pour prouver mon amour,
J'en barlais la nuit, le jour.
Maint'nant c'est une autre affaire,
Che ne suis plus éloquent,
A mon âge on doit se taire,
Raisonnablement barlant.

Je l'entends, che crois... Tertef ! Elle être pien cholie aujourd'hui !

SCÈNE

CONSTANCE, SCHLAGUE.

CONSTANCE.

Voici Schlague, je ne sais comment lui dire...

SCHLAGUE.

Ne la regardons pas.

CONSTANCE.

Que pensera-t-il de moi en apprenant que la baronne de Lisbourg a pris ces habits pour chercher à voir son amant ?... C'est là qu'il est enfermé.

SCHLAGUE.

Elle se consulter Montame, j'écoute... je regarde pas.

CONSTANCE.

Mon cher Schlague !...

SCHLAGUE.

Mon cher Schlague ! Elle a dit mon cher Schlague ! .. O fertu des Allemands, soutiens-moi.

CONSTANCE.

N'allez pas concevoir une mauvaise opinion de moi.

SCHLAGUE.

Plus te toute !

CONSTANCE.

Mon bonheur dépend de vous.

SCHLAGUE.

La voilà bartie.

CONSTANCE.

M. Schlague, ne soyez pas cruel.

SCHLAGUE.

Montame !... (*A part.*) Ché pien envie de ne pas l'être.

CONSTANCE.

Vous vous laissez toucher ?

De ma part, et promptement,
Allez près de mon amant,
Et dites-lui que sa belle,
Fuyant les plaisirs, hélas!
Lui sera toujours fidèle.

SCHLAGUE.

Montame, ça n'se peut pas.

CONSTANCE.

Comment, vous ne pouvez pas?

SCHLAGUE.

Si fait, che le peux, si che veux me faire chasser...

CONSTANCE.

Croyez que ma reconnaissance...

SCHLAGUE.

C'hentendre pas de c't'oreille-là.

AIR *de la Légère*.

Impossible,
Impossible,
A tout ch'dois être insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenez pas
Mes pas

CONSTANCE.

Je veux lui dire un seul mot
Pour calmer sa vive flamme.

CONSTANCE.

C'est elle que vous voyez devant vous. J'ai pris ce déguisement pour éloigner tout soupçon.

SCHLAGUE.

Entendons-nous, s'il vous plaît.... Vous tisiez tout à l'heure....

CONSTANCE.

Que j'aime le jeune Victor d'Herlem qui est enfermé dans cette prison, et que Frédéric a puni pour une faute dont je suis la cause.

SCHLAGUE.

C'est bien différent !... Che ne peux plus vous écouter.

CONSTANCE.

Comment ?

SCHLAGUE.

Foici fotre bourse.

CONSTANCE.

Mais écoutez-moi.

AIR : *L'amour est un dieu volage.*

Ah ! puisque par ma prière,
Je ne puis vous attendrir ;
Si rien ne peut vous fléchir,
Pourrais-je au moins obtenir
Une faveur bien légère ?

De ma part, et promptement,
Allez près de mon amant,
Et dites-lui que sa belle,
Fuyant les plaisirs, hélas!
Lui sera toujours fidèle.

SCHLAGUE.

Montame, ça n'se peut pas.

CONSTANCE.

Comment, vous ne pouvez pas?

SCHLAGUE.

Si fait, che le peux, si che veux me faire chasser...

CONSTANCE.

Croyez que ma reconnaissance...

SCHLAGUE.

C'hentendre pas de c't'oreille-là.

AIR *de la Légère.*

Impossible,
Impossible,
A tout ch'dois être insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenez pas
Mes pas

CONSTANCE.

Je veux lui dire un seul mot
Pour calmer sa vive flamme.

SCHLAGUE.

Je vous l'répète, Madame;
Un mot, c'est beaucoup de trop.

CONSTANCE.

En vain vous voulez combattre;
Un mot, c'est sitôt fini.

SCHLAGUE.

Mais, moi, l'on m'en dirait quatre:
Monsieur Schlague, sortez d'ici!

ENSEMBLE.

Impossible,
Impossible,
A tout ch'dois être insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenez pas
Mes pas.

CONSTANCE.

Impossible,
Impossible,
A tout il est insensible.
Impossible,
Impossible,
Ne retenons pas
Ses pas.

(Schlague sort.)

Mademoiselle, ne trouvez-vous pas qu'li fait bien beau pour se promener ?

CONSTANCE.

Aussi, je profite de la permission que vous m'avez donnée de fréquenter ces jardins.

TURLUTUTU.

Ah ! Mademoiselle, c'est un bien grand bonheur pour ces jardins... Ouf !

CONSTANCE.

Ah ! mon Dieu ; quel soupir !

TURLUTUTU, à part.

Elle l'a entendu ; c'est bon signe.

CONSTANCE.

Seriez-vous amoureux ?

TURLUTUTU.

Si je suis amoureux !... Comme on ne l'est pas.

CONSTANCE.

Comment, vous, amoureux !... Je croyais que la gloire seule occupait votre esprit.

TURLUTUTU.

Ah ! Mademoiselle !... (*A part.*) C'est là le moment de lui déclarer... Mais comment faire pour lui avouer que c'est elle que j'aime?.. Jamais je n'oserai le lui dire en face. En ne la regardant pas, j'aurai peut-être plus de courage.

CONSTANCE, à part.

Mais je perds ici un tems précieux... Avisons aux moyens de voir Victor.

(Elle sort.)

TURLUTUTU, toujours à part.

Oui, c'est une bonne idée !.... Fesons comme si elle n'y était pas. .. C'est ça.... (*Haut, sans se retourner.*) Oui ! Mademoiselle, je suis amoureux ! Ne vous mettez pas en colère, si je vous le dis... Ah ! mon Dieu je parie qu'elle me fait des yeux !... C'est que vous êtes si jolie !...Mademoiselle, permettez-moi de baiser votre jolie main... Tiens, elle ne dit rien !... Qui ne dit mot consent. (*Il se jette à genoux en se retournant.*) Eh bien ! il n'y a personne !... Ah ! tant mieux, elle n'aura pas entendu ma déclaration... Je m'y étais mal pris. (*Il se relève.*) Quel dommage que je ne sache pas écrire ; on est bien plus hardi dans une lettre... C'est embarrassant... Ah ! mais voici l'heure où j'ai promis à mes prisonniers de les laisser prendre l'air... Le devoir avant tout... (*Il ouvre.*) Messieurs, vous pouvez sortir.

SCÈNE VIII.

TURLUTUTU, VICTOR, HIPPOLYTE.

VICTOR, HIPPOLYTE.

AIR de l'Enfant et le Grenadier.

Rivaux d'amour, rivaux de gloire,
Dans la même prison, restons;
Puisque tous deux nous combattons
Ensemble aux champs de la victoire.

VICTOR, à Hippolyte.

Modèle des amis sincères,
D'être ici puis-je m'attrister?...
Mes chaînes me semblent légères,
L'amitié m'aide à les porter.

ENSEMBLE.

Rivaux d'amour, etc.

VICTOR.

Eh! voilà notre ami Turlututu.

TURLUTUTU.

Messieurs, je suis bien votre serviteur... Eh bien! commencez-vous à vous habituer à votre retraite?

VICTOR.

Comment donc?... nous serions bien difficiles... Il n'est pas de séjour plus agréable, n'est-ce pas, Hippolyte?

HIPPOLYTE.

Je te conseille de plaisanter, quand c'est par ton étourderie seule que nous sommes ici...

VICTOR.

On dirait que tu n'es pas content d'y être.

HIPPOLYTE.

Toi, tu as mérité ta disgrâce ; mais moi, qu'ai-je fait pour la partager ?

VICTOR.

Tu t'es sacrifié à l'amitié... tu joues dans cette affaire un rôle superbe ! J'en appelle à Turlututu... Suis-je bien coupable ?... j'aime une femme charmante.

TURLUTUTU.

Je sens bien ça.

VICTOR.

Cette femme charmante m'aime.

TURLUTUTU.

Cette femme charmante l'aime... est-il heureux !

VICTOR.

On me donne un rendez-vous.

TURLUTUTU.

On vous donne un rendez-vous !... Bonheur sur bonheur !

VICTOR.

J'y vole de suite.

TURLUTUTU.

Oh ! comme c'est cela.

VICTOR.

Mon cher Hippolyte m'y accompagne.

HIPPOLYTE.

Jusqu'à la porte, qui se referme sur moi et me laisse le maître de contempler la nature.

VICTOR.

Te mets-tu à ma place, Turlututu ? Je suis tête-à-tête avec une jolie femme, je lui parle de mon amour.

TURLUTUTU.

Ah ! Dieu ! il y a de quoi...

VICTOR.

Pouvais-je penser que l'heure m'appelait auprès de Frédéric ?

AIR : *De la robe et les bottes.*

Lorsqu'on est près d'une femme qu'on aime,
Et qu'on admire ses attraits ;
Lorsque les yeux dans une ivresse extrême
Devinent maints charmes secrets ;
Quand la pudeur rougit le teint de roses
De la beauté qui reçoit nos sermens,

Mon cher, on pense à tout de chaud,
Qu'il est permis d'oublier les instans.

HIPPOLYTE.

Sans doute ; mais tu conviendras qu'il est cruel pour moi, qui, pressant le fruit sous les arbres, avais le temps de compter les heures d'être puni comme ses ayant oubliées.

VICTOR.

Parce que tu n'as pas voulu abandonner ton ami... c'est un beau trait !

TURLUTUTU.

Oui, c'est joli !... Mais M. Victor est bien excusable : d'ailleurs, grâce à moi, votre captivité n'est pas très-désagréable : je vous laisse la liberté de vous promener dans ce carré une demi-heure par jour... Vous êtes libres de rire et de chanter, d'écrire même si cela vous amuse, vous pouvez me parler quand vous voulez : convenez qu'il y a peu de prisons aussi agréables que celle-ci.

VICTOR.

J'en conviens ; mais il est bien cruel de vivre éloigné de celle qu'on aime.

TURLUTUTU.

Je suis de votre avis : je prends part aux peines du cœur, parce que je suis amoureux aussi.

VICTOR.

Et quelle est la belle qui a su charmer ton cœur ?

TURLUTUTU.

Imagines-vous tout ce qu'il y a de plus joli !... des yeux !... ah !... et une bouche ! oh ! .. vous ne vous en faites pas d'idée... Je pense à une chose... vous êtes si obligeant, M. Victor, si vous vouliez lui écrire une petite déclaration en mon nom.

HIPPOLYTE.

Et comment se nomme cette beauté ?

TURLUTUTU.

Constance.

VICTOR.

Constance !... Est-il possible ?...

TURLUTUTU.

Oui.

VICTOR, à part.

Mon amie !

HIPPOLYTE.

Parbleu ! n'y a-t-il qu'une femme au monde qui se nomme Constance ?

TURLUTUTU.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?... Eh bien oui, elle se nomme Constance.

VICTOR.

C'est un bien joli nom.

TURLUTUTU.

Il y a huit jours qu'elle est venue dans ces environs.

VICTOR.

Huit jours ?...

TURLUTUTU.

Oui.... justement le lendemain de votre arrivée ici.

VICTOR.

Ah ! mon Dieu ! si c'était...

HIPPOLYTE.

Allons, où diable vas-tu t'imaginer ?...

TURLUTUTU.

Elle demeure chez Catherine, la fermière de madame la baronne de Lisbourg.

VICTOR.

Madame la baronne de Lisbourg!... tu l'entends ; ah ! mon ami !.... c'est elle !.... plus de doute... Mon cher Turlututu, je vais écrire ta lettre... vite de l'encre, une plume... Ah ! mon cher ami !... que tu as bien fait de devenir amoureux de cette femme-là, tu me rends un grand service... je vais lui écrire.

TURLUTUTU.

Je vais vous dicter.

VICTOR.

Oui, oui, dicte tout ce que tu voudras.

TURLUTUTU.

« Mademoiselle. »

VICTOR, vivement.

Ma chère Constance!

TURLUTUTU.

Oh! non, il ne faut pas mettre ma chère Constance, nous n'en sommes pas encore là... « Mademoiselle. »

VICTOR.

Mademoiselle.

TURLUTUTU.

« Depuis huit jours que je vous vois... »

VICTOR.

Depuis huit jours que je ne vous vois pas.

TURLUTUTU.

Que je vous vois, donc.

VICTOR.

Oui.

TURLUTUTU.

« Je languis, je sèche... vos yeux m'ont » tourné la tête... et... comme je vous disais, » depuis huit jours que je vous vois... je suis » amoureux... Prenez pitié d'un malheureux

» que vos charmes rendent imbécile !... Im-
» bécile... y êtes-vous ?.... imbécile !.... sur
» ce, Mademoiselle, je vous prie d'excuser
» ma hardiesse... Ma hardiesse... avec la-
» quelle j'ai l'honneur d'être le plus respec-
» tueux des fifres, Turlututu. » Ça n'est pas mal comme ça, n'est-ce pas ?

VICTOR.

C'est très-bien !

HIPPOLYTE.

Oh ! je te jure qu'elle sera enchantée du style de cette lettre.

TURLUTUTU.

Justement je l'entends... Messieurs, rentrez et je vais...

VICTOR.

C'est elle ! Grand Dieu !

TURLUTUTU.

Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, avec ses exclamations ! Allons, rentrez, rentrez !

VICTOR.

Comment ! tu veux ?

TURLUTUTU.

Il le faut ; vous savez que la consigne est très-sévère là-dessus... Vous ne pouvez voir personne.

(Victor et Hippolyte rentrent dans la prison.)

SCÈNE IX.

TURLUTUTU, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Je n'ai pu rien obtenir de Schlague... Encore ce fifre !

TURLUTUTU.

Mademoiselle, je vous demande bien pardon. C'est...

CONSTANCE.

Que voulez-vous ?

TURLUTUTU, lui présentant la lettre.

Vous voyez...

CONSTANCE.

Comment !... Quelle est cette lettre ?

TURLUTU.

Ah ! dame, je ne peux pas vous dire ça, moi.

CONSTANCE.

Mais puis-je au moins savoir de qui ?

TURLUTUTU.

Ah ! c'est différent.... C'est.... Ah ! je ne peux pas vous dire cela non plus.... (*A part.*) Cachons-nous, et voyons un peu comme elle prendra ça.

CONSTANCE, ouvrant la lettre.

Voilà qui est extraordinaire... Ciel !... que vois-je ? l'écriture de Victor !

TURLUTUTU.

Ah ! voilà que ça fait son effet.

CONSTANCE.

« Ma chère Constance, depuis huit jours que je ne vous vois pas, je ne connais plus le bonheur... Le hasard, ou plutôt l'amour de ce fifre pour vous, me fournit le moyen de vous écrire... Servez-vous du même pour répondre, et comptez sur l'amour de Victor.» Oh ! quel bonheur !

TURLUTUTU.

Ah ! çà, si je ne me trompe, elle paraît bien contente.

AIR : *A ma Margot.*

Voyons comment ça finira,
Puisque ça commence comm' çà.

CONSTANCE.

Pour moi quelle aimable surprise !
Le Dieu d'amour me favorise.
Par cette lettre de Victor,
Je suis sûre qu'il m'aime encor.
O bonheur ! ô bonheur ! j'ai de sa constance
La douce assurance.

(Elle baise la lettre.)

TURLUTUTU.

Dieu me pardonne ! elle baise la lettre !...
Ah ! çà, mais alors.

Voyons comment ça finira,
Puisque ça commence comm' ça.

Elle s'asseoit, elle écrit.

CONSTANCE.

DEUXIÈME COUPLET.

Servons-nous de la même ruse.

TURLUTUTU.

Je ne sais pas si je m'abuse ;
Mais je crois qu'elle me répond.
Vraiment mon bonheur me confond.

CONSTANCE, finissant sa lettre.

Cher Victor ! cher Victor ! tu sais que je t'aime ;
Aime-moi de même.

(Elle plie la lettre.)

TURLUTUTU.

Est-on plus heureux que moi ?

Ah ! ça devait finir par là,
Puisque ça commençait comm'ça.

(Il s'avance.)

Mademoiselle, c'est en tremblant si...

CONSTANCE.

Rassurez-vous ; je vous sais gré de votre

démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

TURLUTUTU, *seul*; puis VICTOR et HIPPOLYTE.

TURLUTUTU.

Rassurez-vous... Je vous sais gré de votre démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens... Oh! ce n'est pas ainsi que parle une femme qui n'aime pas... Elle est amoureuse... Oh! Turlututu... quelle belle journée pour toi!... Mais voyons ce que contient sa lettre... Comme je ne sais pas lire, appelons... M. Victor!

(Il ouvre la porte.)

VICTOR.

Eh bien!

TURLUTUTU.

J'ai remis la lettre.

VICTOR.

Bon!

TURLUTUTU.

On a exprimé une douce joie en la recevant.

TURLUTUTU.

Dieu me pardonne ! elle baise la lettre !...
Ah ! çà, mais alors.

Voyons comment ça finira,
Puisque ça commence comm' ça.

Elle s'asseoit, elle écrit.

CONSTANCE.

DEUXIÈME COUPLET.

Servons-nous de la même ruse.

TURLUTUTU.

Je ne sais pas si je m'abuse ;
Mais je crois qu'elle me répond.
Vraiment mon bonheur me confond.

CONSTANCE, finissant sa lettre.

Cher Victor ! cher Victor ! tu sais que je t'aime ;
Aime-moi de même.

(Elle plie la lettre.)

TURLUTUTU.

Est-on plus heureux que moi ?

Ah ! ça devait finir par là,
Puisque ça commençait comm'ça.

(Il s'avance.)

Mademoiselle, c'est en tremblant si...

CONSTANCE.

Rassurez-vous ; je vous sais gré de votre

démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

TURLUTUTU, d'abord seul; puis VICTOR ET HIPPOLYTE.

TURLUTUTU.

Rassurez-vous... Je vous sais gré de votre démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens... Oh! ce n'est pas ainsi que parle une femme qui n'aime pas... Elle est amoureuse... Oh! Turlututu... quelle belle journée pour toi!... Mais voyons ce que contient sa lettre... Comme je ne sais pas lire, appelons... M. Victor!

(Il ouvre la prison.)

VICTOR.

Eh bien!

TURLUTUTU.

J'ai remis la lettre.

VICTOR.

Bon!

TURLUTUTU.

On a exprimé une douce joie en la recevant.

VICTOR.

Est-il possible ?

TURLUTUTU.

Et de plus...

VICTOR.

De plus ?

TURLUTUTU.

On a baisé la lettre.

VICTOR.

On a baisé la lettre !... Oh ! mon ami ! combien je te remercie...

TURLUTUTU.

De quoi donc ?

VICTOR.

De me conter cela, ça me fait plaisir pour toi.

TURLUTUTU.

Ce n'est pas tout, on a répondu.

VICTOR.

On a répondu !... On a répondu !... Oh ! en vérité, Turlututu, tu es un homme charmant !

TURLUTUTU.

Et voici la réponse.

VICTOR.

Donne, donne vite !... Ah ! ma chère Constance !

(Il baise la lettre.)

démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

TURLUTUTU, d'abord seul; puis VICTOR ET HIPPOLYTE.

TURLUTUTU.

Rassurez-vous... Je vous sais gré de votre démarche... Prenez cette lettre, vous y verrez quels sont mes véritables sentimens... Oh! ce n'est pas ainsi que parle une femme qui n'aime pas... Elle est amoureuse... Oh! Turlututu... quelle belle journée pour toi!... Mais voyons ce que contient sa lettre... Comme je ne sais pas lire, appelons... M. Victor!

(Il ouvre la prison.)

VICTOR.

Eh bien!

TURLUTUTU.

J'ai remis la lettre.

VICTOR.

Bon!

TURLUTUTU.

On a exprimé une douce joie en la recevant.

VICTOR.

« Comme je ne veux pas vous ôter toute » espérance, je consens non pas à vous en- » tendre, parce que je craindrais un pareil » entretien. »

TURLUTUTU.

Il y a ça, qu'elle craindrait un pareil entretien ? Vous l'entendez ?

VICTOR.

« Mais faites-moi parler de votre amour » par un interprète de vos sentimens, et je » lui répondrai ce que je crois devoir lui ré- » pondre. » Tu l'entends, Turlututu ?

TURLUTUTU.

Ah ! diable ! voilà qui m'embarrasse.

VICTOR.

Comment ?

TURLUTUTU.

Oui... où trouver cet interprète ?

VICTOR.

Oh ! dame ! c'est difficile.... Moi, je t'en servirais bien, si tu voulais.

TURLUTUTU.

Vous, M. Victor ?... Oh ! oui ; mais la consigne...

VICTOR.

Ah ! c'est juste, la consigne... Que veux-

tu que j'y fasse ? Adresse-toi à Schlague, si tu veux...

TURLUTUTU.

Le vieux concierge !... Y pensez-vous ?

VICTOR.

Je ne vois que lui.

TURLUTUTU.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quel embarras !.... Maudite consigne ! M. Victor, cherchez donc un moyen de...

VICTOR.

Mais après tout, la consigne peut se violer un peu... D'ailleurs, nous ne sortirons pas de là... Amène ta belle ici, ce sera bientôt fait... Si l'on nous surprend, c'est moi qui serai puni ; mais n'importe... Tu as eu pour moi beaucoup d'égards, je me sacrifie... Va chercher cette Constance qui a l'air de si bien t'aimer, et je te réponds qu'elle ne résistera pas à mon éloquence ; je plaiderai ta cause avec ce feu.... enfin je ferai comme pour moi.

TURLUTUTU.

Oh ! M. Victor, que vous êtes bon ! (*A part.*) Voilà comme un bienfait n'est jamais perdu... J'ai eu pour ce jeune homme des égards, des prévenances ; eh bien ! il se charge de mes intérêts... Vraiment on n'est pas plus obligeant.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VICTOR, HIPPOLYTE.

VICTOR.

Oh ! quel bonheur ! mon cher Hippolyte. Je vais la voir, lui parler... Mais partage donc ma joie.

HIPPOLYTE.

Je la partagerais sincèrement, si nous étions hors d'ici.

VICTOR.

Eh ! qu'importe, puisque Constance y est aussi ?

HIPPOLYTE.

Cela me fait beaucoup de bien, à moi.

TURLUTUTU, en dehors.

Par ici, Mademoiselle, s'il vous plaît.

VICTOR.

La voici !... Oh ! mon ami, rends-moi un grand service, occupe Turlututu tout le tems que je parlerai à Constance.

HIPPOLYTE.

C'est cela, toujours les petites commissions agréables.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE, TURLUTUTU.

VICTOR.

AIR : *Quand toi sortir*, etc.

Approchez, charmante femme.

HIPPOLYTE, s'emparant de Turlututu.

Reste là pendant ce tems.

VICTOR.

Daignez répondre à la flamme
Du plus tendre des amans,
L'amour tourmente son ame.

TURLULUTU.

Monsieur, votre ami vraiment
Est pour moi bien complaisant. (Bis.)

VICTOR.

Il vous adorera sans cesse,
Et soyez sûre que jamais
Il ne trahira sa tendresse.

TURLUTUTU.

Comme il prend mes intérêts.

VICTOR.

DEUXIÈME COUPLET.

Doutez-vous de sa constance ?

Vos yeux, si jolis, si doux,
Vous en donnent l'assurance,
Je me jette à vos genoux.

TURLUTUTU.

A-t-on plus de complaisance ?
Il se jette à ses genoux.

HIPPOLYTE.

Il se jette à ses genoux.

CONSTANCE.

Ciel! Victor, y pensez-vous ?

VICTOR.

Il veut vous consacrer sa vie ;
Encouragez ses feux discrets.
Il baise votre main jolie.

TURLUTUTU, à Hippolyte.

Comme il prend mes intérêts ! (4 fois.)

(On entend battre aux champs.)

TURLUTUTU.

Oh! mon Dieu! c'est le roi! Eh! vite,
ssieurs, rentrez dans votre prison.

(Ils rentrent.)

(Constance sort.)

SCÈNE XIII.

TURLUTUTU, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, puis FRÉDÉRIC ET D'HARLEIM, SON MAJOR; SCHLAGUE, NICETTE.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! pour Saint-Cyr.*

Livrons-nous à l'allégresse ;
D'être joyeux tout nous fait la loi.
Un prince, en ce jour d'ivresse,
S'montre à nous plein de tendresse.
Vive le Roi ! Vive le Roi !

FRÉDÉRIC, entrant en scène avec le major d'Harleim.

Eh ! non, morbleu ! M. le Major, je ne vous donnerai pas raison sur ce point. Ces boutons ne sont pas trop usés ; il n'y a que trois ans que je les porte ; ils n'ont fait que cinq campagnes, ils sont bien un peu rouillés mais qu'importe !

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Les boutons rouillés des soldats
Doivent-ils donc choquer la vue ?
Peut-on, après tant de combats,
Observer la même tenue ?

Beaucoup de gens ont des boutons bien beaux ;
A les polir leurs mains sont occupées,
Lorsque souvent dans leurs fourreaux
Ils laissent rouiller leurs épées.

LE MAJOR.

Je n'insiste plus, Sire.

FRÉDÉRIC.

Et vous faites bien... D'ailleurs, l'économie est le soutien d'un état... Eh ! comment aurais-je complété mes superbes compagnies de grenadiers ? (*Allant à ses officiers.*) Bien ! mes amis, je suis content de vous ; même activité, même zèle. (*A Schlague.*) Caporal, comment ! tu as une montre ? Il faut que tu sois bien économe pour avoir fait une pareille emplète ; la mienne va mal... Quelle heure est-il à la tienne ?

SCHLAGUE.

Sire ... elle ne marquait point les heures ni les minutes.

(Il tire sa montre.)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je ?... Une balle !

SCHLAGUE.

Ya, Sire... Ce être une balle.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je la reçus en Silésie,
Sur mon cœur elle vint s'amortir ;

Elle pensa m'ôter la vie :
Mais je puis encore servir ;
Dans mon gousset elle demeure ;
Cette montre est pour moi sans prix,
Car elle m'avertit à toute heure
Que j'dois mourir pour mon pays.

FRÉDÉRIC.

Bien, mon camarade, bien... Cela ne m'étonne pas... de vieilles moustaches !

AIR *des Amazones.*

Couverts de nobles cicatrices,
Je contemple ces grenadiers,
Après de glorieux services,
Se reposant dans leurs foyers. (Bis.)
Ah ! maintenant, si leurs genoux fléchissent
Sous le poids de soixante hivers ;
De nos soldats si les cheveux blanchissent,
Leurs vieux lauriers resteront toujours verts.

Ah ! te voilà, Turlututu. (*Bas au Major.*) C'est un bouffon ; il m'amuse, et je lui passe bien des choses ; d'ailleurs, c'est un brave ! (*Haut.*) Eh bien ! comment te trouves-tu dans ta nouvelle place ?

TURLUTUTU.

Dame, Sire, assez bien.... Cependant je regrette le tems où je jouais du fifre auprès de vous.

FRÉDÉRIC.

C'est ton courage que j'ai récompensé.

TURLUTUTU.

Vous êtes bien bon, Sire : mais que voulez-vous, quand on se trouve là, à quoi ça sert-il d'avoir peur ?

FRÉDÉRIC.

Tu as raison... Et tes deux prisonniers en es-tu content ?

TURLUTUTU.

Ah ! Sire, ce sont de bien aimables jeunes gens que ces deux pages ! Il me semble, Sire...

FRÉDÉRIC, sévèrement.

Il vous semble ?

TURLUTUTU.

Non, non, il ne me semble pas... Je pense seulement...

FRÉDÉRIC.

Vous pensez ?

TURLUTUTU.

Non, Sire, je ne pense pas ; je disais...

FRÉDÉRIC.

Vous dites ?

TURLUTUTU.

Je ne dis rien.

FRÉDÉRIC.

Ils ont enfreint la discipline militaire, ils doivent être punis... Voilà comme on fait les bons soldats. (*Se tournant.*) Mes amis avez-vous quelques plaintes quelques réclamations à faire?... Parlez, je suis prêt à vous rendre justice... Tout le monde est content; c'est bien.

NICETTE, s'avançant.

Sire!...

FRÉDÉRIC.

Hein?... Quelle est cette jeune fille?

TURLUTUTU.

Ah! mon Dieu! c'est Nicette!... Je supplie votre Majesté de ne pas l'écouter.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc?

TURLUTUTU.

Mais...

FRÉDÉRIC, sévèrement.

Tais-toi.

TURLUTUTU.

Oui, Sire.

FRÉDÉRIC, à Nicette.

Parlez, ma belle enfant.

VICTOR.

AIR *du Petit Courrier.*

Ah! de mes vœux le plus ardent,
C'est d'exposer pour vous ma vie.

HIPPOLYTE.

Faut-il, pour une étourderie,
Nous punir si sévèrement?

FRÉDÉRIC.

La discipline militaire
Doit être tout pour un soldat.

VICTOR.

Sire, rien n'aurait pu nous faire
Oublier l'heure d'un combat.

FRÉDÉRIC.

C'est bien! c'est très-bien, Messieurs!... Mais vous resterez en prison malgré cela, l'exemple le veut. (*Allant à ses officiers.*) Messieurs, des rebelles osent encore élever la voix; mais rassurez-vous, mes grenadiers sont là pour les faire taire... Au revoir, mes amis.

CHŒUR.

Livrons-nous à l'allégresse, etc.

(Il sort ainsi que les villageois. On entend le canon par intervalles.)

SCÈNE XV.

VICTOR, HIPPOLYTE, TURLUTUTU.

VICTOR.

On va se battre, et nous sommes ici ?

HIPPOLYTE.

Quelle honte !

TURLUTUTU.

Allons, Messieurs, consolez-vous.

VICTOR.

Mon cher Turlututu !

TURLUTUTU.

M. Victor ?

VICTOR.

Tu as vu ce que j'ai fait pour toi tout à l'heure ?

TURLUTUTU.

Certainement, je vous en ai une grande obligation.

VICTOR.

Rends-moi un service.

TURLUTUTU.

Parlez, si je le peux.

VICTOR.

Laisse-nous sortir.

TURLUTUTU.

ortir ! y pensez-vous ?

HIPPOLYTE.

Ion cher Turlututu !

TURLUTUTU.

mpossible ! Messieurs, impossible !

VICTOR.

Ecoute, Turlututu.

AIR *du major Palmer.*

Nous volons à la bataille,
Et pleins de zèle et d'ardeur,
Bravant bombes et mitraille,
Nous prouvons notre valeur.

HIPPOLYTE.

Sur l'ennemi je m'élance
Dans le moment le plus beau,
Et redoublant de vaillance,
Soudain j'enlève un drapeau.

VICTOR.

Moi, près du roi je me range,
Et courant de toutes parts,
En un seul instant je change
Nos ennemis en fuyards.
Frédéric qui nous remarque
Est charmé de nos transports,
Et cet auguste monarque
Dit, en oubliant nos torts :

« Nous vous devons la victoire ! »
Sire, dis-je à ses genoux,
Votre fifre à cette gloire
A bien plus de part que nous.
Ce trait superbe le touche,
Il est bientôt répandu ;
L'on entend de bouche en bouche
Le nom de Turlututu. (Ter.)

TURLUTUTU.

Au fait, ça pourrait ben arriver comme ils le disent.

HIPPOLYTE.

Ça ne peut pas manquer.

VICTOR.

D'ailleurs, nous te promettons d'être ici avant le retour du roi.... seulement le tems de la bataille.

TURLUTUTU.

Oui, et si vous êtes tués ?

VICTOR.

Ah ! alors, je ne te promets pas... Cependant nous ferons notre possible.

HIPPOLYTE.

Allons, Turlututu, laisse-toi gagner ; on se bat maintenant, et nous perdons du tems.

TURLUTUTU.

Allons, tenez, je le veux bien ; mais dé

pêchez vous de sortir, que Schlague ne vous voie pas... Suivez-moi. (*Il leur ouvre la porte du concierge, et leur dit:*) Sauvez-vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

TURLUTUTU.

Oh! Dieu, comme ils courent! sont-ils lestes. (*On entend Schlague qui tousse dans la cabane.*) Voici Schlague qui vient, évitons sa présence.

(Il se cache dans le jardin.)

SCÈNE XVII.

SCHLAGUE, d'abord seul, CONSTANCE, en toilette élégante.

SCHLAGUE.

On a pien raison de dire, raisonnaplement barlant, que les femmes font de vous ce qu'elles veulent; ch'avais pien churé de ne pas me laisser gagner; eh bien! cette tame paronne, afre tant fait qu'elle m'avait séduit... Che fais lui vaire foir son prisonnier amant.... Monsir Turlututu n'y être pas, ainsi... Ah! tertef, j'y pense, la grille qu'y être ouverte; pendant qu'il causerait ici, il n'aurait qu'à s'échapper. (*Il ferme la grille.*)

Maintenant che suis en sûreté... Ah ! vous voilà, Montame.

CONSTANCE.

Vous allez vous acquitter de votre promesse ?

SCHLAGUE.

Oui, Montame... (*Il ouvre la porte, et il appelle.*) Monsir Victor !... Il va venir, Montame... Monsir Victor !... vous pouvez sortir.

CONSTANCE.

Il ne vient pas.

SCHLAGUE.

Monsir Victor !... allons, il ne feut plus sortir à présent... il est peut-être endormi... che vais vous l'amener.

(Il entre dans la prison.)

CONSTANCE.

Je vais donc pouvoir lui parler sans témoin, la présence du fifre m'a tout à l'heure empêché de lui répondre ; mais cette fois...

SCHLAGUE.

Montame, Montame, plus personne.

CONSTANCE.

Que dites-vous ?

SCHLAGUE.

Le prisonnier, il est enfolé.

CONSTANCE.

Grand Dieu ! grand Dieu !

SCHLAGUE.

Monsir Turlututu ! monsir Turlututu !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, TURLUTUTU.

TURLUTUTU.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

SCHLAGUE.

Le prisonnier, où être-t-il ?

CONSTANCE.

Par pifié ! où est Victor ?

TURLUTUTU, étonné et à part.

Que vois-je ?.... mam'selle Constance en belle dame !... quelle toilette !... Et puis c'te familiarité, où est Victor ?... (*Haut.*) D'où savez-vous son nom ?

CONSTANCE.

Encore une fois, où est-il ?

TURLUTUTU.

Il est allé se battre.

CONSTANCE.

Voilà le malheur que je craignais arrivé.

Je bénissais son esclavage, parce qu'il l'empêchait d'assister au combat.

TURLUTUTU, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire donc ?

CONSTANCE.

Ah ! mon Dieu ! il va revenir blessé... Je lui avais pourtant écrit que ses jours m'étaient chers ?

TURLUTUTU.

Comment ! vous lui aviez écrit que ?... J'y suis... La lettre, c'était une lettre de lui, c'était pour lui la réponse... Eh bien ! j'ai joué là un joli rôle.

CONSTANCE.

Oh ! ne vous en repentez pas, vous nous avez été bien utile.

TURLUTUTU.

C'est fort agréable pour moi, et je ne m'étonne plus de tout son empressement... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! et moi qui me suis brouillé avec ma petite Nicette que j'aimais tant.

CONSTANCE.

Allons, consolez-vous, je vous racommoderai ensemble.

TURLUTUTU.

Justement, la voici.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, NICETTE.

NICETTE, à part.

Je sais maintenant que cette prétendue paysanne est la baronne de Lisbourg ! ah ! ah ! M. Turlututu !

TURLUTUTU.

Ma chère Nicette !

NICETTE.

Plaît-il, Monsieur ?

TURLUTUTU.

Vous avez eu la bonté de demander au roi de m'épouser.

NICETTE.

Je ne savais ce que je disais, Monsieur.

TURLUTUTU.

Nicette !

NICETTE.

Ne me parlez jamais.

CONSTANCE.

Allons, allons, ma belle amie, pourquoi affecter cet air d'indifférence qui est loin de ton cœur ?... Faites la paix.

AIR : *Aimable et jolie* (du nouveau Nicaise.)

Puisqu'il est fidèle,
Fais moins la cruelle,

A son amour
Ne sois pas rebelle ;
Puisqu'il est fidèle,
Fais moins la cruelle,
A son amour
Réponds à ton tour.
Par le bonheur, songes-y, ma belle,
Il faut savoir charmer chaque jour ;
Tous les instans qu'on passe en querelle,
Autant d'instans perdus pour l'amour.

TURLUTUTU, aux genoux de Nicette.

ENSEMBLE.

Puisque j'suis fidèle,
Fais moins la cruelle,
A mon amour
Ne sois pas rebelle.
Puisque j'suis fidèle,
Fais moins la cruelle,
A mon amour.
Réponds à ton tour.

CONSTANCE.

Puisqu'il est fidèle,
Fais moins, etc.

NICETTE.

Puisqu'il est fidèle,
J'fais moins la cruelle,
A son amour
N'soyons pas rebelle.
Puisqu'il est fidèle,
J'fais moins la cruelle,
A son amour
J'réponds à mon tour.

(On entend le tambour.)

NICETTE.

Voici le roi.

TURLUTUTU.

Ah! çà, mes prisonniers ne reviennent pas.... ils m'avaient tant promis d'être ici avant le roi.

CONSTANCE.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon cher Victor.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, OFFICIERS.

CHŒUR.

Victoire! (Ter.)
Plus de guerre, plus de combats!
La gloire (Ter.)
Guide nos pas. (Bis.)

FRÉDÉRIC, à ses officiers.

Bien, mes amis, vous avez tous fait preuve de valeur... vos troupes ont bien manœuvré, mais je ne vois pas parmi vous les deux officiers qui ont surpris ce fort occupé par l'ennemi et qui ont enlevé les drapeaux; dans la mêlée, je n'ai pu distinguer leurs traits.

LE MAJOR.

Sire, ils vont vous être présentés dans l'instant.

FRÉDÉRIC.

Voilà des braves !... Eh bien ! Turlututu, c'est de la faute de tes prisonniers, si tu n'étais pas à la bataille.

TURLUTUTU.

Comment donc, Sire ?

FRÉDÉRIC.

Il fallait que tu restasses pour les garder.

TURLUTUTU, à part.

Cela a bien réussi. (*Haut.*) Ah ! oui, Sire, comme vous dites, pour les garder.

FRÉDÉRIC.

Fais-les sortir maintenant ; je veux leur pardonner.

TURLUTUTU, troublé.

Ah ! mon Dieu ! comment dites-vous ?

FRÉDÉRIC.

Fais-les sortir.

TURLUTUTU.

Schlague, le roi demande à voir les prisonniers, entendez-vous ?

SCHLAGUE.

Ch'entendre fort pien', mais vous afez la clef.

TURLUTUTU.

Non, je ne l'ai pas.

SCHLAGUE.

Eh bien ! voici la mienne.

FRÉDÉRIC.

M'obéit-on ?

TURLUTUTU.

Ah ! Sire !...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce ?

TURLUTUTU.

Vos pages !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! mes pages ?

TURLUTUTU.

Ils se sont échappés !

FRÉDÉRIC.

Ils se sont échappés !.... Morbleu ! qu'on les poursuive, et qu'ils soient pour cinq ans en prison.

TURLUTUTU.

C'était pour aller à la bataille.

FRÉDÉRIC.

A la bataille... Deux ans !... (*La baronne de Lisbourg s'avance.*) Que vois-je ? La baronne de Lisbourg !

CONSTANCE.

Elle-même, qui est cause de la première faute de Victor.

FRÉDÉRIC.

La seconde est impardonnable.

TURLUTUTU.

Non, Sire, elle est excusable.

FRÉDÉRIC.

Vous faites des observations. Eh bien ! je vous casse de vos fonctions.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR, HIPPOLYTE.

LE MAJOR.

Sire, voici les deux officiers que vous avez demandés.

CONSTANCE.

Que vois-je ? Victor !

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

Pour eux plus d'esclavage ;
Car les deux officiers
Qui montrér'nt tant d'courage,
Sont ces deux prisonniers.

HIPPOLYTE.

AIR *du Magistrat irréprochable.*

Nous méritons, hélas ! votre colère,

Car nous avons bravé l'autorité ;
Mais cependant chacun de nous espère
Voir terminer notre captivité. (Bis)

VICTOR.

Oui, connaissant votre justice extrême,
Nous sommes sûrs de sortir de prison ;
Car nous venons nous racheter nous-même.
Sire ! voilà notre rançon.

(Ils présentent des drapeaux.)

TURLUTUTU.

Comment ! ce sont eux... Oh ! les braves jeunes gens !... Messieurs, le Roi vous pardonne.

FRÉDÉRIC.

Tu m'as bien jugé... Victor et Hippolyte, je vous nomme tous deux aides de camp de mes gardes. Madame la baronne, ce grade rend Victor votre égal.

LA BARONNE.

Je vous entends, Sire.

VICTOR ET HIPPOLYTE.

Que de bontés !

TURLUTUTU.

A la bonne heure... c'est parler, cela...

FRÉDÉRIC.

Je t'ai ôté la place d'inspecteur de Spandau parce que tu as trop bon cœur pour la rem-

lir; je te nomme huissier de la chambre, à condition que tu apprendras à lire.

TURLUTUTU.

Et à écrire aussi; ça fait que je lirai et que j'écrirai mes lettres moi-même. Je ne vous irai point chercher pour cela, M. Victor.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville des Dehors trompeurs.*

Il faut fair' soi-mêm' ses affaires,
L'proverb' le dit, il n'a pas tort;
Aux autres on ne songe guères,
C'est à soi qu'on pense d'abord.
Ma p'tit' Nicette, qu'j'aim'rai sans cesse,
Deviendra ma femme demain,
Et pour lui prouver ma tendresse,
J'n'irai pas chercher le voisin. } (Bis.)

NICETTE, à Turlututu.

Sans espérance de me plaire,
Et malgré mes refus constans,
Lubin, le voisin de mon père,
Me fait la cour depuis long-tems.
Dans le moment de ma disgrâce,
Quand tu me fuyais ce matin,
Combien de femmes, à ma place,
S'raient allé' chercher le voisin! } (Bis.)

HIPPOLYTE.

L'hymen, suivant toujours son frère.

LE JUIF,

COMÉDIE ANECDOTIQUE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. A. ROUSSEAU, DÉSAUGIERS ET MESNARD;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la porte Saint-Martin, le 14 mai 1823.

PERSONNAGES

ISAAC SAMUEL, juif.
LUCETTE RICHARD.
Mme SIMONNE, aubergiste.
CHARLES, son fils, soldat.
M. PINCÉ, procureur.
BRILLANT, petit-maître. } voyageurs.
DELAUNE, tailleur. } voyageurs.
Mme DESCÉDULES, plaideuse. } voyageurs.
HORTENSE, actrice. } voyageurs.
RUSTAUD, conducteur de la diligence.
THOMAS, garçon d'auberge.
UN SERGENT.
ROSSIGNOL, } voleurs.
BRISETOUT, } voleurs.
PAYSANS.
SOLDATS.
VOLEURS.

La scène est au village de Rémival, sur la route d'Orléans, dans l'auberge de madame Simonne.

LE JUIF,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle basse d'une auberge de village ; il y a plusieurs tables, sur lesquelles sont des verres, brocs, bouteilles, etc... et sur chacune, une lumière indiquant qu'il fait nuit, des bancs de bois et des chaises de paille ; à droite de l'acteur, au dernier plan, une porte conduisant dans l'intérieur ; au fond, la porte d'entrée, et de chaque côté, un vitrage qui permet de voir la campagne à l'extérieur ; une cheminée à droite ; une fenêtre du même côté.

SCÈNE I.

ROSSIGNOL, BRISETOUT, THOMAS, PAYSANS.

(Au lever du rideau, Rossignol et Brisetout sont assis à une table à droite, sur le devant de la scène, et boivent... Plusieurs paysans boivent par groupes aux différentes tables, Thomas va de l'une à l'autre.)

CHŒUR DES BUVEURS.

AIR : *D'un chœur des Français en tintouinement.*

En bons
Vigneurons,

Caressons
Les flacons ;
Soignons
La treille,
Et fêtons
La bouteille,
Quand d'ces produits,
J'enrichissons l'pays,
J'devons être les premiers servis.

UN BUVEUR, à une table.

A boir', garçon !

THOMAS, à part.

Dieu ! comme ils sont avides !

UN AUTRE BUVEUR, à une autre table.

Thomas, du vin !

THOMAS, portant une pinte à chacun d'eux.

Vous allez en avoir.

(A part.)

Du train qu'ils vont, nos tonn's s'raient bientôt vides,
S'il n'y avait pas de l'eau dans l'réservoir.

CHOEUR DES BUVEURS.

En bons
Vign'rons, etc.

BRISETOUT, bas à Rossignol.

Dis donc, Rossignol, est-ce que ces chiens de paysans ne s'en iront pas?

ROSSIGNOL, de même.

Tais-toi, tu nous ferais remarquer.

BRISETOUT, de même.

Ça t'est facile à dire; mais les amis nous attendent; la nuit est venue et voilà l'heure où passe la diligence.

THOMAS, s'approchant.

Qu'est-ce que ces Messieurs parlent de la diligence?

BRISETOUT, d'un ton brutal.

Hein? qu'est-ce que cela te fait?

ROSSIGNOL, bas à Brisetout.

Vois-tu, animal! (*Haut d'un ton doucereux.*) Nous disions que la nuit approche, que ces braves gens vont rentrer dans leur logis, et qu'il nous faut aussi regagner le nôtre en diligence.

THOMAS.

Ah! c'est ça... regagner en dili... c'est le mot, voyez-vous, qui m'a fait de l'effet, parce qu'il n'y pas encore un mois qu'elle a été arrêtée à une lieue d'ici.

BRISETOUT.

La diligence?

ROSSIGNOL.

Pas possible!

THOMAS.

Si fait.... que trop! on dit que tout près

de ce village, dans la forêt, il y a une fière bande de voleurs!

BRISETOUT, toujours brusquement.

Des voleurs?.... allons donc, c'est un conte...

LES PAYSANS.

C'est vrai... c'est vrai.

THOMAS.

J'crois ben que c'est vrai..., Comment! Monsieur, vous ne croyez pas aux voleurs?

BRISETOUT.

Non, et jusqu'à ce que j'aie été volé..

ROSSIGNOL.

Si fait, si fait...(*Bas.*) Tais-toi donc. (*Haut.*) Oui, il y croit, j'y crois aussi, moi; et pourquoi pas? est-ce qu'il n'y en a pas eu de tout tems? je crois aux voleurs comme... à moi-même.

AIR: *Du vaudeville de la Somnambule.*

Tant que l'on verra l'ignorance
Usurper les droits du talent,
Et dans les emplois de finance
En quelques mois s'enrichir un traitant;
Tant qu'on verra l'effronté parasite
Écorniller les dîners les meilleurs,
Et le banquier riche après sa faillite,
Mes amis, croyons aux voleurs.

THOMAS.

Vous avez bien raison, Monsieur; aussi, c'est pa pour vous renvoyer; mais si vous avez à aller loin, je vous conseille de ne pas vous attarder... quoiqu'il n'y ait plus tant de danger à présent, parce que depuis l'affaire de la diligence il y a toujours un détachement de la garnison qui veille à notre sûreté.

BRISETOUT, murmurant.

Que le diable les emporte!

THOMAS.

Qui? les soldats?

ROSSIGNOL, vivement.

Non, les voleurs qui compromettent ainsi la sûreté des voyageurs honnêtes. (*Bas à Brisetout.*) Tu ne te tairas pas?

PAYSANS, criant ensemble à différentes tables.

Du vin! Thomas... garçon, un litre! allons donc, paresseux.

THOMAS, avec humeur.

Eh! un moment... comme ils crient, donc! il n'y en a plus, là!... (*A demi-voix.*) L'puits est à sec.

PAYSANS.

Comment! comment! il n'y en a plus.

THOMAS, se reprenant.

Faut-il pas en garder pour la diligence,

quand all' s'arrêt'ra pour changer de chevaux ? de ce tems-là, les voyageurs sont si altérés.

PAYSANS, frappant sur les tables.

Eh ! va-t'en au diable, avec tes voyageurs... du vin ! du vin

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SIMONNE, entrant par la droite.

SIMONNE, aux buveurs.

Quel tapage faites-vous donc ? j'ai cru que nous étions assaillis par la bande de la forêt... Qu'est-ce que vous demandez à ce garçon ? du vin ? il n'y en a pas.

THOMAS.

Là, voyez-vous ? la bourgeoise vous le dit.

PAYSANS.

Ah ! madame Simonne.

SIMONNE.

Non, il n'y en a pas, pour vous, toujours; il est l'heure de rentrer; est-ce que vous voulez vous griser ! si c'était de jour, encore passe, mais à la nuit, vos femmes ne me le

pardonneraient pas ; voyons, que chacun paie son écot, et partez.

(Elle reçoit l'argent à chaque table, et le met dans un petit sac.)

ROSSIGNOL, appelant.

A nous, garçon, le compte ?

THOMAS, allant à leur table.

On y va ! Six litres, le pain, la tranche de jambon, une omelette... oh ! diable ! ça fait une dépense conséquente.

BRISETOUT, d'un ton brusque, lui jetant une pièce d'or.

Paie-toi.

THOMAS, examinant la pièce.

De l'or !... oh ! oh ! tenez, rendez, not' bourgeoise... Diable ! on voit bien que vous n'êtes pas de ce pays-ci, car nos paysans n'ont pas souvent de c'te monnaie-là.

ROSSIGNOL, bas à Bris tout.

Imbécile, avec ton or !

SIMONNE, rendant à Brisetout.

Si vous en avez beaucoup comme ça, défiez-vous de la grande route d'Orléans ; il est bien tard, elle n'est pas sûre : et si vous n'êtes pas bien armés, avec de bons chevaux...

BRISETOUT, d'un ton brutal.

Nous n'avons pas peur.

ROSSIGNOL.

Et puis, je crois qu'on exagère le danger. nous l'avons traversée tantôt, cette forêt qu'on dit pleine de brigands, et je vous assure que nous n'y avons vu...

BRISETOUT.

Que nous.

ROSSIGNOL, bas.

Chien de Brisetout... (*Haut.*) Et un jeune soldat qui marchait avec précaution dans les fourrés les plus épais, et qui paraissait avoir plus peur que nous.

SIMONNE, venant à lui précipitamment, et laissant son sac.

Un soldat! ah! mon Dieu! et de quel âge à peu près? avez-vous vu sa figure? comment était-il fait?

THOMAS, riant.

Tiens, sa figure!... allez-vous pas vous figurer... soyez tranquille, not' bourgeoise, c'était pas M. Charles, il est bien paisible à la garnison, dans la caserne d'Orléans.

(Pendant que Thomas parle, Brisetout gagne insensiblement la table où est le sac, le couvre d'une serviette et s'approche de Rossignol.)

THOMAS, en confidence.

Faut pas prononcer ce mot de soldat devant la bourgeoise, voyez-vous, ça lui fait

des souleurs, parce qu'elle a un fils qui s'est engagé à Orléans, par un désespoir d'amour, où c'qu'il est à présent. C'est dommage que vous partiez, je vous aurais conté c't'histoire-là...

BRISETOUT, bas à Rossignol, lui indiquant le sac.

Regarde donc...

ROSSIGNOL, bas à Brisetout.

Fi donc! quand on travaille sur la grande route, descendre à des menues filouteries; des jeux d'enfans!... c'est se déshonorer.

BRISETOUT, de même.

Oh! je ne suis pas fier, moi...

THOMAS, à madame Simonne.

Allons, madame Simonne ne vous attristez pas comme ça devant ces hommes estimables.

SIMONNE.

C'est vrai... excusez, Messieurs, mais que voulez-vous, c'est mon seul fils, et une mère est bien pardonnable...

ROSSIGNOL.

C'est juste; allons, adieu, ma bonne dame...

BRISETOUT prend le sac.

Adieu, la mère.

SIMONNE, le prenant des mains de Brisetout et croyant que c'est pour le lui remettre.

Ne vous donnez pas la peine... bien obligée de votre complaisance.

BRISETOUT, avec humeur.

Il n'y a pas de quoi... (*A part.*) Diable de femme!

ROSSIGNOL, bas à Brisetout.

C'est bien fait, tu méritais ça.

(On entend des cris.)

SIMONNE.

Messieurs, bon voyage. (*En se retournant, elle aperçoit Rustaut qu'on voit passer derrière le vitrage.*) Ah! ah! qu'est-ce qui nous arrive donc là?... C'est le conducteur de la diligence.

(Rossignol et Brisetout, prêts à partir, s'arrêtent.)

ROSSIGNOL, bas.

Brisetout, ne nous en allons pas encore, il y a peut-être quelque chose de bon à apprendre.

SCÈNE III.

ROSSIGNOL, BRISETOUT, écoutant dans le fond, SIMONNE, RUSTAUT, entrant par la porte du fond, THOMAS.

RUSTAUT, à la cantonade.

Eh bien! quoi? quand vous crierez... quand vous jurerez... moi aussi, je jure, mais le mal est fait.

SIMONNE.

Comment! Rustaut, est-ce que votre voiture?...

RUSTAUT.

Eh! nom d'une pipe! ne m'en parlez pas.

AIR : *Vive la Lithographie.*

Moi, qui (le diable m'emporte),
Jour ni nuit n'avais versé,
Descendre à dix pas d'la porte,
Patatras, dans un fossé!...
Mes voyageurs sont là tous,
Qui s'démènent sens d'sus d'sous,
Et notez bien, s'il vous plaît,
Qu'ils étaient au grand complet.
Chaqu' voisin sur l'autre enjambe,
L'diable n's'y reconnaîtrait pas...
Monsieur, rendez-moi ma jambe,
Madam', rendez-moi mon bras.

C'est une actrice d'Paris,
Qui n'peut r'prendre ses esprits;
C'est un petit monsieur musqué,
Criant qu'il est disloqué;
C'est un' petite rieuse,
Dont la langue est un moulin;
C'est une vieille plaideuse,
Sanglotant sur son carlin;
C'est un juif baragouinant
Le français avec l'allemand;
Un procureur repêchant
Sa perruqu' dans un étang;
C'est un tailleur, aux injures
Joignant un geste assez lourd,
Qui m'dit qu'j'ai mal pris mes m'sures
Et que j'ai coupé trop court;
C'est qu'il faut voir tous ces gens,
Moitié dehors, moitié d'dans,
Criant après moi comm' si
J'n'étais pas d'la chute aussi...
Au diable les chevaux, l'ornière,
Le postillon de malheur
Et la diligence entière...
Excepté le conducteur.

SIMONNE.

Mon Dieu! que faire de tout ce monde-là?

THOMAS.

Tiens! ça vous embarrasse, not' bourgeoise? les dames dans vot' chambre, le p'tit-maître dans le colombier, l'procureur

BRISETOUT.

Allons, [illegible] toujours jouiller [illegible].

ROSSIGNOL.

Dans cette [illegible], n'est-ce pas ?

SCÈNE [illegible]

ROSSIGNOL, BRISETOUT.

ROSSIGNOL.

Ah ça ! nous voilà [illegible] de nous comprendre [illegible] tes malheurs et ses [illegible].

BRISETOUT.

Que veux-tu ? [illegible].

ROSSIGNOL.

Que signifie [illegible] tu fais à ceux qui se [illegible] contrent ?

AIR : *Notre Marmotte* [illegible]

C'est bien assez de [illegible]
De tant de pauvres diables.
Sans les effaroucher encor
Par tes airs effroyables.
Un peu de douceur, de douceur,

Plaît aux gens qu'on arrête...,
Ce n'est pas tout d'être voleur,
Faut encore être honnête.

BRISETOUT.

Ma foi, chacun a sa manière, et à tout prendre, je crois que la mienne est la meilleure.

AIR : *Du pas redoublé.*

Toi, tu caresses d'une main,
Quand tu prends d'l'autre un' montre;
Moi, je n'connais que l'droit chemin,
Tel que je suis je m'montre;
C'n'est pas moi qu'on verra jamais
Flatter ceux que j'rançonne,
Je vole tout le monde, mais
Je ne trompe personne.

ROSSIGNOL.

Je te conseille, en effet, de te piquer de délicatesse; au reste, comme je tiens à faire encore quelque tems des affaires, je te préviens que si tu ne changes pas tes manières, je romps toute association avec toi.

BRISETOUT.

Eh bien! à la bonne heure, mais en attendant...

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Courons vite, vite au rendez-vous,
Nos confrères doivent nous
Attendre.

ROSSIGNOL.

Et dans un quart d'heure à pas de loups,
Revenons les surprendre
Tous

BRISETOUT.

Ami, pour ta part de la victoire,
Je veux bien te laisser le tailleur.
Mais moi, qui ne connais que la gloire,
Je prétends voler le procureur

ENSEMBLE.

Courons vite, etc.

(Fausse sortie.)

ROSSIGNOL.

A la porte je les vois paraître;
Ils sont huit... ah! quel revenant bon!
Disparaissons par cette fenêtre,
Pour s'enrichir tout chemin est bon.

ENSEMBLE.

Courons vite, etc.

(Ils sortent par la fenêtre.)

SCÈNE VI.

DELAUNE, M. PINCÉ, LUCETTE, RUSTAUT, HORTENSE, BRILLANT, Mme DESCÉDULES, THOMAS, SAMUEL, il paraît le dernier.

(Rustaut entre le premier, tous les voyageurs le suivent dans l'ordre indiqué ci-dessus; le Procureur est sans perruque avec un bonnet de nuit, Hortense s'appuie sur Brillant, madame Descédules tient un oreiller, sur lequel est un carlin avec la pate enveloppée; Thomas va et vient.)

TOUS LES VOYAGEURS.

AIR : *Du Déjeuner voici, etc.*

VOYAGERA
Qui voudra,
En diligence,
Bien fin, je pense,
Sera
Qui m'y reprendra.

HORTENSE, à Brillant.

Croyez qu'une telle culbute,
Monsieur, est ma première chute;
Jusqu'ici je n'avais, hélas!
Fait tout au plus que des faux pas.

TOUS.

Voyagera
Qui voudra, etc.

BRILLANT.

Moi, j'ai brisé dans la bagarre
Un flacon d'une essence rare.

PINCÉ.

Moi, le reste d'un pâté fin.

MADAME DESCÉDULES, avec exclamation.

Moi, la pate de mon carlin!

(Elle le pose sur la table, et défait son mantelet pour l'en couvrir.)

TOUS.

Voyagera
Qui voudra, etc.

HORTENSE.

Le conducteur doit être responsable de la catastrophe. Moi qui dois débuter après-demain à Orléans, dans les *Voitures versées*, jugez du tort que le moindre retard pourrait me faire.

M. PINCÉ.

Oh! qu'il n'en est pas quitte! je vais verbaliser, et à notre arrivée à Orléans je l'attaque en dommages et intérêts.

RUSTAUT.

Je ne vous crains pas, monsieur le Procureur; de quoi vous plaignez-vous? vous ne vous êtes cassé ni bras ni jambes.

M. PINCÉ.

Et ma perruque noyée dans le bourbier?

exposer un homme de robe à la risée publique !

DELAUNE.

Et le détestable souper qui nous attend dans cette bicoque ?

Mme DESCÉDULES.

Et mon pauvre Azor qui gémit dans des souffrances intolérables ! encore s'il y avait un homme de l'art dans cette bourgade !

HORTENSE.

Et mes pauvres nerfs qui ne se remettront de long-tems d'une pareille secousse ! c'est ma faute aussi ; il ne tenait qu'à moi d'accepter une place dans la calèche d'un Anglais de ma connaissance.

BRILLANT.

Oh ! c'est fini ; pour les grands voyages je ne me sers plus que de mon boghei.

RUSTAUT.

Messieurs et Mesdames, faites comme vous voudrez ; je vous ai trouvé un bon gîte, vous pouvez manger et dormir : cette nuit on va réparer la voiture, et demain nous serons de bonne heure à Orléans... vrai ; ne vous plai-
ıs : vous ne trouverez jamais de con-
qui vous versent aussi doucement
Je vous souhaite bien le bonsoir.
ur le fond et menacé par les voyageurs.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté RUSTAUT et THOMAS.

(Hortense s'assied, Brillant s'appuie sur le dos de sa chaise, Pincé se met à la cheminée, madame Descédules s'assied et soigne son carlin. Delaune brosse son habit, et le Procureur écrit à la table à droite.)

HORTENSE, sortant un rôle de son ridicule.

Puisque je suis condamnée à attendre, repassons mon rôle de début; pourvu que ma voix ne se ressente pas de cette aventure!

(Elle fait une roulade.)

BRILLANT.

Ah! divin! divin!

HORTENSE.

Vous trouvez?

BRILLANT.

Je me suis cru à l'Opéra-Buffa.

SAMUEL, à Lucette.

Et fous, mon chentil Demoiselle, fous li être pas plessée?

BRILLANT.

Ah! miracle! voilà le premier mot que nous dit le cher compagnon de voyage.

SAMUEL.

C'était pas à fous que je l'adressais. (*A Lucette.*) Vous li être pas plessée ?

LUCETTE.

Non, Monsieur.

SAMUEL.

Non, ditout ? ditout ? malgré la rudesse de la choc? le bouleversement des voyageurs, la secousse des contre-coups?

LUCETTE.

Mon Dieu ! non.

SAMUEL.

Li être inimaginable.... fous pien heureuse.

LUCETTE, vivement.

Est-ce que vous-même ?

SAMUEL.

Pas plus que fous, mais moi li être fort.... robuste... Vous afre eu une belle peur toujours ? hein ?

LUCETTE.

Non.

SAMUEL.

Vous pien heureuse encore.

LUCETTE.

Je suis seulement bien affligée de ce ro-

tard... j'espérais revoir ce soir mon pauvre Charles.

BRILLANT.

Ah! son pauvre Charles... La petite est sentimentale, c'est charmant; mais, ma toute belle, d'après ce que vous nous avez conté en voyage, le cher Charles ne peut entrer dans les chaînes de l'hymen qu'en se dégageant du joug de Mars.

LUCETTE, naïvement.

Je ne sais pas, Monsieur; mais je suis bien sûre d'une chose, c'est qu'il pourra m'épouser dès que j'aurai acheté son congé et à présent que j'ai tant d'argent !...

SAMUEL, à part.

Tiaple de langue!

M. PINCÉ, quittant vivement la table sur laquelle il est appuyé.

Hein? quoi? qu'est-ce que vous parlez d'argent?

LUCETTE.

Oui, onze mille francs en billets que j'ai sur moi.

SAMUEL, lui prenant la main.

Chenti Temoiselle, fous li être pien cheune, c'était peut-être le première fois que fous foyachez; je foulais tonner à fous un pon afis, c'est de chamais conter ses pe-

tits affaires dans une voiture publique à tes étranchers, c'était souvent pour repentir tous beaucoup.

LUCETTE.

Pourquoi donc ? quand on est heureux, il est si doux de le dire !

SAMUEL.

Oui, mais...

AIR : *Vaudeville de la belle Fermière.*

Le bonheur fait des chaloux,
Et puis, mon enfant, à votre âche,
Tant d'archent, comprenez-vous,
Ça provoque la pafartache.

LUCETTE.

Si, me voyant sans soutien,
Un bon cœur m'offrit le sien,
Et daigna me faire du bien,
Faut-il qu'on s'en étonne ?
Je n'ai fait de mal à personne.

BRILLANT, s'approchant.

Elle a raison, M. le Juif allemand ; si tout le monde était aussi discret que vous, que deviendrait cette confiance réciproque qui s'établit toujours entre voyageurs, et grâce à laquelle nous avons su tous qui nous étions à une demi-lieue de Paris ; une demi-lieue ! c'est trop dire...nous avions le bonheur de

connaître Madame (*il montre madame Descédules*) avant d'avoir passé les barrières.

M. PINCÉ.

C'est vrai, excepté M. le Juif, qui s'est obstiné à garder l'incognito, personne n'a laissé languir la conversation.

Mme DESCÉDULES.

Dieu merci, c'est un reproche que je ne mériterai jamais.

SAMUEL.

Eh bien ! je trouvais ça tant pis ; cela ôtait le plaisir tes conjectures, moi che aimais fort à téviner, che avais le coup d'œil peaucoup chuste, et sur le tournure, les expressions, che foyais tout te suite.

BRILLANT.

Quelle perspicacité ! Ainsi vous avez deviné au premier abord qui nous étions ?

SAMUEL.

Oh ! pour fous, Monsir, che me être trompé ; mais fous tefez pardonner à moi, il fesait le nuit toute noire, quand che montais dans le carrosse à côté de fous.

AIR : *De l'Écu de six francs*

Fous parliez d'une petit' foix douce
Te fotre petite santé,

A la plus léchère segousse,
Un cri par fous était cheté;
Ce ton mignard, sans épigramme,
A trompé mon sagacité,
Et chusqu'alors, en vérité,
J'avais pris vous pour un' p'tit' femme.

DELAUNE, à part.

Attrape.

BRILLANT.

Et vous voilà bien détrompé, j'espère!...

SAMUEL.

Oui, crâce à fotre habit... mais pour revenir, je tis encore à le choli temoiselle t'être plus tiscrète.

LUCETTE.

Oh! je le veux bien, il ne m'en coûtera pas beaucoup; pendant que je ne dirai rien, je penserai à Charles.

BRILLANT.

Parbleu! ce M. Charles est un heureux mortel.

HORTENSE, repliant son rôle.

Ah! me voilà tranquille, je sais mon rôle sur le bout du doigt, et on peut lever le rideau quand on voudra.

BRILLANT.

Vous devez être bien impatiemment attendue.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENS, Mme SIMONNE.

Mme SIMONNE, venant au milieu.

Messieurs et dames, le souper est servi dans la salle ; quand vous voudrez...

DELAUNE.

Ah ! bonne nouvelle !

M. PINCÉ.

Nous ferez-vous faire bonne chère, au moins ?

BRILLANT.

Je ne m'attends pas à être merveilleusement traité dans votre village de... de...

Mme SIMONNE.

Rémival.

LUCETTE, très-émue, à part.

Le village de Rémival !

Mme SIMONNE.

J'ai fait pour le mieux, et j'espère qu'on ne sera pas trop mécontent de l'auberge de la veuve Simonne.

LUCETTE, de même.

La veuve Simonne ! ah ! mon Dieu ! c'est elle !

SAMUEL, bas à Lucette qu'il observait.

Qu'avez-vous donc, mon chentil temoiselle?

LUCETTE, très-émue.

Ah! Monsieur, c'est la mère de Charles.

SAMUEL, à demi-voix.

Ne tites rien tefant le monde; il fallait chamais...

LUCETTE, de même.

J'ai tant d'envie de lui parler!

SAMUEL.

Attendez.

DELAUNE et M. PINCÉ.

Allons, à table, à table.

BRILLANT.

Messieurs, la main aux dames.

M. PINCÉ

AIR : *Tu vas changer.*

A table! à table! et prenons sans façon
Ce qu'ici le hasard nous donne.

DELAUNE.

Mauvais souper peut nous paraitre bon,
Lorsque l'appétit l'assaisonne.

BRILLANT, offrant la main à Hortense.

C'est toujours aux mets délicats
Que je donne la préférence.

M. PINCÉ, offrant la main à madame Descédules.

Moi, quand j'ai faim, je ne dédaigne pas
Une pièce de résistance.

Mme DESCÉDULES, prenant son carlin.

Un moment, Monsieur, que je prenne mon Azor. Comme tu souffres, cher petit! (*A madame Simonne.*) Madame, ayez soin de mettre des macarons au dessert, Azor les aime beaucoup.

SAMUEL.

Et moi aussi; fous en mettrez pour moi et pour M. Azor.

TOUS.

Allons, amis, et prenons sans façon, etc.

(Brillant sort en donnant la main à Hortense, M. Pincé à madame Descédules, Delaune les suit, Lucette reste en scène, Samuel fait quelque pas pour sortir, madame Simonne suit; il la prend par la main, et la ramene en face de Lucette.)

SCÈNE IX.

SAMUEL, Mme SIMONNE, LUCETTE.

Mme SIMONNE, à part.

Que me veut donc ce voyageur? (*Haut.*) Est-ce que Monsieur et Mademoiselle ne veulent pas souper?

LUCETTE, avec émotion et timidité.

Madame, vous ne me connaissez pas ?

Mme SIMONNE.

Je ne pense pas avoir l'honneur...

LUCETTE.

Je suis Lucette Richard.

Mme SIMONNE, avec colère.

Lucette !... comment ! cette jeune orpheline... Et vous osez vous présenter chez moi ?

LUCETTE.

C'est notre accident qui m'y a conduite... je ne le savais pas, Madame, je vous assure; je m'étais mise hier en voyage, j'allais voir Charles.

Mme SIMONNE.

Vraiment ? ah ! j'espère bien que vous n'en ferez rien, par exemple; ce n'est pas assez peut-être de m'avoir ravi mon pauvre enfant ? Sans sa folle passion pour vous, il serait encore dans l'étude où je l'avais placé à Paris, ou bien il serait devenu huissier, avocat ou clerc de notaire : qui sait où le talent peut conduire ?

AIR : *En naissant, promis à Thalie.*

Mais, hélas ! sa folle tendresse
Me sépare à jamais de lui ;

Il eût soulagé ma vieillesse,
Et vous m'enlevez son appui.

LUCETTE.

A mon cœur épargnez ce blâme,
Loin de vous ravir un enfant
S'il n'eût tenu qu'à moi, Madame,
Vous en auriez deux à présent.

Mme SIMONNE.

C'est justement ce que je n'ai pas voulu et ce que je ne veux pas encore; je jure bien que plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux...

SAMUEL.

Li être fort pien de churer, si Montame il afait reçu sur le compte de la cheune personne des renseignemens...

Mme SIMONNE.

Du tout; elle est sage, laborieuse, bien élevée, mais ça n'a rien; une petite ouvrière en broderie, orpheline, abandonnée dès sa naissance par son père, qui, après s'être ruiné en France dans le commerce, est parti il y a dix-huit ans pour l'Amérique, sans que depuis ce tems on en ait eu vent ni nouvelle.

SAMUEL.

Paufre petite! et après le papa, il n'afre pas de parent proche dans les îles?

LUCETTE.

Hélas! non, Monsieur.

SAMUEL.

Pas un oncle, un frére, un tante, un petit cousin sur qui reposer fous du soin de fotre afenir?

LUCETTE.

Le ciel m'a refusé cette consolation.

Mme SIMONNE.

Aussi, sans une brave femme qui l'a recueillie, élevée, et qui lui a appris l'état de broderie, que serait-elle devenue? était-ce là, je vous le demande, un parti convenable pour le fils de madame Simonne, éduqué comme le fils d'un duc et pair, et héritier, après ma mort, de l'auberge du Soleil-d'Or? Aussi, quand on m'a écrit de Paris l'histoire de ces amours-là, j'ai refusé mon consentement comme je le devais; là-dessus, mon jeune homme se monte la tête, s'engage, et depuis deux ans qu'il est en garnison à Orléans, l'ingrat n'est pas venu voir une seule fois sa mère.

SAMUEL.

Ainsi, c'était fotre rigueur qui afait privé fotre fils de son liberté?

LUCETTE, vivement.

Et c'est mon amour qui va la lui rendre;

oh! écoutez-moi, ma bonne madame Simonne, je suis riche à présent, bien riche.

Mme SIMONNE, avec joie et surprise.

Comment! ma chère enfant, vous êtes riche?

LUCETTE.

J'ai onze mille francs.

Mme SIMONNE, radoucie.

Onze mille francs!

SAMUEL, bas à Lucette.

Encore! j'afais dit à fous de chamais dire, et fous dire toujours.

Mme SIMONNE.

Savez-vous bien que c'est un trésor que cela? Comment cela s'est-il fait? Votre père a-t-il écrit, est-il revenu, a-t-il fait fortune? Les braves gens prospèrent toujours... contez-moi donc ça.

SAMUEL.

Gontez-moi toncça!..Gontez-moi toncça!.. Laissez donc à l'enfant le tems pour gonter. (*A Lucette.*) Répondez... votre père?...

LUCETTE.

Hélas! il n'est pas revenu, mais... C'est l'aventure la plus étonnante... Vous n'aviez pas voulu de moi pour votre bru, parce que je n'avais rien, et je me suis dit: Pour ra-

cheter Charles, pour pouvoir l'épouser, il faut de l'argent... travaillons; mais j'avais beau faire: depuis deux ans, ne quittant mon métier ni jour ni nuit, je n'avais pas amassé grand'chose... Dimanche dernier, une dame, que je n'avais jamais vue, vient chez moi; elle avait monté mes cinq étages, j'en étais toute honteuse.

Mme SIMONNE, l'interrompant.

Et cette dame était donc?...

SAMUEL.

Ah! si c'est vous qui voulez gonter, le cheune fille il gontera pas. (*A Lucette.*) Laissez gonter le Montame.

Mme SIMONNE.

Non, non, je ne dis plus rien; mais cette dame?...

LUCETTE.

« Vous êtes mademoiselle Lucette Richard, » me dit-elle? moi je suis la sœur d'un banquier de Paris, et voilà onze mille francs » qu'il m'a dit de vous remettre. — A moi? » mon Dieu! et de quelle part? — Je ne peux » pas vous le dire. — Mais qu'en vais-je faire? » — Ce qu'il vous plaira; la personne qui vous » envoie cette somme vous laisse maîtresse » d'en disposer à votre gré, adieu. » Vous jugez, madame Simonne, que mon cœur en a bien vite trouvé l'usage.

LUCETTE, se levant et le reconnaissant.

O ciel! c'est vous? Vous!... quel bonheur! Charles! mon ami! et votre bonne mère, qu'elle va être contente! (*Elle va pour l'appeler.*) Madame!...

CHARLES, l'arrêtant.

N'appelez pas! je ne veux... je ne puis parler qu'à vous... Mais, vous ici!... chez ma mère, qui vous a repoussée!... comment se fait-il?...

LUCETTE.

Je ne pouvais supporter plus long-tems votre absence... j'allais à Orléans.

CHARLES.

J'allais à Paris vous revoir, et...

LUCETTE.

A Paris? vous avez donc obtenu une permission?

CHARLES, troublé.

Une permission? Au nom du ciel, ne m'interrogez pas; laissez-moi jouir d'un bonheur si cruellement acheté... dites-moi seulement que vous m'aimez toujours.

LUCETTE.

Si je vous aime!... Charles... eh! serais-je ici sans cela?

CHARLES, douloureusement.

Vous m'aimez !... et nous ne serons jamais unis.

LUCETTE, avec une joie naïve.

Mais oui... vous allez m'épouser.

CHARLES.

Ma mère ?...

LUCETTE.

Elle y consent.

CHARLES.

Mon fatal engagement ?

LUCETTE.

Vous allez être libre ; je suis riche, demain j'achète votre congé.

CHARLES.

Mon congé !... Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?

LUCETTE, étonnée.

Mais pourquoi ce chagrin ?

CHARLES, au désespoir.

Je suis perdu !

LUCETTE.

Charles ! vous m'effrayez.

CHARLES.

Depuis deux ans que je suis soldat, la dou-

leur a abattu mon courage, troublé ma raison, j'ai cédé au désir de vous revoir, je lui ai sacrifié mon devoir, l'honneur, j'ai déserté.

LUCETTE.

Que dites-vous?

CHARLES.

AIR : *Sans murmurer* (de Michel et Christine.)

J'ai déserté,
La honte et l'infamie
Vont s'attacher à mon nom détesté.
J'ai tout trahi... le serment qui me lie,
L'honneur, mon roi, mon devoir, ma patrie
J'ai déserté.

LUCETTE.

Ah! grand Dieu! Comment avez-vous pu?

CHARLES.

A peine ai-je commis cette coupable action, que le remords s'est emparé de moi; j'ai senti, mais trop tard, que pour vous revoir un seul instant je vous perdais pour la vie.

LUCETTE.

C'est une grande faute, je le sais bien; mais ne pouvez-vous encore?...

CHARLES.

La réparer?... Il est trop tard.

SCÈNE XI.

SAMUEL, LUCETTE, CHARLES.

LUCETTE, courant à Samuel.

Ah ! Monsieur, vous m'avez dit que vous vous intéressiez à moi... Venez à notre secours, donnez-nous un bon conseil pour nous tirer de peine... le voilà... tenez, c'est Charles...

SAMUEL.

Ah ! c'était le cheune soldat... physionomie heureuse...

LUCETTE.

Il m'aime toujours.

SAMUEL.

Il fesait pien.

LUCETTE.

Il ne pouvait se passer de me voir.

SAMUEL.

Il fesait pien encore.

LUCETTE.

Et il a... il a...

SAMUEL, gaiement.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il avait encore fait la cheune soldat ?

LUCETTE.

Il a... déserté.

SAMUEL, changeant tout à coup d'expression de physionomie.

Oh! il fesait mal; il fesait pien mal; cheune homme, safez-fous ce que c'est qu'un déserteur?

CHARLES.

Que trop, Monsieur.

AIR : *Voilà, voilà tout le secret.*

Loin des objets qu'il aime,
Aller cacher son sort;
En horreur à lui-même,
Fuir et chercher la mort.
Se voir, tant que la vie
Prolonge sa douleur,
Sans amis, sans amie,
Sans espoir de bonheur,
Sans parens, sans patrie,
Et sans consolateur :
Voilà, voilà le déserteur.

SAMUEL.

Eh bien! vous safiez tout ça, et ça n'avait pas embêché vous de faire... Ah! cheunes chens, cheunes chens!... J'afre été cheune aussi, pien cheune même... j'afre fait des miennes... mais les miennes et les fôtres, ça fesait deux.

CHARLES.

Ah! Monsieur, je sens toute l'étendue de ma faute.

SAMUEL.

C'est chuste, le reproche il était inutile à présent; dites, cheune soldat, depuis combien de tems fous avez quitté le rè[illegible]ent?

CHARLES.

Depuis cinq jours... troublé par mon action, je me suis trompé de chemin, j'ai erré tout ce tems dans les bois, et ce n'est que ce soir que je me suis trouvé dans ce village... devant la maison de ma mère.

SAMUEL.

Cinq chours! tiaple! il y afait presque plus de remède.

LUCETTE, effrayée.

Et que peut-il donc lui arriver?

SAMUEL.

Rien, que il serait fusillé.

LUCETTE.

Grand Dieu!

SAMUEL, examinant l'uniforme de Charles.

Eh! mais... che trompais pas moi, votre réchiment il était à Orléans?... (*A Lucette.*) Rassurez-vous, ce n'était pas encore fait.

LUCETTE.

Ah! si tout mon argent...

SAMUEL, allant s'asseoir à une table.

C'était inutile.

LUCETTE.

Qu'allez-vous donc faire?

SAMUEL.

Écrire... Appelez un carçon.

LUCETTE.

Pourquoi pas sa mère?

SAMUEL, écrivant.

Non, pas la mère, il fallait qu'elle ignore que son fils était ici.

LUCETTE.

Elle l'aime tant!

SAMUEL.

C'était pour ça, elle était trop papillarde... il fallait rien lui dire.

CHARLES.

Sauvons-lui du moins les tourmens de l'inquiétude. (*Passant près de Samuel.*) Monsieur, si quelques recommandations étaient nécessaires...

SAMUEL.

Non, non, en fait de recommantations, je recommandais à fous de pas recommencer, foilà tout. Où était le carçon?... Il s'appelait Thomas, je crois... (*Il appelle.*) Thomas!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, THO[illegible]

[illegible]

THOMAS.

Pardine ! des chevaux de diligence... S. ceux-là...

SAMUEL.

C'était pas une raison ; il fallait en prendre un.

THOMAS.

Pourquoi faire ?

SAMUEL.

Pour monter dessus, et partir pour Orléans à franc étrier.

THOMAS.

Bah !

SAMUEL.

Et revenir de même, tout de suite, tout de suite.

THOMAS.

Pas si bête que ça, voyez-vous... et la forêt à traverser en pleine nuit avec ces honnêtes gens qui y sont par bandes comme des corbeaux !

SAMUEL, lui montrant une bourse.

Et cette pourse à gagner, si vous fesez la commission te porter cette lettre et rapporter le réponse à moi afant neuf heures temain.

THOMAS, indécis.

C'te bourse ? elle est dodue, c'est tentant, mais, ma foi...

CHARLES.

Thomas, veux-tu me sauver la vie?

THOMAS.

Dieu de Dieu! j'irais au milieu de leux bandes pour ça.

LUCETTE.

Mon bon ami, au nom du ciel, partez sur-le-champ.

THOMAS.

Tiens, c'te voyageuse qui s'intéresse aussi à ça? diable m'emporte si je comprends rien; c'est égal, vous m'en avez dit assez... je me risque... me v'là parti... Pour qui c'te lettre?

SAMUEL.

L'atresse il était tessus, prenez aussi la pourse.

THOMAS.

Non pas, gardez-la-moi jusqu'à ce que je revienne; j'ai c'te damnée de forêt à passer, je ne veux pas m'exposer à perdre mon argent avant de l'avoir gagné... Ah! çà, encore une réflexion... si la bourgeoise me demandait?...

SAMUEL.

Che prenais toute chose sur moi. A fous, cheune soldat... afez-vous tans cette villache

ENSEMBLE.

THOMAS.

Confiance, etc.

SAMUEL.

Confiance, etc.

LUCETTE ET CHARLES.

Confiance, etc.

SCÈNE XIII.

LUCETTE, SAMUEL.

LUCETTE, le suivant des yeux.

Pauvre Charles! qui m'eût dit que nous nous reverrions ainsi?

SAMUEL.

Chut! les voyageurs ils reviennent, et che répétais encore à fous qu'il fallait pas dire devant eux...

LUCETTE.

Oh! non, ne craignez rien, c'était bon quand j'étais heureuse.

SCÈNE XIV.

SAMUEL, DELAUNE, M. PINCÉ, BRILLANT, HORTENSE, Mme DESCÉDULES, LUCETTE, SIMONNE.

DELAUNE.

Eh bien! non, je ne suis pas trop mécontent du souper : que diable voulez-vous? on sait bien qu'on n'est pas ici chez Beauvilliers; à la guerre comme à la guerre.

BRILLANT.

Et vous avez mis le précepte en exemple... monsieur le Procureur aussi s'est fort bien conduit à table.

M. PINCÉ.

Oui, en voyage on a beaucoup plus d'appétit; car à Paris je mange infiniment peu.

BRILLANT.

Sans doute, vous devez l'exemple à vos clercs.

Mme DESCÉDULES.

Pour moi, je n'ai rien pris; la situation de mon pauvre Azor m'absorbe à un point!.. Madame, une chambre, s'il vous plaît; cette innocente petite bête a tant besoin de repos.

SAMUEL.

Fesez bassiner un lit.

HORTENSE.

Ah! oui, de grâce une chambre, je suis si prodigieusement fatiguée...

Mme SIMONNE.

Mon Dieu! tout de suite, Messieurs et Mesdames; c'est que j'attends le garçon pour vous y conduire, et je ne sais où il s'est fourré.

SAMUEL.

Le garçon, il n'était pas ici, Montame, c'est moi qui le afais chargé t'une commission.

Mme SIMONNE.

Quand reviendra-t-il?

SAMUEL.

Temain matin.

Mme SIMONNE.

Et il y est allé? Il faut que vous lui ayez donné une bonne récompense; car c'est le plus grand poltron que je connaisse; et d'ordinaire à l'heure qu'il est, rien ne pourrait l'obliger à passer le seuil de la porte.

BRILLANT.

De quoi a-t-il donc peur cet imbécile?

Mme SIMONNE.

De quoi? des voleurs qui désolent ce pays, et qui rôdent sans cesse sur cette route.

TOUS.

Comment, des voleurs!

BRILLANT, riant.

Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie!

Mme SIMONNE.

Oui, riez si vous voulez; mais au lieu de vous plaindre de votre accident, félicitez-vous plutôt qu'il vous ait dispensé de traverser la forêt pendant la nuit.

HORTENSE.

Ah! mon Dieu, s'il était vrai!.. exposées, sans défense, dans cette maison écartée, à un quart de lieu du village!

BRILLANT.

Eh! non; contes de vieilles femmes, traditions populaires que tout cela.

DELAUNE.

Diable, Monsieur, comme vous êtes brave! vous n'avez pas peur des voleurs?

BRILLANT.

Pas plus que de M. le Procureur.

M. PINCÉ.

De moi! de moi! qu'est-ce que cela prouve?

SAMUEL.

Que le Monsir il afait chamais le procès, il a tout.

DELAUNE.

Ah ! çà, mais pourtant s'il nous en arrivait ici, ça serait fort désagréable.

Mme DESCÉDULES.

Ah ! Monsieur, vous me faites frémir.

SAMUEL.

Pour moi, che les craignais pas... che avais pas t'argent, un pauvre chuif !

BRILLANT.

Eh ! tranquilisez-vous, Mesdames, je suis votre chevalier ; qu'ils viennent ces brigands de la forêt !... je les attends.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROSSIGNOL, BRISETOUT, LES VOLEURS.

(Pendant la scène précédente, on a vu les voleurs paraître derrière les vitrages, examinant furtivement dans l'intérieur de l'auberge, s'introduire doucement et s'emparer des issues. L'un d'eux a été ouvrir doucement la fenêtre et d'autres sont entrés par là. Au dernier mot que dit Brillant, Rossignol, Brisetout et deux autres viennent en scène parmi les voyageurs; d'autres sont dans la salle, aux deux portes, sur la fenêtre, en dehors de la maison et à travers les vitrages. En les apercevant Lucette se cache derrière madame Simonne; Hortense et madame Descédules tombent d'effroi sur leurs siéges : Brisetout est entre Delaune et Pincé; Rossignol entre Pincé et Brillant; un autre voleur entre Boniface et Delaune; un quatrième entre Hortense et madame Descédules. Samuel s'est accroupi derrière une table, sur le premier plan, à la droite du public.)

VOLEURS.

AIR : *Fragment de la Clocnette.*

Nous voilà,
Nous voilà,
Accourant pour vous plaire,
Nous voilà,
Nous voilà,
Prêts à vous satisfaire.

Qu'attendez-vous de notre ministère
Pour vous montrer tout notre savoir-faire,
Nous voilà,
Nous voilà.

LES VOYAGEURS.

Ah ! Ciel ! nous sommes perdus.

SAMUEL.

Ah ! tiaple ! la fâcheuse afenture !

HORTENSE.

Je vais me trouver mal.

BRISETOUT, durement.

Attendez ; quand nous aurons réglé nos comptes

ROSSIGNOL, d'un ton poli.

Pourquoi donc ?... si fait ; ces dames peuvent s'évanouir: est-ce que cela nous empêche de remplir nos fonctions ?

Mme SIMONNE, étonnée.

Eh ! mon Dieu, ce sont ces hommes de tantôt.

ROSSIGNOL.

Ah çà, procédons... (*Il s'adresse à monsieur Pincé et Brisetout à Delaune.*) Il n'est pas nécessaire, je pense, de vous répéter le compliment ordinaire.... vous savez.... la

bourse ou .. c'est une formule consacrée par l'usage.

M. PINCÉ, tremblant.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare et son Ami.*

Voilà mon sac de procédures.

ROSSIGNOL.

Monsieur serait-il procureur?

DELAUNE, tremblant.

Mes échantillons, mes mesures.

BRISETOUT.

Vous êtes donc?...

DELAUNE.

Je suis tailleur.

BRISETOUT et ROSSIGNOL, leur fesant un grand salut.

Eh quoi! tailleur et procureur!

ROSSIGNOL

Grâce à nos statuts très-sévères,
De nous ne craignez rien ici;
Nous savons trop bien, Dieu merci,
Ce qu'on se doit entre confrères.

(Pincé et Delaune gagnent la droite de la scène.)

BRISETOUT, à Hortense.

A notre tour, la belle.

HORTENSE.

Insolent!

BRISETOUT, lui prenant son sac.

Pardi ! demandez-nous de la galanterie.

ROSSIGNOL, à Brissetout.

C'est vrai, ça, tu as mauvais ton, c'est donner une opinion défavorable de soi. (*S'avançant vers madame Descédules d'un ton galant.*) Tiens, regarde-moi... Voulez-vous bien, belle dame !

Mme DESCÉDULES.

Ah ! Monsieur, je n'ai rien, absolument rien.

BRISETOUT, durement à Brillant.

A vous, monsieur le fanfaron, videz vos poches.

BRILLANT, tirant de sa poche sa bourse et un agenda.

Voilà ma bourse.

(Voulant resserrer l'agenda.)

BRISETOUT, lui retenant le bras.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BRILLANT.

AIR : *De Turenne.*

C'est mon album, discret dépositaire
Des vers heureux que me dicte l'amour.

ROSSIGNOL, pesant la bourse.

La bourse me paraît légère.

[illegible]

[illegible]

ROSSIGNOL. [illegible]

Oserais-je vous [illegible] prêter votre [illegible]

[illegible]

Je n'ai rien à vous refuser [illegible]
J'y venais pour [illegible]

[illegible]

De la gaîté, [illegible]
J'avais formé la résolution
Il faisait cette occasion
Pour m'engager à [illegible]

[illegible]

Jusqu'à présent [illegible] a pas là de quoi nous remboursez [illegible] de l'expédition... Tout [illegible] passé.

LUCETTE, bas à madame Simon.

Oh ! ma bonne amie, je tremble.

ROSSIGNOL, se baissant, aperçoit Samuel.

Et ce petit Monsieur qui se cache là derrière la table. (*Il va à lui.*) Dites donc l'ami est-ce que comme ces Messieurs (*il désigne Delaune et M. Pinet*) vous avez [illegible] ordre d'exception ?

SAMUEL, bas aux voleurs.

Pourquoi pas ? Ya, mes braves gens... Je cachais pas moi pour la peur... li être pour faire signe à fous, et fous pas comprendre moi, depuis une heure que je démentibulais mon tête.

BRISETOUT, brusquement.

Eh bien, pourquoi nous fesais-tu signe ?

SAMUEL, mystérieusement.

Plus bas donc.

ROSSIGNOL.

Il a raison.

SAMUEL.

Li être pour dire à fous que vous amusez-vous à la moutarde, et que moi li être capable pour enseigner vous une chose qui fera votre fortune.

BRISETOUT ET ROSSIGNOL.

Notre fortune ! que faut-il faire ?

SAMUEL.

AIR : *De la ronde du Solitaire.*

Commencez par leur rendre
Tous ces petits larcins ;
Faut-il se faire prendre
Pour des vols si mesquins ?
Onze billets de banque
De mille francs, bien nets
(Pas un denier n'y manque).

BRISETOUT, tenant l'agenda.

Mais l'album me paraît bien lourd !

ROSSIGNOL, à Brillant, avec politesse.

Oserais-je vous prier maintenant de nous prêter votre montre ?

BRILLANT, du même ton.

Je n'ai rien à vous refuser. (*Il la donne.*) J'y tenais pourtant beaucoup.

Achevant l'air.

De la garder, tant elle m'était chère,
J'avais formé la résolution
Il fallait cette occasion,
Pour m'engager à m'en défaire.

BRISETOUT.

Jusqu'à présent la recette va mal ; il n'y a pas là de quoi nous rembourser des frais de l'expédition... Tout le monde y a-t-il passé.

LUCETTE, bas à madame Simonne.

Oh ! ma bonne amie, je tremble.

ROSSIGNOL, se baissant, aperçoit Samuel.

Et ce petit Monsieur qui se cache là derrière la table. (*Il va à lui.*) Dites donc l'ami est-ce que comme ces Messieurs (*il désigne Delaune et M. Pincé*) vous avez un brevet d'exception ?

ROSSIGNOL.

Ma foi, je ne vois pas ce que nous risquons; d'un côté, ce procédé les empêchera délicatement de nous faire poursuivre.

BRISETOUT.

Et de l'autre, je ne crois pas le marché très-mauvais.

SAMUEL.

Eh bien!

ROSSIGNOL ET BRISETOUT, lui présentant la main.

Eh bien! touchez là.

M. PINCÉ.

Ils se prennent la main.

TOUS.

Quelle horreur!

ROSSIGNOL.

Mesdames et Messieurs, à la demande de ce brave homme (*montrant Samuel.*) nous vous prions de reprendre ces objets, dont la privation vous serait plus pénible que leur possession ne nous serait avantageuse.

TOUS, avec la dernière surprise.

Hein!

ROSSIGNOL.

Et de nous pardonner l'instant de frayeur que nous vous avons causé.

TOUS, de même.

Bah !

BRILLANT, à qui on donne une montre d'argent

Permettez, ma montre était d'or.

ROSSIGNOL.

C'est juste.

(Il lui rend sa montre.)

TOUS.

Reprise de l'air.

De leur friponnerie
Rougiraient-ils tout bas ?
Je n'ai vu de ma vie
Voleurs plus délicats.

BRISETOUT, à Samuel.

Notre conduite est celle
De gens loyaux et francs.

ROSSIGNOL, de même.

Dis-nous donc qui recèle
Les onze mille francs.

SAMUEL.

Chut ! c'est la demoiselle
Qui, là-bas, tout là-bas,
N'ose pas faire un pas.

BRISETOUT.

Cet enfant-là ?

SAMUEL.

Plus bas.

ROSSIGNOL.

Cela ne se peut pas.

LUCETTE.

(*Parlé.*) Ils m'ont regardée, je suis perdue...

ROSSIGNOL.

Au reste, il ne coûte rien d'y voir.

SAMUEL.

Elle les afait; moi-che étais sûr...

ROSSIGNOL.

Camarades, que personne ne sorte...

BRISETOUT.

Et malheur à toi, si...

SAMUEL.

Suite de l'air

Chut! la somme est sur elle.

ENSEMBLE.

BRISETOUT, courant vers Lucette.

Allons tôt, ton argent!
Obéis sur-le-champ.

ROSSIGNOL.

Sans façon, belle enfant,
Donnez-nous votre argent.

LUCETTE.

Je me meurs, quel moment!
Plus d'époux, plus d'amant!

CHOEUR.

Juste Ciel! le brigand
A trahi cette enfant.

SAMUEL, à part.

Ils prennent son argent!
C'est charmant! c'est charmant!

LUCETTE, s'échappant de leurs mains.

Arrêtez; ne me touchez pas... vous les voulez... les voilà... prenez-les. (*Avec désespoir.*) Prenez tout mon bonheur, toutes mes espérances! prenez ma vie, elle était attachée à cette somme. Oh! Charles, il n'est donc plus d'espoir.

(Elle tombe accablée sur une chaise.)

BRISETOUT, prenant les billets.

C'est bon, la belle, pas tant de jérémiades... y sont-ils bien? pas de friponnerie au moins... (*Il les compte.*) Oui, ma foi... camarades, l'excellente aubaine.

SAMUEL.

Mes prafes Monsirs, fous safez bien que fous m'afez promis?...

ROSSIGNOL.

Oui, la probité avant tout, notre parole est sûre; voilà tes mille francs.

SAMUEL, à part.

Autant de pris sur l'ennemi.

BRISETOUT, bas à Rossignol, voyant les signes que ses camarades lui font de loin.

On a fait le signal de retraite.

ROSSIGNOL.

Allons, ces Messieurs et ces Dames ont besoin de repos. C'est à regret que nous vous

quittons ; enchantés d'avoir fait votre connaissance.

TOUS.

Nous pareillement.

(Les voleurs donne une poignée de main aux voyageurs qui la reçoivent en tremblant.)

LES VOYAGEURS.

AIR : *Fragment d'un chœur de Lodoiska.*

ENSEMBLE.

Adieu, bonne nuit, bon voyage ;
De grâce, quittez ce séjour,
Et daignez sur notre passage
Ne pas vous trouver au retour.

LES VOLEURS.

Adieu, bonne nuit, bon voyage ;
Puisse encor à notre retour,
Le sort, nous garder l'avantage
De nous rencontrer quelque jour.

(Ils descendent la scène en chantant, et se séparent au fond, les voyageurs rentrent dans l'auberge, après avoir pris chacun un des chandeliers qui sont sur les tables, et les voleurs sortent par la porte du fond ; on les voit passer derrière les vitrages. Samuel va pour suivre les voyageurs, qui lui témoignent leur mépris, il sort par le côté opposé. Le théâtre reste obscur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décoration. Le jour vient pendant l'entr'acte.

SCÈNE I.

DELAUNE, BRILLANT, M. PINCÉ.

BRILLANT.

Ah ! Messieurs, la cruelle chose qu'une insomnie, je n'ai pas dormi un seul instant ; mais le moyen ? on avait mis tous les hommes dans une même pièce ; pas un appartement séparé pour moi ; en vérité, ces gens-là n'ont pas plus d'égards pour quelqu'un... Où est ma rue du Helder ! mon hôtel du Dauphin !

DELAUNE.

Ça ne m'a pas empêché de dormir tout d'un somme : que ne fesiez-vous de même ? Je ne vois pas ce qui a pu troubler votre sommeil.

BRILLANT.

Parbleu ! Monsieur, c'est le vôtre ; vos ronflemens ébranlaient les murailles de cette bicoque ; et joignez à cela monsieur le Procureur qui n'a cessé de parler de référé, som-

mation, jugemens exécutoires, prises de corps.

M. PINCÉ.

C'est possible; je suis un peu somnambule.

BRILLANT.

Alors, je vous conseille de ne pas dormir en compagnie, vous trahiriez tous les secrets de la Bazoche.

M. PINCÉ, avec humeur.

Parbleu! quand on rêve.... vous rêviez aussi comme les autres, probablement.

BRILLANT.

Moi? j'étais bien éveillé, et j'ai pensé sans cesse à notre aventure d'hier au soir.

AIR : *Depuis long-tems j'aimais Adèle.*

De gloire mon cœur trop avide
Prévoyait d'autres ennemis,
Et par une horde homicide
Nous étions encore assaillis;
Mais ce bras, combattant leur rage,
Les abattait tous à mes pieds,
Par des prodiges de courage...

M. PINCÉ.

Vous voyez bien que vous rêviez.

BRILLANT.

Pas mal, pas mal.... le trait y est.... j'a-

voue, par exemple, que j'ai admiré la tranquillité de notre Juif, quoique l'hôtesse furieuse contre lui, lui ait à peine accordé un lit de sangle dans le coin de la chambre ; il s'est endormi avec autant de sérénité que s'il eût fait hier la meilleure action du monde.

DELAUNE.

Écoutez donc il nous a fait rendre tout ce qu'on nous avait pris.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE.

BRILLANT allant au-devant d'Hortense.

Voici celle que je pourrais surtout accuser de mon insomnie.

M. PINCÉ, bas à Brillant.

Je vous laisse ensemble ; suis-je aimable ? hein !

BRILLANT.

Charmant.

DELAUNE.

Et moi, je vais voir si la diligence se répare. (*Bas à Brillant.*) Les tête-à-têtes, en voyage, peuvent faire faire beaucoup de chemin.

BRILLANT.

Vous vous en souvenez ?

DELAUNE, riant malignement.

Eh! eh! (*Reprenant le ton grave.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

(Il sort.)

SCÈNE III.

BRILLANT, HORTENSE.

BRILLANT.

Eh bien! charmante Hortense, un peu de repos vous a-t-il remise de votre agitation?

HORTENSE, languissamment.

Est-ce qu'on dort?

BRILLANT.

D'honneur, je le disais; dans une misérable auberge, tout manque; point de persiennes, de doubles rideaux... d'ailleurs le jour vient de trop bonne heure à la campagne.

HORTENSE.

C'est vrai, on l'a dès qu'il paraît; et puis par un tour horrible, que je reprocherai à l'hôtesse, on m'a fait partager la chambre de cette madame Descédules, qui n'interrompait l'histoire de ses procès que pour déplorer l'indisposition de son carlin; aussi je n'ose pas me regarder ce matin: le teint pâle, les

traits gonflés, les yeux dans un état ! est-ce que je ne fais pas peur ?

BRILLANT.

Toujours belle à ravir.

HORTENSE.

Flatteur ! non, vrai, tout ceci m'a fait un mal... aussi, je voudrais être bien loin : est-ce que le conducteur ne nous fera pas bientôt partir ?

BRILLANT.

Cela m'est tout-à-fait indifférent ; pour rien au monde je ne voudrais continuer ce malencontreux voyage : j'allais voir un vieil oncle enfoui dans l'Orléanais, je lui dois quelques égards, j'en hérite ; mais, tout bien considéré, il recevra par la poste les témoignages de ma tendresse ; et ce matin même je retourne à Paris.

HORTENSE.

O ciel ! vous nous quittez ? mais c'est du dernier mal.

BRILLANT.

Eh bien ! non, belle dame, ne vous alarmez pas ; j'irai assister à vos débuts ; je les protégerai, je me charge des couronnes, vous verrez comme je sers mes amis ; mais à minuit précis... (*Il la regarde.*) Non, à sept heures du matin, je reprends la route de la capitale ; car ce n'est que là que peut vivre un homme comme moi.

Car applaudir est d'un ton détestable.
Pour un thé
Le soir invité,
L'écarté,
Qu'un perdant déserte,
Me séduit,
Et de perte en perte
Me conduit
Jusques à minuit.

Alors
Je sors,
Car c'est l'usage,
L'instant obligé
Où l'homme rangé
De son monde prend congé.
Et dé-
cidé
A rester sage,
Je regagne enfin
L'hôtel du Dauphin,
Au plus tard... le lendemain.

HORTENSE.

Voilà bien l'existence la plus délicieu

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mme DESCÉDULES.

Mme DESCÉDULES.

Ah! l'heureuse nouvelle, Madame! l'heureuse nouvelle!

BRILLANT.

Les voleurs seraient-ils pris?

Mme DESCÉDULES.

Non; mais mon pauvre Azor va beaucoup mieux... Je cours l'annoncer à tout le monde, et je viendrai, j'espère, bientôt vous apprendre sa parfaite guérison... La pauvre bête!

(Elle sort précipitamment.)

BRILLANT et HORTENSE.

La vieille folle!

SCÈNE V.

DELAUNE, HORTENSE, LUCETTE, Mme SIMONNE, BRILLANT.

HORTENSE, courant à Lucette.

Bonjour, chère petite, si vous saviez combien votre malheur nous désespère! nous ne parlons pas d'autre chose. Demandez à Madame.

Mme SIMONNE, avec humeur.

Vraiment, vous pouvez bien y prendre part; elle a payé pour tout le monde, et grâce à votre maudit juif, que Dieu puisse confondre, il ne vous en a pas coûté une obole.

HORTENSE.

Ne parlez donc pas de cet homme là; sa conduite est odieuse.

BRILLANT.

Horrible.

Mme SIMONNE.

Épouvantable; grâce à lui, voilà le mariage manqué, et mon pauvre Charles soldat pour long-tems encore... oh! ce damné d'Israélite si je le tenais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SAMUEL.

SAMUEL, entrant par le fond.

Vous emantez moi, Montame?

Mme SIMONNE.

C'est vous, vieux fripon? Venez-vous encore insulter à la victime de votre avarice?

SAMUEL.

Ce n'éait pas mon faute; si le Temoiselle

il afait pas papillé tans le foiture, che aurais pas su qu'il afait onze mille francs.

HORTENSE.

Parce que vous le saviez, était-ce une raison pour la dénoncer aux brigands?

Mme SIMONNE.

Qui sait s'il n'était pas d'intelligence avec eux? vous avez vu hier...

LUCETTE.

Ne l'injuriez pas... quoiqu'il m'ait rendue bien malheureuse, quand il n'aurait rien dit, les voleurs m'auraient-ils plus épargnée que les autres? ils auraient bien su découvrir...

SAMUEL.

Excellent cœur! il prenait encore mon défense.

Mme SIMONNE, à Lucette.

Eh! non, on aurait pu leur cacher...

BRILLANT.

Si fait, ce que dit Mademoiselle est très-juste; elle aurait tout perdu, et nous pouvions perdre quelque chose; ainsi, tout bien considéré, Monsieur a agi en homme de sens et d'esprit.

SAMUEL, à madame Simonne.

Che approufe les inchures... (*A Brillant.*) Et che méprise le éloche.

[illegible] *Le Jurement des Hommes.*

Que me coûte ce qu'on en pense,
Mon cœur à dit mon contentement,
Pour ce qu'en cette circonstance
Il a tout pour la chaste enfant ;
Il a pour nous une amitié tendre,
Et ce cœur sera pas fini
Sans que elle puisse encore vous rendre
Un nouveau service d'ami.

Mme SIMONNE.

Mort de ma vie! ne vous en avisez pas!...

LUCETTE.

Ah! Monsieur, si je vous entends bien, vous pouvez encore mériter ma reconnaissance.

Mme SIMONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'as-tu à remercier avec ce réprouvé?

LUCETTE.

Madame, ne l'écoutez pas.

Mme SIMONNE.

Et vous jeune qu'il est, fût-il le Juif errant, je soutiendrai toujours que c'est un malhonnête homme. Allons! la force armée, à [illegible]

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN SERGENT, SOLDATS, dans le fond.

LE SERGENT, entre madame Simonne et Samuel.

MESSIEURS, le bruit de l'événement qui vous est arrivé hier s'est promptement répandu; instruit de ce fait, à la pointe du jour, je suis accouru avec le poste que je commande à deux lieues d'ici, pour faciliter vos recherches et punir les coupables. Au moment où je vous parle, une grande partie de mes hommes parcourent les environs, et les malfaiteurs ne pourront leur échapper. (*Désignant Lucette.*) N'est-ce pas là la jeune personne qui a été surtout leur victime?

Mme SIMONNE.

Oui, monsieur le Sergent, c'est cette pauvre Lucette qui, sans cela, aurait épousé mon fils. Ah! je voudrais bien qu'un de ces coquins fût arrêté... peut-être bien qu'un de ses aveux éclaircirait de belles choses.

(Elle regarde Samuel.)

LE SERGENT, s'en apercevant.

Que voulez-vous dire?

Mme SIMONNE.

Ces gens-là ont des amis partout, et quel-

quefois mêlés parmi les voyageurs, ne se pourrait-il pas qu'un de leurs confrères!..

LE SERGENT, vivement.

Expliquez-vous mieux; auriez-vous quelque indice?

LUCETTE.

Madame Simonne, pouvez-vous?...

Mme SIMONNE, éclatant.

Tout ce que tu voudras... tu ne m'empêcheras pas de dire que ton Juif a fait un tour pendable.

LE SERGENT, très-vivement.

Mais ce Juif où est-il?

SAMUEL, froidement.

C'était moi, monsr le Serchent; mais recartez mes papiers, ce fous prie, che étais pas capable pour...

LE SERGENT, examinant les papiers.

Non, sans doute, ces papiers prouvent que Monsieur exerce une profession honorable et jouit d'une bonne répitation; je vous invite, madame Simonne, à ne pas accuser si légèrement.

Mme SIMONNE.

C'est ça, vous verrez que c'est un honnête homme.

LE SERGENT.

Le conducteur de la diligence était-il présent?

Mme SIMONNE.

Non, il a passé la nuit à réparer sa voiture.

LE SERGENT.

Où sont les autres voyageurs?

Mme SIMONNE.

Ils sont réunis dans la salle à manger.

LE SERGENT.

Veuillez tous les rejoindre avec moi.

TOUS.

Tous?...

LE SERGENT.

Oui, il faut que je recueille la déposition de tous ceux qui ont été les témoins de l'événement; voulez-vous bien nous accompagner aussi, Mademoiselle?

LUCETTE.

Ah! Monsieur, dispensez-moi...

SAMUEL.

Oui, monsir le Serchent, je répontrai pour le temoiselle, car che l'aimais comme mon fille.

Mme SIMONNE.

Allons, je vois que dans cette affaire-là on ne punira pas les plus coupables.

SAMUEL.

Ni les plus pavards.

(Ils entrent tous, les soldats suivent le sergent.)

SCÈNE VIII.

LUCETTE.

Je ne sais pourquoi cet homme, malgré sa conduite, m'inspire de l'affection et presque de la confiance; ah! je le bénirais encore, s'il pouvait sauver le malheureux Charles... à présent il faut essayer de l'oublier... mais non pas tant qu'il sera malheureux.

AIR : *Nouveau de M. Alex. Piccini.*

Pour rendre ma peine éternelle,
Je sens qu'un invisible attrait
A mon cœur sans cesse rappelle
Le bonheur qui nous attendait.
Des biens perdus la douce image
De nos chagrins accroît le cours:
On pourrait supporter l'orage,
Sans le souvenir des beaux jours.

Si jamais une ardeur nouvelle
Près d'une autre engage sa foi,
Il pourra la trouver plus belle,
Mais non plus aimante que moi.
Que ses destins soient sans nuages,
O Ciel! protége-le toujours,

Réserve pour moi les orages,
Et garde pour lui les beaux jours.

SCÈNE IX.

LUCETTE, CHARLES, entrant précipitamment.

LUCETTE.

Grand Dieu! vous ici! imprudent! qu'osez-vous faire? la maison est pleine de soldats : si l'on vous apercevait!

CHARLES.

Eh! que m'importe? je n'ai vu que votre malheur, les dangers que vous avez courus; le bruit en est parvenu jusque dans ma retraite; j'ai tout bravé... chère amie, est-il bien vrai?...

LUCETTE.

Oui, Charles, on m'a tout enlevé; ainsi, plus de mariage, plus de bonheur! je suis redevenue pauvre, je ne puis plus être à vous; mais, au nom du Ciel, allez-vous-en; je tremble que l'on ne vous voie, restez bien caché usqu'à ce que le secours que nous a promis 1. Samuel...

CHARLES.

Samuel, n'est-ce pas ce malheureux juif, ut l'infâme trahison... le perfide! j'aime

mieux subir toute la rigueur de mon sort que de lui en devoir l'adoucissement : écoute, Lucette; ici, nous ne serons jamais heureux; confie-toi à mon amour, à ma loyauté; suis-moi dans un autre pays, où la plus douce union...

LUCETTE.

Je devine... n'achevez pas; non jamais, Charles; je vous aime plus que tout au monde, je ne vous préfère que mon devoir.

AIR : *De l'Ermite de Saint-Avelle.*

On m'a ravi cette opulence,
Dont je n'ai joui qu'un seul jour :
On m'a ravi toute espérance,
J'ai tout perdu, hors mon amour;
Mais j'ai les biens dont on s'honore,
L'innocence et la paix du cœur;
Ah! pour que je sois riche encore,
Mon ami, laissez-moi l'honneur.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme SIMONNE, dans la coulisse.

Mme SIMONNE, accourant.

Que vois-je!... mon fils!... Charles... mon pauvre enfant, tu t'es donc souvenu de ta mère.

CHARLES.

Je n'ai jamais cessé de vous chérir, et pourtant votre rigueur a préparé ma perte; écoutez, ma mère, les instans sont chers : voici Lucette, vous savez si je l'aime !... accordez-nous votre aveu.

Mme SIMONNE.

Comment! qu'est-ce que cela veut dire? est-ce un complot entre vous? n'es-tu venu ici que pour m'affliger encore?

CHARLES.

Ma mère, accordez-moi Lucette... il y va de ma vie.

Mme SIMONNE.

Bah! propos d'amoureux; tu l'aimes, c'est juste, cette chère enfant, je l'aime aussi, moi, elle le sait bien; mais enfin elle n'a rien, et son aventure d'hier?... allons, allons, qu'on ne m'en parle plus, cela ne se peut pas.

CHARLES.

Ma mère, vous ne savez pas... j'en mourrai.

(Samuel entre et écoute au fond.)

SAMUEL, à part.

La cheune soldat et son tiaple de mère, chustement que je foulais pas...

Mme SIMONNE.

Bah! on ne meurt pas de ça... Lucette, tu n'as plus affaire à Orléans, reprends la route de Paris; la voiture passe dans une heure; moi, je vais préparer la chambre de mon fils qui vient en congé chez moi; et comme il ne serait pas bien de rester avec lui...

(Elle lui fait signe de la suivre, et va pour sortir.)

CHARLES, l'arrêtant avec énergie.

Un moment : puisqu'il le faut, apprenez tout; j'ai déserté, c'est un crime que la loi militaire punit de mort.

Mme SIMONNE, avec angoisse.

Mon fils!

CHARLES.

Si vous persistez dans votre refus, je cours me livrer au conseil de guerre; si vous m'accordez Lucette, je retourne à Orléans, mais pour me jeter aux pieds de mon colonel; il m'aime, car jusqu'à ce jour j'avais toujours fait mon devoir; il me protégera, il me sauvera du danger qui me menace, et j'attendrai, heureux de votre promesse, l'instant où la loi assure ma liberté.

Mme SIMONNE.

Malheureux! tu ne doutes pas de ma tendresse...

CHARLES.

Prononcez.

Mme SIMONNE.

Une fille sans fortune, c'est impossible.

CHARLES.

Je pars.

SAMUEL, sortant précipitamment.

Eh! vite! eh! vite. il y aura pas d'autre moyen.

Mme SIMONNE.

Arrête!

LUCETTE.

Madame, ce n'est pas pour moi que je vous implore, mais il y va de sa vie.

Mme SIMONNE.

De sa vie! ah! je suis mère.. embrasse-moi, et épouse ta Lucette; quel dommage pourtant que ce maudit Juif... Mais tu es sûr au moins que le colonel...

CHARLES.

Oui, j'en puis répondre.

Mme SIMONNE.

Eh bien! pars vite; il y a ici des soldats partout, si l'on t'arrêtait.

LUCETTE.

Oui, partez.

AIR : *Le calme de la nuit.* (de M. Bérat.)

Puissions-nous désormais,
Puisqu'un sort plein d'attraits

Semble enfin nous sourire,
N'avoir plus à nous dire,
Grâce au plus tendre nœud :
Adieu, adieu, adieu.

TOUS.

Adieu, adieu, adieu.

CHARLES, approchant de lui Lucette et sa mère.

Si j'en crois de mon cœur
Le présage flatteur,
Objets de ma tendresse,
Ce n'est qu'à la tristesse
Que nous dirons dans peu :
Adieu, adieu, adieu.

TOUS.

Adieu, adieu, adieu.

(Charles est prêt à sortir, lorsque Samuel entre amenant les soldats, et suivi de Brillant et Delaune; ils entrent par la porte de droite.)

SCÈNE XI.

DELAUNE, BRILLANT, SAMUEL, LE SERGENT, SOLDATS, LUCETTE, CHARLES, Mme SIMONNE.

SAMUEL.

AIR : *Chœur des Savoyards.*

Messieurs, à moi! main forte!

LUCETTE, CHARLES, MADAME SIMONNE.

Nous trahir de la sorte!...

qui

ils
dont
et

les
de

MADAME SIMONNE, LUCETTE.

Rendez-le-nous.

LES SOLDATS.

Non, non.

MADAME SIMONNE, LUCETTE.

C'est son } époux.
C'est mon }

LES SOLDATS.

Non, non.

ENSEMBLE.

SAMUEL, aux soldats.

A fous, Messieurs, je le confie,
Conduisez-le vite en prison.

CHARLES, à Samuel.

Ah! traître, de ta perfidie,
J'espère avoir bientot raison.

BRILLANT.

Ah! quelle infâme perfidie!...
Ah! quelle noire trahison!

LES VOYAGEURS.

Il s'applaudit de cette trahison.

MADAME SIMONNE et LUCETTE.

Laissez-nous, je vous prie,
Partager sa prison.

LE SERGENT.

Camarade, vous êtes mon prisonnier.

CHARLES.

Je me résigne à mon sort, mais laissez-moi du moins punir ce misérable.

(Il s'élance vers Samuel.)

LE SERGENT, le retenant.

Doucement, pas de violence.

SAMUEL.

Le incrat! il foulait tuer moi pour me remercier de mon protection.

BRILLANT.

Jolie protection que la vôtre! la veille, vous ruinez la maîtresse; le lendemain, vous faites arrêter l'amant.

LE SERGENT.

Camarade, mon devoir m'oblige de vous conduire sur-le-champ à Orléans.

SAMUEL.

Monsir le serchent, si fous foulez payer moi de mon pon afis, gardez le soldat ici une heure seulement, che attendais quelqu'un... j'avais un crant impatience.

LE SERGENT.

Impossible, marchons.

CHARLES.

Adieu, ma mère; adieu. Lucette.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS, accourant du dehors, essoufflé.

THOMAS.

Place! place! il y a de grandes nouvelles!

TOUS.

Quoi donc?

SAMUEL.

Grande nouvelle! grande nouvelle! mon réponse, d'abord?

THOMAS.

Quelle réponse?

SAMUEL.

A mon lettre, impécille!

THOMAS.

Tiens! c'est vrai; c'est que dans tout ce boulevari de voleurs, je n'y pensais plus; attendez. (*Il se fouille.*) Eh bien! la v'là, vot' réponse, j'ons eu assez d'peine à l'trouver vot' colonel... au beau milieu de la nuit: il dormait qu'ça fesait plaisir; mais je l'ai fait lever, moi, comme ça, sans gêne.

SAMUEL.

Tonne, tonne, tonne, tonne.

THOMAS.

Tonne, tonne, il est clair... qu'il faut que je vous la donne, mais pour ça faut que j'la trouve, ah! la v'là.

SAMUEL.

C'était pien heureux.

Mme SIMONNE.

Et la nouvelle donc?

THOMAS.

Pour en revenir donc, figurez-vous que c'te nuit, en traversant le bois, j'tremblais!... ça n'est pas étonnant, parce que le courage n'empêche pas d'avoir peur; je prenais tous les arbres pour des voleurs; il me semblait que de derrière chaque buisson on me criait : *La bourse ou la vie!* pourtant je n'ai rencontré personne .. je crois bien, ils étaient ici à faire leur coup.

LE SERGENT.

Mais enfin comment sais-tu?

THOMAS.

Ah! v'là l'intéressant!... c'est que tout à l'heure, en passant près du moulin de Gros-Pierre, là tout à l'entrée du village, comme j'étais descendu de cheval, je me mets à penser à la bourse que ce Monsieur doit me donner pour ma commission, j'veux aveind

mon argent pour calculer combien qu'ça m'f'ra avec deux p'tits écus que j'avais déjà, v'là que j'sens une main qu'était entrée dans ma poche avant la mienne; j'me r'tourne, j'vois une figure, j'en vois deux, trois, j'crie comme un aveugle; vos messieurs qu'étaient là tout prêts surviennent, et v'là qu'on prend toute la nichée de filous d'un seul coup de filet... ils s'étiout fourrés sous la grande roue du moulin; alors quand j'ai vu qu'il n'y avait plus de danger, le courage m'est revenu; je suis remonté sur ma bête, et j'arrivons tous les deux bien essoufflés, pour vous raconter c'te bonne nouvelle.

TOUS.

Ils sont pris?

THOMAS.

Pardine, est-ce qu'il n'y a pas une providence, donc!

LE SERGENT.

Prévoyant notre arrivée, ils n'auront pas osé rentrer dans la forêt. Consolez-vous, Mademoiselle, sous une heure, tout vous sera rendu.

THOMAS, à Lucette.

Tiens, est-ce qu'il vous ont aussi volé queuqu' chose, Mam'selle?

LE SERGENT.

Et as-tu reconnu les figures de ceux qui sont venus hier soir.

THOMAS.

Non, vu que j'étais à Orléans quand ils étaient ici... mais patience... du train dont on y va. (*On entend des coups de pistolet et de fusil.*) Miséricorde!

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que cela?

(Charles, quoique sans armes s'élance à travers les soldats qui regardent d'où viennent les coups de pistolet, et disparaît; tous les voyageurs accourent.)

LE SERGENT.

Où courez-vous?

CHARLES.

Où mon devoir m'appelle.

SAMUEL, Mme SIMONNE, LUCETTE.

AIR: *Quand j'étais Garde-marine.*

Où l'emporte son courage?
Il court à d'autres périls.

LES VOYAGEURS.

C'est un combat qui s'engage,
Les brigands reviendraient-ils?

Mme SIMONNE.

Fouillez-les, ils doivent avoir sur eux l'argent de cette pauvre Lucette.

LE SERGENT.

Allons, coquins, rendez tout.

BRISETOUT.

Rendre?

CHARLES.

Sur-le-champ.

BRISETOUT.

Et si nous restituons?

Mme SIMONNE.

Vous aurez cela de moins sur la conscience.

ROSSIGNOL, à part.

Et dans la poche.

THOMAS.

Comment! ces honnêt's hommes étaient des... Oh! Dieu!

LE SERGENT, remet les billets à madame Simonne.

Maintenant, en route.

(Les soldats s'approchent, le sergent leur parle bas, et au même moment Brisetout lui tire de sa poche son mouchoir qui sortait; le soldat se retourne machinalement, Brisetout feint de s'essuyer une larme.)

Mme SIMONNE.

Un moment, un moment; ça ne fait que dix billets, il y en avait onze.

M. PINCÉ.

C'est juste, où est le onzième ?

BRISETOUT, montrant Samuel.

Le onzième, c'est le camarade qui l'a.

Mme SIMONNE.

Là, quand je disais.

DELAUNE.

La poignée de main s'explique.

THOMAS.

Tiens, l'Juif qu'a l'onzième !

BRILLANT.

Complicité !

DELAUNE.

Connivence !

M. PINCÉ.

Collusion !

LE SERGENT.

En prison avec les autres.

TOUS.

En prison ! En prison !

SAMUEL.

Un moment donc ! en prison ! en prison ! che étais pas le camarade de ces Messieurs, le sergent il afre vu mes papiers.

LE SERGENT.

Les papiers ne prouvent rien, quand les faits les démentent.

SAMUEL.

Si les papiers ne prouvent rien, alors c'était pas la peine pour apprendre à écrire

LE SERGENT.

Allons, pas de raison, restituez, et suivez vos complices.

SAMUEL, donnant le billet.

Che foulais bien restituer; mais che foulais pas suivre.

LE SERGENT, le remettant à Lucette.

Mademoiselle, tout votre argent vous est rendu...

SAMUEL.

Non, tout li était pas rendu encore, il manquait un misère...

Mme SIMONNE.

Qu'est-ce donc?

SAMUEL.

Rien, que teux cent mille francs.

TOUS.

Deux cent mille francs!

LE SERGENT.

Et où sont-ils?

SAMUEL.

Dans mon poche.

(Les voleurs font un mouvement pour sauter sur Samuel.)

ROSSIGNOL.

Ah! si nous avions su ça!

LE SERGENT.

Silence!

(Il fait signe d'emmener les voleurs.)

SAMUEL.

Che tisais pien que fous amusiez fous à la moutarde.

(On emmène les voleurs.)

AIR : *Bon voyage.*

LES VOYAGEURS.

Bon voyage,
Mes chers amis,
Pour quelque tems vous voilà sans ouvrage;
Bon voyage, mes chers amis,
Pour quelque tems vous voilà sans profits.

LES VOLEURS.

Bon voyage,
Mes chers amis,
Nous saurons bien rompre notre esclavage;
Bon voyage, mes chers amis,
Nous reviendrons bientôt dans le pays.

(Les voleurs sont emmenés, trois soldats restent.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES VOLEURS.

Mme SIMONNE.

Quoi ! Monsieur, ces deux cent mille francs ?

SAMUEL.

Li être à la petite.

LUCETTE.

A moi, tout cela !...

SAMUEL.

Tout cela.

LUCETTE.

Mais, Monsieur, qui êtes-vous donc ?

SAMUEL.

Samuel, l'ami intime et l'associé de votre père, que la guerre a fait toujours retenu en Amérique, et empêché d'envoyer à vous ni archent ni noufelles.

LUCETTE.

Ah ! Monsieur, quand pourrai-je le revoir ?

SAMUEL.

Chamais, mon pauvre enfant !

LUCETTE

Ciel ! mon père !...

SAMUEL.

Mais che fiens pour remplacer lui près de vous. Samuel, m'a-t-il dit à ses terniers momens, pendant quinze ans, intérêts, peines, plaisirs, tout il afre été commun entre nous, il laut nous séparer; che m'en fas sans remords, mais non sans regret; puisque che peux pas embrasser le seul enfant que le Ciel m'afre donné. Sois plus heureux que moi, porte à mon Lucette les vœux que che afre fait pour elle chisqu'à ma ternier soupir; comme tu afre aimé le père, tu aimeras l'enfaut, n'est-il pas vrai, mon cher Samuel, qu'il me tisait, en serrant mes mains qu'il mouillait de ses larmes? aide-la de tes conseils, guide sa cheune cœur, unis-la à un homme sage, laborieux, honnête; che laissais à elle un fortune suffisante pour teux, et si un chour li être heureuse, qu'elle pénisse le Ciel, qui ne recheter chamais les prières de l'honnête homme et du bon père. En tisant ces mots, il serra moi encore une fois dans ses pras, et ce fut la ternière; mais li être égal, votre père il fifra pour vous tant que che fifrai, et tout ce que je tésire au monde, c'est de mourir chamais.

Mme SIMONNE.

Pourquoi ne vous être pas fait connaître de suite?

SAMUEL.

Je foulais savoir l'usache que le petite il ferait tes onze mille francs que j'afre envoyés à elle.

LUCETTE.

Quoi! c'est encore à vous que je dois?...

BRILLANT.

Mais alors pourquoi l'en avoir fait aussitôt dépouiller par les brigands?

SAMUEL.

Pour saufer 200,000 francs que je afre dans ce porte-feuille, et qui être le fortune te Lucette et te son Charles.

Mme SIMONNE.

Oh! le digne homme!

SAMUEL, donnant le porte-feuille à Lucette qui pleure.

Comment! mon enfant, fous n'être pas encore contente?

LUCETTE.

Ah! Monsieur, puis-je l'être lorsque j'ai perdu mon père, et que ma fortune entière ne peut sauver Charles....

LE SERGENT.

C'est impossible, Mademoiselle. (*A Charles.*) Allons, jeune homme, marchons...

CHARLES.

Je suis prêt.

LUCETTE.

Monsieur Samuel!...

SAMUEL.

Un moment, un moment, le cheune homme il marchera pas, il peut pas marcher... il est lipre.

(Il remet au sergent la lettre que Thomas lui a apportée.)

TOUS.

Libre!

LE SERGENT, lisant.

Son congé!

CHARLES.

Il se pourrait!

LE SERGENT, lisant.

Il est en forme, c'est fort bien; mais il ne détruit pas le fait de la désertion, ainsi...

SAMUEL.

Partonnez... le tésertion, il était de cinq jours seulement, et le congé, il afait huit jours de date, foyez.

CHARLES.

Ah! Monsieur, vous nous avez tenu parole.

LE SÉRÉGENT.

Pardonnez, Monsieur, votre conduite est digne d'éloges, et je vois avec plaisir que notre présence ici n'aura coûté de pleurs à personne.

(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, RUSTAUT, HORTENSE, M. PINCÉ, THOMAS.

(On entend le fouet du postillon, Rustaut entre par le fond, tous les voyageurs reprennent leurs paquets, parapluies, sacs de nuit, etc., etc., qu'ils avaient au premier acte, et qui leur sont apportés par Thomas.)

RUSTAUT.

Allons, messieurs les voyageurs, le postillon est à cheval, les bêtes s'impatientent, partons.

SAMUEL.

Le Temoiselle restait, et moi aussi.

RUSTAUT.

Comme vous voudrez, les places sont payées; mais vrai, vous avez tort; la voiture remise presqu'à neuf, la route libre, un ombrage continuel et les bords de la Loire donc! rien que pour les voir, il faudrait faire le [illegible] ainsi, croyez-moi...

VAUDEVILLE.

AIR : *Tape, frappe.*

Vite en route,
Coûte que coûte,
Vite en route,
Et sans trébucher ;
Vite en route,
Coûte que coûte,
Vite en route,
Et fouette cocher.

TOUS.

Vite en route, etc.

DELAUNE.

Si je connaissais un pays
Où l'on ne fit que des habits
Dont la mode fût passagère,
L'étoffe légère,
La façon très-chère,
Ah ! comme j'irais,
Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

HORTENSE.

Si je connaissais un pays
Où, moins sévère qu'à Paris,
Lepublic fût, par bonté rare,
Du sifflet barbare
Un plus avare,
Ah ! comme j'irais.

Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

BRILLANT.

e connaissais un pays
le goût fût assez exquis
ir qu'on donnât la préférence
A l'homme qui danse,
Sur l'homme qui pense,
Ah! comme j'irais,

[illegible], etc.

MADAME DESCÉDULES.

Si je connaissais un pays
Où les jeunes gens bien polis
Préférassent en amourettes,
Aux yeux des brunettes,
Les nez à lunettes,
Ah! comme j'irais,
Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

CHARLES.

Si je connaissais un pays
Dont tous les habitans unis,
Artisans, bourgeois, militaires,
Sans partis contraires,
Vécussent en frères,
Ah! comme j'irais,
Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

M. PINCÉ.

Si je connaissais un pays

Où, grâce au bandeau de Thémis,
Les procureurs pussent tout prendre,
Sans jamais rien rendre,
Ni se faire pendre,
Ah! comme j'irais,
Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

THOMAS.

Si j'connaissais un pays où
L'on pût gagner l'or du Pérou
A caresser flacons, fillettes,
Sans laver d'assiettes,
Ni faire d'om'lettes,
Ah! comme j'irais,
Et comme je dirais :
Vite en route, etc.

SAMUEL.

Si che gonnaissais un pays
Où les fentres soient arrondis,
Les bras, les mains de mêmes formes,
Les faces énormes,
Les mollets conformes,
Ah! gomme j'irais,
Et gomme che dirais :
Fite en route, etc.

SAMUEL, au Public.

AIR : *Chaque nuit mon ame abusée.*

Messieurs, soit dit en confidence,
Le pére à qui che dois le chour,

Entre la crainte et l'espérance,
Flotte en ce moment tour à tour,
Ah! prouvez-lui, comme il suspecte
Quelque orache, quelque débat,
Que le mercredi pour ma secte
N'être pas le chour du sabbat.

CHOEUR.

Vite en route, etc.

FIN DU JUIF.

NOTA. Il faut au septième vers substituer à « *pour ma secte* » ces mots : *pour notre secte*, lorsque ce couplet sera chanté le lundi, mardi ou jeudi de la semaine ; et le quatrain suivant aux quatre derniers vers, lorsque ce sera le samedi.

Oubliez tous, comme il suspecte
Quelque orage, quelque débat,
Que le samedi pour ma secte
Li être le jour da sabbat.

LA
VEUVE DU MALABAR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. SAINT-AMAND;

Représentée, pour la première fois, au Gymnase dramatique, le 19 août 1822.

DUPRÉ.

C'est juste : on m'avait dit que quelqu'un m'attendait dans mes magasins.... (*D'un ton imposant.*) Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME

De la part de Miladi, ma maîtresse.

DUPRÉ, *prenant la lettre.*

Voilà une soubrette qui a une fort jolie tournure .. une charmante petite femme ! (*La regardant.*) Ah ! mon Dieu ! quel souvenir !

LA FEMME.

Quel son de voix !

DUPRÉ.

A la sueur froide qui me saisit...

LA FEMME.

A la terreur que j'éprouve...

DUPRÉ.

Je ne peux pas m'abuser.

LA FEMME.

Je ne me trompe pas... c'est le fripon de Dupré !

DUPRÉ.

C'est ma femme !

LA

VEUVE DU MALABAR,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de Dupré ; on voit çà et là quelques ballots de marchandises. A droite, un cabinet qui conduit au magasin. A gauche, d'autres appartemens ; au fond des croisées qui donnent sur la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, parlant au fond à la cantonnade ; sur le devant de la scène, UNE FEMME, tenant une lettre à la main.

DUPRÉ.

Serrez ces ballots de marchandises, et prenez garde de rien gâter... Ces domestiques indiens sont d'une maladresse !... En France quelle différence !.. Je me rappelle que quand j'étais laquais, j'avais toujours plus d'esprit que mes maîtres.

LA FEMME, s'avançant.

Monsieur...

Tu le fesais pour éviter ta femme,
Et je l'ai fait pour trouver mon mari.

Et quel mari ? un mauvais sujet, un brutal, un jaloux, un dissipateur... un...

DUPRÉ, la regardant avec tendresse.

Cette chère Angélique !... elle n'est point changée. Eh bien ! donc, ma douce compagne, puisque les vents contraires vous ramènent près de moi, donnez-moi des nouvelles de mon ménage d'outre-mer ?... Voyons... qu'as-tu fait pendant les cinq ans de mon absence ?

Mme DUPRÉ.

Ce que j'ai fait ? J'en ai profité pour être heureuse.

DUPRÉ.

Et moi pour faire fortune.

Mme DUPRÉ.

Comment ! il serait possible ? Ce riche négociant chez lequel je venais...

DUPRÉ.

C'est moi-même.... et tout ce que tu vois m'appartient. Cette maison...

Mme DUPRÉ, avec tendresse.

Dupré !

DUPRÉ.

Ces esclaves, ces marchandises...

Mme DUPRÉ, de même.

Mon cher Dupré !...

DUPRÉ.

Et dans ma caisse, cinquante mille piastres.

Mme DUPRÉ, de même.

Mon ami ! et j'osais t'accuser !... soupçonner ta conduite !...

DUPRÉ.

Tu me pardonnes donc mon départ ?

Mme DUPRÉ.

T'en ai-je jamais gardé rancune ?

DUPRÉ.

Vaudeville de la Somnambule.

Après cinq ans de discorde et d'absence,
Ah ! qu'il est doux de se revoir !

MADAME DUPRÉ.

Ainsi que toi, mon bon ami, je pense.

DUPRÉ, la regardant avec surprise.

Fortune, quel est ton pouvoir,
Tu fais, rien qu'en daignant paraître,
Ce que l'amour n'a pu faire jadis !
Pour la première fois, peut-être,
Ma femme et moi sommes du même avis.

Mme DUPRÉ, de même.

Mon ami !...

DUPRÉ.

Mon Angélique !... (*Ils s'embrassent.*) Quel bonheur de se retrouver !

Mme DUPRÉ.

De s'aimer plus que jamais !

DUPRÉ.

De ne plus parler du passé !

Mme DUPRÉ.

Ou plutôt de le faire oublier par les soins... les égards, les prévenances... Tu dis donc, mon ami, que tu as gagné cinquante mille piastres ?

DUPRÉ.

Oui, ma femme.

Mme DUPRÉ.

Et que cette maison, ces esclaves, ces marchandises nous appartiennent ?

DUPRÉ.

Oui, madame Dupré. De plus, je jouis d'une certaine considération dans le pays : d'abord je m'y suis fait naturaliser, ce qui augmente encore la confiance ; et à la première occasion favorable, je me retire des affaires, je réalise mes fonds et vais m'établir en France, où je n'aurai plus rien à faire qu'à vivre en honnête homme.

Mme DUPRÉ.

Et moi, en grande dame. Quel bonheur! Je vais le dire à lady Anthony, ma maîtresse, avec qui j'étais venue en ce pays.

DUPRÉ.

C'est inutile... Je sors... et je me chargerai de ta commission... Si on venait me demander, je reviendrai dans une heure.

Mme DUPRÉ.

Tu me quittes déjà?

DUPRÉ.

Il le faut pour une affaire importante qui regarde un de mes compatriotes, M. de Surville, un jeune Français très-riche.

Mme DUPRÉ.

Eh! quelle est cette affaire?

DUPRÉ.

Oh! ce n'est pas une affaire de commerce proprement dite... parce qu'il s'agit, vois-tu bien... Mais dans ce moment je ne peux pas t'en dire davantage.

Mme DUPRÉ.

Et pour quelle raison?

DUPRÉ.

Parce que c'est un secret.

Mme DUPRÉ.

Vous en avez donc pour moi?

DUPRÉ.

Sans contredit.

Mme DUPRÉ.

Après l'amour que j'ai pour vous!

DUPRÉ.

Entendons-nous. Je suis sûr de ton amour, mais non pas de ta discrétion.

Mme DUPRÉ.

Tu auras beau faire, cependant il faudra bien que je sache...

DUPRÉ.

Tu ne le sauras pas.

Mme DUPRÉ.

Je le saurai!

DUPRÉ.

C'est ce que nous verrons.

Mme DUPRÉ.

Ah! tu espères me cacher ta conduite! mais j'y mettrai bon ordre.

DUPRÉ.

Ah! tu crois que je me laisserai mener!

Mme DUPRÉ.

Et moi, que je me laisserai tyranniser!...

non... J'ai été trop douce jusqu'à présent ; mais je veux être maîtresse chez moi. Je veux être obéie, et si tu ne me dis à l'instant...

DUPRÉ.

Là !... voilà nos querelles européennes qui recommencent.

Mme DUPRÉ.

AIR : *Cœur infidèle, cœur volage.* (Fragment d'un duo de Blaise et Babet.)

ENSEMBLE.

Crois-moi, redoute ma colère ;
Oui, tu prétends en vain le faire,
Je montrerai du caractère ;
Oui, redoute ici ma colère.

DUPRÉ.

Crois-moi, redoute ma colère,
Commence d'abord par te taire ;
Je montrerai du caractère :
Oui, redoute ici ma colère.

MADAME DUPRÉ.

Dieu ! pourquoi donc suis-je venue ?

DUPRÉ.

Plus que toi je suis mécontent !

MADAME DUPRÉ.

Je ne puis supporter ta vue...

DUPRÉ.

Tu peux t'embarquer à l'instant.

ENSEMBLE.

Oui, redoute ici ma colère !
(A part.)
Dieu ! quel aimable caractère,
Sur l'un ou sur l'autre hémisphère,
Toujours le même caractère :
(Haut.)
Oui, redoute ici ma colère.

(Dupré prend son chapeau et sort.)

SCÈNE II.

Mme DUPRÉ.

Les maris sont partout les mêmes. Le pays n'y fait rien... En France, en Angleterre, ainsi qu'au Malabar, ce sont toujours des... des maris, et puisque me voilà de nouveau enchaînée auprès du mien, puisqu'il faut absolument que je fasse bon ménage, je n'ai plus qu'un moyen pour vivre avec lui, c'est de le faire mourir de chagrin. Hein ! qui vient là ?... quelle est cette grotesque figure ? C'est sans doute quelque marabou du pays.

SCÈNE III.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Le seigneur Dupré est-il chez lui ?

Mme DUPRÉ.

Non, Monsieur, il vient de sortir.

BRULL-PHA-GOS.

Ah! ah! moi qui venais lui parler pour affaire importante. (*Regarda it madame Dupré.*) Serait-ce là une de ses esclaves?

Mme DUPRÉ.

C'est tout comme, je suis sa femme.

BRULL-PHA-GOS.

Eh! mais, je ne le croyais pas marié.

Mme DUPRÉ.

Plût au ciel!... Je suis venue le retrouver.

BRULL-PHA-GOS, la regardant.

Ah! ah! vous êtes sa femme, et vous habitez désormais ce pays : c'est fort heureux... pour nous.

Mme DUPRÉ, sèchement.

Et pourquoi?

BRULL-PHA-GOS.

Pourquoi? parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver... non pas que je le désire, ce cher Dupré! mais enfin, j'espère, en cas d'évènement, que vous vous adresserez à moi.

Mme DUPRÉ.

Qui êtes-vous donc?

BRULL-PHA-GOS.

Ali, Brull-Pha-Gos, courtier de commerce, commis feûtier, employé aux bûchers du Malabar.

Mme DUPRÉ.

Quelle est cette place-là ?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est une fort bonne dans ce pays, quand on a une certaine clientelle, et je puis me flatter d'être un des plus occupés. A propos de cela, oserais-je vous offrir des billets pour la cérémonie d'aujourd'hui ? elle sera superbe !... Il y aura long-tems, je m'en vante, qu'on n'aura vu un spectacle aussi magnifique.

Mme DUPRÉ.

Qu'est-ce donc ?

BRULL-PHA-GOS.

Comment ! vous n'en avez pas entendu parler ?

Mme DUPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! non, j'arrive.

BRULL-PHA-GOS.

Vous ne pouviez pas mieux tomber : c'est la veuve du vieil Amrou, la jeune Zéila, qui doit se brûler.

Mme DUPRÉ.

Comment! se brûler! et pour quelle raison?

BRULL-PHA-GOS.

Je vous l'ai dit : parce que son mari est mort.

Mme DUPRÉ.

Elle l'aimait donc bien!

BRULL-PHA-GOS.

Elle ne pouvait pas le souffrir, mais c'est égal, c'est l'usage du pays.. Dès qu'un homme marié vient à mourir, il n'y a pas de milieu, il faut que sa femme soit brûlée vive.

Mme DUPRÉ.

Mais voilà une coutume qui n'a pas le sens commun!

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non, mais elle est très-productive pour nous autres courtiers. Écoutez donc, il faut que tout le monde vive... Aujourd'hui, par exemple, c'est une fort belle affaire!... Ce n'est pas que nous n'ayons des frais... douze voies de bois de sandal, six fagots d'aloës... ce qui est énorme.

Vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quelquefois pourtant, j'en convien,
La famille nous en tient compte;

Aussi mes affaires vont bien,
Et ma fortune sera prompte.

MADAME DUPRÉ, à part.

Je n'en reviens pas, c'est affreux !
(A Brull-Pha-Gos.)
Au moins, dites-moi, je vous prie,
Peut-on se faire, dans ces lieux,
Assurer contre l'incendie.

BRULL-PHA-GOS.

Il n'y a pas encore de compagnie d'assurance.

Mme DUPRÉ.

Mais, Monsieur, lorsque les gens ne sont pas du pays, leurs femmes sont-elles obligées ?...

BRULL-PHA-GOS.

Non, certainement. A moins que les maris ne se soient fait naturaliser, auquel cas il est juste qu'ils jouissent des prérogatives et des avantages...

Mme DUPRÉ.

Ah ! mon Dieu !

BRULL-PHA-GOS.

Qu'avez-vous donc ?

Mme DUPRÉ.

Rien... Vous appelez cela un avantage ?

BRULL-PHA-GOS.

C'en est un réel.

AIR : *du Ménage de garçon.*

Chez nous, souvent glacé par l'âge,
Maint vieil époux a le malheur
De ne trouver dans son ménage
Qu'indifférence et que froideur !
Mais un espoir calme son ame
Et, tôt ou tard, chaque mari
Est toujours certain que sa femme
Finira par brûler pour lui.

Allons, je reviendrai voir ce cher Dupré.. Ah ! il est marié... (*A part.*) Encore une pratique de plus...

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mme DUPRÉ.

Voilà un abominable homme ! et si jamais il remet les pieds chez moi... Mais, en effet, je crois me rappeler maintenant que j'ai entendu dire autrefois qu'au Malabar... On n'a jamais vu une coutume pareille !... C'est un pays où l'on ne peut pas vivre... Comment ! si mon brutal de mari venait à mourir, je serais obligée... Cette idée-là serait capable de vous dégoûter du veuvage.

SCÈNE V.

Mme DUPRÉ, DUPRÉ.

DUPRÉ entre précipitamment, et jette son chapeau sur la table.

Ouf ! ce n'est pas sans peine ; mais enfin... (*Apercevant madame Dupré.*) Ah ! te voilà encore là ?

Mme DUPRÉ.

Pendant ton absence il est venu une visite... (*Se reprenant.*) Ah ! mon Dieu ! comme tu as chaud.... S'il est possible de courir ainsi !... Voilà comme on attrape une maladie.

DUPRÉ.

Tais-toi donc... J'ai bien d'autres choses qui m'occupent.

Mme DUPRÉ.

C'est pour cela que ce soin-là doit me regarder... (*Lui essuyant le front avec son mouchoir.*) Vrai, mon ami, tu devrais changer...

DUPRÉ.

Je te répète que je n'ai pas le tems.

Mme DUPRÉ.

Je t'en supplie... Si ce n'est pas pour toi, que ce soit pour moi... Il n'y a rien de plus dangereux.

DUPRÉ.

Eh ! mais, je n'en reviens pas... Comme te voilà radoucie ! Quels égards !... quelles attentions !

Mme DUPRÉ.

C'est que, depuis un instant, j'ai fait des réflexions... J'ai eu ce matin un mouvement de vivacité que je me suis bien reproché : cette scène m'a fait un mal !...

DUPRÉ.

Et à moi donc ! elle m'a tourné le sang.

Mme DUPRÉ, vivement.

Il serait possible !... Je ne t'en ferai plus, mon ami, je te le promets.

DUPRÉ.

Allons, ma femme vaut mieux que je ne croyais, et je commence à penser que son caractère... C'est bien, ma chère amie ; mais laisse-moi, j'ai des affaires à terminer.

Mme DUPRÉ.

Toujours des affaires ! Tu travailles trop, tu te fatigues... tu ne te soignes pas assez.

DUPRÉ.

Encore !... Ah ! çà, je t'en prie, modère ton affection, et rentre dans ton appartement.

AIR : *Berce, berce, bonne grande-mère.*

Veille, veille, ô Dieu tutélaire !
Sur des jours aussi précieux.
(A son mari.)
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

T'en iras-tu ?

MADAME DUPRÉ, revenant.

Surtout pas d'imprudence !
Tu m'entends-bien ?...

DUPRÉ.

Tu veux donc, je le voi,
Me faire ici mourir d'impatience ?

MADAME DUPRÉ, s'éloignant vivement.

Non, ce seul mot me fait mourir d'effroi.

ENSEMBLE.

Veille, veille, ô Dieu tutélaire !
Sur des jours aussi précieux ;
Car c'est d'une santé si chère
Que dépend la nôtre à tous deux.

DUPRÉ.

Enfin tu partiras, j'espère,
Tous mes instans sont précieux.
Ah ! d'une tendresse aussi chère
Combien les liens sont ennuyeux.

(Madame Dupré sort.)

SCÈNE VI.

DUPRÉ.

Les femmes sont extrêmes en tout... Si la mienne se met une fois à m'adorer, il n'y aura pas moyen d'y tenir, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude. Enfin elle est partie... ouvrons à M. de Surville. Je ne sais à quoi je m'expose en secondant ses projets, en lui indiquant ce passage souterrain qui donne dans les caveaux du temple; mais je ne pouvais pas faire autrement... un Français, un compatriote... D'un autre côté, cette pauvre Zéïla!... la pitié... l'humanité... et les vingt mille piastres qu'on m'a promises... le moyen de résister à des motifs aussi prépondérans!.. (*Pendant ce tems il cherche parmi un trousseau de clefs, et va ouvrir une petite porte secrète qui est à gauche.*) Entrez et ne craignez rien, vous êtes en sûreté.

SCÈNE VII.

DUPRÉ, SURVILLE, ZÉILA.

AIR *de Rossini.*

ZÉILA.

A travers ces voûtes souterraines,
Répondez, où me conduisez-vous?

SURVILLE.

C'est l'amour qui vient briser tes chaînes,
Zéila, calme enfin ton effroi.

ZÉILA.

Ah ! grand Dieu ! c'est Henri que je voi.

SURVILLE.

Oui, vous êtes chez moi.

ZÉILA.

Vous revoir avant ma dernière heure,
De mes vœux c'était le plus doux ;
Au tombeau de l'époux que je pleure,
Je priais, et je pensais à vous.

ENSEMBLE.

De frayeur mon cœur palpite et tremble ;
De Brama redoutez le courroux ;
Au tombeau je dois suivre un époux ;
De grâce éloignez-vous.

SURVILLE.

C'est l'amour qui tous deux nous rassemble,
De Brama je crains peu le courroux,
Car je suis votre amant, vôtre époux ;
Oui, je suis votre époux.

DUPRÉ.

Oui, Madame, Monsieur vous aim vous épouse et vous emmène.

ZÉILA.

Hélas ! que je le voudrais ! Mais un au

sort m'attend : mes amis, mes parens le disent tous.

DUPRÉ.

Je crois bien, si vous consultez vos héritiers.

ZÉILA.

Non, ils prétendent que Brama me punirait, si je désobéissais à mon époux.

AIR *du vaudeville de l'homme vert.*

En mourant, son ordre suprême
Veut que je partage son sort ;
Car nos maris ont pour système
Qu'on soit fidèle après leur mort.

DUPRÉ.

Après leur mort, être fidèle !
Chez nous l'époux, moins exigeant,
Est trop heureux lorsque sa belle
Veut bien l'être de son vivant.

ZÉILA.

Sans compter qu'on est très-méchant dans cette ville. Si je ne meurs pas, toutes les dames de ma connaissance vont dire du mal de moi, et me voilà déshonorée dans le pays.

DUPRÉ.

Quoi ! c'est là le vrai motif?

ZÉILA.

Oui, Monsieur, il n'y en a pas d'autre ;

sans cela, je n'ai pas plus envie que vous d'être brûlée.

TRIO.

AIR : *Dire à moi sans mystère.* (D'Elisca.)

SURVILLE.

Quoi ! l'honneur vous invite
A mourir pour votre époux ?

ZÉILA.

Oui, oui.

DUPRÉ.

Ce mari qui vous quitte,
Là, franchement, l'aimiez-vous ?

ZÉILA.

Non, non. Mais c'est là qu'est le mérite,
A ce que l'on dit chez nous.

SURVILLE.

Dieu ! quelle erreur profonde !
Pour ne plus être avec lui,

DUPRÉ ET SURVILLE.

S'il est dans l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

ZÉILA.

Je vais en l'autre monde
En regrettant celui-ci.

ENSEMBLE.

SURVILLE ET DUPRÉ.

S'il est dans l'autre monde,
Demeurez en celui-ci.

DUPRÉ.

Oui, calmez votre peur,
Vous voulez, à ce qu'il me semble,
Mourir par point d'honneur;
Eh bien! si j'accordais ensemble
Et votre amour...

ZÉILA.

Et mon amour?

DUPRÉ.

Et votre honneur...

ZÉILA.

Et mon honneur!

DUPRÉ.

Tous deux ensemble!

ZÉILA.

Tous deux ensemble.
L'existence alors, je le croi,
Aurait trop de charmes pour moi.

DUPRÉ.

Sur moi que l'on se fonde,
Et j'espère qu'aujourd'hui,
Morte pour tout le monde,
Vous ne vivrez que pour lui.

ZÉILA ET SURVILLE.

Par quel moyen?

DUPRÉ.

Je ne dis rien.
Promettez-moi...

ZÉILA.

Oui, sur ma foi.

DUPRÉ.

D'être tranquille
En cet asile,
Et de nos soins, je le promets,
Bientôt vous verrez les effets.

ZÉILA.

ENSEMBLE.

Oui, de vos soins, je le promets,
Je vais attendre les effets.

SURVILLE.

Oui, de ses soins, de ses bienfaits,
Daignez attendre les effets.

ZÉILA.

ENSEMBLE.

A vous je me confie,
Et je renonce à mourir.
Comment quitter la vie,
Quand l'amour peut l'embellir!

SURVILLE ET DUPRÉ.

C'était une folie,
De vouloir ainsi mourir.
Comment quitter la vie
Quand l'amour peut l'embellir!

(Dupré conduit Zéila dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ZÉILA.

SURVILLE, suivant des yeux Zéila qui entre dans la chambre.

PAUVRE femme ! quelle horrible coutume ! (*A Dupré.*) Mais, dis-moi : comment espères-tu la sauver, et quel est ton moyen ?

DUPRÉ.

Le moyen le plus simple, et qui plus d'une fois sans doute a déjà dû être employé. Apprenez donc, Monsieur, que toutes celles qui montent sur le bûcher n'en meurent pas. J'ai connu, sur la côte du Coromandel, une brave femme qui avait déjà été brûlée en premières et en secondes noces, et qui convolait en troisièmes.

SURVILLE.

Il serait possible !

DUPRÉ.

Vous sentez bien que cela n'est pas naturel, et qu'il y a là-dessous quelque tour de gibecière ou d'escamotage. Eh bien ! Monsieur, partout où il y a des escamoteurs, il faut des compères et des dupes. Les dupes seront les spectateurs, qui sont déjà placés et qui attendent la cérémonie ; le compère, ce sera vous, si vous voulez bien le permettre.

SURVILLE.

Moi ! et que pourrai-je faire ?

DUPRÉ.

Allez trouver un certain Ali Brull-Pha-Gos, une espèce de courtier, qui est chargé des détails de la cérémonie, de l'ordonnance du bûcher, et surtout du soin de conduire la veuve, dont les traits sont presque toujours cachés par un grand voile, notez bien cette dernière circonstance : comme l'individu auquel je vous adresse est un coquin, et que je le connais, c'est un de mes amis, vous pouvez hardiment aborder la question. Offrez-lui jusqu'à la concurrence de trente à quarante mille piastres; vous pouvez marchander, mais c'est un prix fait, vous ne l'aurez pas à moins ; et, moyennant cette somme, il se chargera du reste.

SURVILLE.

Comment ! Zéila...

DUPRÉ.

Sera brûlée par procuration ; c'est à lui de trouver quelqu'un, de découvrir un remplaçant.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

On fournit tout, et de ce sacrifice
C'est à lui seul alors de se mêler.

SURVILLE.

Y penses-tu ? comment veux-tu qu'il puisse
Trouver des gens qui se laissent brûler.

DUPRÉ.

Pourquoi donc pas? en ces lieux comme en France,
On trouve tout, et pour de l'or, morbleu!
Combien de gens de notre connaissance
Qui se mettraient au feu!

Pendant ce tems, nous nous embarquons, vous et votre veuve, moi, ma femme, mes richesses, et le peu de marchandises qui me restent.

SURVILLE.

Comment! tu veux aussi ?...

DUPRÉ.

Je n'irai pas rester dans le pays après notre expédition; depuis long-tems je veux retourner en France, et je ne puis trouver une plus belle occasion.

SURVILLE.

Oui; mais songe donc que de te voir partir ainsi avec armes et bagages, cela peut exciter des soupçons.

DUPRÉ.

Vous avez raison, il faudrait d'ailleurs trouver un moyen pour fermer ma maison, renvoyer mes domestiques, et procéder

illement au déménagement... J'ai une silence !... c'est ma femme ; il faut ne sache rien : faites seulement sem- e me chercher dispute.

SURVILLE.

quelle raison ?

DUPRÉ, bas.

) Monsieur, vous lier ton ! (*Bas.*)

E IX.

LES PRÉCÉDENS, M DUPRÉ.

SURVILLE.

MONSIEUR... je trouve le vôtre encore plus singulier.

Mme DUPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

DUPRÉ, très-haut.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous me prenez pour un sot ? (*Bas.*) Dites que oui.

SURVILLE, très-haut.

Monsieur... je vous prends pour ce que vous êtes.

DUPRÉ.

Cela me suffit, Monsieur... vous m'insultez... et si vous m'avez compris...

SURVILLE.

Pas encore, Monsieur, et c'est moi qui vous demande une explication.

DUPRÉ.

Je ne demande pas mieux. (*Bas.*) Descendez avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire.

Mme DUPRÉ.

Ah! mon Dieu! ils se parlent bas.

DUPRÉ, bas.

Je reste ici avec un esclave qui m'est dévoué; et, grâces à la ruse que je médite, nous serons depuis long-tems en mer qu'on ne se sera pas aperçu de ma disparition.

SURVILLE.

Cela suffit... sortons.

DUPRÉ.

Oui, sortons.

Mme DUPRÉ.

Mais, mon ami, où vas-tu?... et songe donc... s'il t'arrivait malheur!...

DUPRÉ.

Cela ne te regarde pas.

(Il sort avec Surville.)

SCÈNE X.

Mme DUPRÉ.

Comment? cela ne me regarde pas!... En France, à la bonne heure... mais dans ce vilain pays, avec leurs maudites coutumes, on est bien obligé malgré soi de se mêler des affaires du ménage.... Mais je ne reconnais plus mon mari... lui qui était si poltron et si maladroit... il ne sait pas qu'il défend ses jours et les miens; et il est capable de se laisser tuer comme un simple célibataire.... Hein! qui vient là? sont-ce des nouvelles que l'on m'apporte?

SCÈNE XI.

Mme DUPRÉ, BRULL-PHA-GOS.

BRULL-PHA-GOS.

Par exemple! voilà un évènement! je ne m'y serais jamais attendu.

Mme DUPRÉ.

Il est arrivé un malheur?

BRULL-PHA-GOS.

Le plus grand de tous... Vous savez bien Zéila, cette jeune veuve dont je vous ai parlé ce matin... et qui paraissait si bien disposée...

Je viens de descendre dans le caveau où elle était... Disparue avec les diamans.

Mme DUPRÉ.

Comment! ce n'est que cela?

BRULL-PHA-GOS.

Ce n'est que cela! mais c'est inouï!.. sans nous prévenir encore!... nous qui y comptions... Songez donc que tout est prêt pour la cérémonie, et je venais consulter ce cher Dupré, qui a quelquefois des idées!.... Est-il rentré?

Mme DUPRÉ.

Ah! bien, oui, rentré... bien mieux que cela... il est ressorti... Où croyez-vous qu'il soit dans ce moment?.... A se battre, Monsieur.

BRULL-PHA-GOS, se frottant les mains en signe de satisfaction.

Comment! à se battre!... il serait possible?

Mme DUPRÉ, à part.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai dit là?.. (*Haut.*) Non, Monsieur, non... c'est une simple explication... (*On entend un coup de pistolet.*) Un raccommodement... une explication... avec un ami... et vous, qui devez le connaître... vous devinez que dans un moment... cela finit par un déjeuner... Tenez

c'est lui qui revient... (*Apercevant Surville.*) C'est l'autre... ah! mon Dieu! mes genoux fléchissent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, SURVILLE.

SURVILLE, à part.

Allons, fesons ce que Dupré m'a dit, puisqu'il a ses raisons

Mme DUPRÉ.

Eh bien! Monsieur, parlerez-vous?.... qu'avez-vous à m'annoncer?

SURVILLE.

Madame... mon silence et mon trouble vous en disent assez... vous êtes témoin que c'est lui qui m'a provoqué: mais l'évènement n'en est pas moins affreux... ce pauvre Dupré!...

BRULL-PHA-GOS.

Il est défunt?

SURVILLE.

C'est vous qui l'avez dit.

Mme DUPRÉ.

Je suis veuve.

BRULL-PHA-GOS, tirant son calepin et écrivant.

Ce que c'est que de nous!... Comme les accidens arrivent!

SURVILLE.

On vient déjà de renvoyer les acheteurs qui étaient en bas dans les magasins: on a fermé les portes, les fenêtres...

BRULL-PHA-GOS.

Conformément à l'usage.

SURVILLE.

Je n'ose moi-même rester en ces lieux, et vais porter ailleurs mes regrets. (*A part.*) Pendant que Dupré dispose tout pour notre départ, courons chez le courtier de commerce dont il m'a parlé, Ali Brull-Pha-Gos, près la grande pagode: il faudra bien que je le trouve.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté SURVILLE.

BRULL-PHA-GOS.

Dieu! comme cela se rencontre!... moi qui venais demander à Dupré quelque moyen pour sortir d'embarras.

Mme DUPRÉ, qui, pendant tout ce tems, est resté sur sa chaise.

On n'a jamais vu de femme plus malheureuse !

BRULL-PHA-GOS.

Je conçois combien votre douleur est légitime : ce cher Dupré était si bon !

Mme DUPRÉ.

Lui ? il était brutal, colère, ah !

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais l'amour qu'il avait pour vous...

Mme DUPRÉ, de même.

Depuis cinq ans il m'avait abandonnée.

BRULL-PHA-GOS.

Je ne dis pas non... mais la concorde qui auparavant régnait entre vous...

Mme DUPRÉ.

Nous nous disputions sans cesse... Ah ! quelle perte ! je suis bien malheureuse.

BRULL-PHA-GOS.

Je vous en prie, madame Dupré, calmez votre douleur ; votre désespoir est si grand, que ce sera pour vous une consolation de remplir votre devoir.

(Il lui présente l'agenda sur lequel il a écrit.)

Mme DUPRÉ

Qu'est-ce que c'est ?

BRULL-PHA-GOS.

Une simple formalité : il s'agit, comme veuve, d'écrire là votre nom.

Mme DUPRÉ, essuyant ses yeux.

Comment ! voilà tout ce que vous exigez de moi ?

BRULL-PHA-GOS.

Pas autre chose.

Mme DUPRÉ.

Eh bien ! alors...

BRULL-PHA-GOS.

C'est tout uniment pour prendre date.... parce que souvent il y a foule... mais maintenant que vous êtes enregistrée, vous voilà certaine...

Mme DUPRÉ.

De quoi ?

BRULL-PHA-GOS.

De ce que je vous disais ce matin... de paraître à cette auguste cérémonie qu'ont établie en ces lieux nos lois et nos usages.

Mme DUPRÉ.

Comment ! Monsieur ; je serais obligée de mourir pour un mari qui ne sait pas vivre ?

BRULL-PHA-GOS.

On ne force personne... Mais dès *qu'on a* signé, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

Mme DUPRÉ.

Mais c'est donc une fournaise, un enfer que ce pays-ci?

BRULL-PHA-GOS.

Vous avez au moins l'avantage de ne pas attendre, et de profiter d'une belle occasion... un bûcher magnifique!... bûcher de première classe.

Mme DUPRÉ.

Ah! mon Dieu! que faire? Personne n'arrivera-t-il à mon secours?

BRULL-PHA-GOS.

Walse de Rossini.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend.
Et voyez quel bonheur
D'avoir un protecteur,
Songez donc que personne
N'eût un pareil honneur;
Le tour que je vous donne
Est un tour de faveur.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ZÉILA, sortant du cabinet à droite.

ZÉILA.

Est-celui ? je croyais reconnaître ses pas !
Hélas ! j'attends en vain, Henri ne revient pas.

BRULL-PHA-GOS.

Que vois-je ! Zéila...

ENSEMBLE.

ZÉILA.

O rencontre cruelle !

MADAME DUPRÉ.

Que dites-vous ? c'est elle.

BRULL-PHA-GOS, à Zéila.

Et l'on osait pourtant accuser votre zèle,
Partons, suivez mes pas...

ZÉILA.

Que vais-je devenir ?
Henri !... Sans le revoir il faudra donc mourir.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Deux pour une...
(A madame Dupré.)
Ce soir je compte revenir.

ZÉILA.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on nous attend,
Et je sens que mon cœur
Succombe à la douleur.
Oui, comment vivre encore
Après un tel malheur!
Le destin que j'implore
Est plus qu'une faveur.

MADAME DUPRÉ.

J'échappe en cet instant
Au destin qui m'attend;
Voyez donc quel malheur
Qu'un pareil protecteur!
Pour déplacer personne
J'eus toujours trop bon cœur,
Et ne veux qu'on me donne
Aucun tour de faveur.

ENSEMBLE.

BRULL-PHA-GOS.

Oui, partons à l'instant,
Déjà l'on vous attend;
Mais selon votre gré,
Bientôt je reviendrai,
Car vous voyez la suite
De votre peu d'ardeur;
Une autre ici profite
De ce tour de faveur.

Mais, qu'ici votre cœur ne soit pas trop jaloux;
Pour vous prendre, bientôt je reviendrai chez vo

(Il sort et emmène Zéila.)

SCÈNE XV

Mme DUPRÉ.

PAUVRE femme !.... elle y va : et voilà comme je serai demain... ce n'est que différé.... et tout cela, c'est de la faute de Dupré.

AIR *de Turenne.*

Oui, de sa part c'est une perfidie.
Pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
Vous le voyez, la moitié de ma vie
Va, dans ce jour, mettre l'autre au tombeau.
Perdre un époux est un coup bien funeste;
Mais, j'en conviens, dans un pareil revers,
Je plains, hélas ! la moitié que je perds
Bien moins que celle qui me reste.

(S'essuyant les yeux.)

Mais je suis bien bonne d'être là à me désespérer et à attendre le danger... Arrivera ce qu'il pourra, puisqu'il doit revenir ce soir, je pars à l'instant même, quand je devrais aller au bout du monde ... (*Elle va pour sortir, et, rencontrant Dupré, elle pousse un grand cri.*) Ah !

SCÈNE XVI.

DUPRÉ, Mme DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ma femme!.... ma femme!.... qu'as-tu donc?

Mme DUPRÉ.

Cette fois, je ne me trompe pas, c'est bien lui : tu existes, n'est-ce pas?... tu en es bien sûr?

DUPRÉ.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Dès aujourd'hui nous quittons ce rivage,
Mais on pouvait soupçonner nos projets;
Et j'ai pris le parti fort sage
D'être défunt pour m'en aller en paix.
Ma mort n'était qu'une ruse nouvelle;
Mais j'ai voulu, par un ordre prudent,
Qu'on te l'apprît, afin que la nouvelle
Se répandît plus promptement.

Mme DUPRÉ.

Si tu savais l'effet que cela a produit sur moi!... la joie... la crainte...

DUPRÉ.

Mais, effectivement... sa physionomie est toute renversée ! Je n'aurais jamais cru que ma femme m'aimât à ce point-là.

Mme DUPRÉ, le retenant par la main.

Reste là ; ne t'éloigne pas... que je te regarde encore... Dieu ! qui m'aurait jamais dit que la vue de mon mari me ferait tant de plaisir !

DUPRÉ.

Ma femme... ma chère Angélique !... ai-je été injuste à ton égard !... Etre adoré à ce point-là, et sans s'en douter !

Mme DUPRÉ.

Quand j'ai cru t'avoir perdu, si tu savais quel a été mon désespoir !... j'ai manqué ne pas te survivre.

DUPRÉ.

On n'a pas d'idée d'un dévouement comme celui-là !... va... je reconnaîtrai cet excès de tendresse... Toutes nos affaires sont en ordre... tout est disposé,.. nous n'attendons plus que M. de Surville et notre jeune veuve... Où est-elle donc ?

Mme DUPRÉ.

Qui ? Zéila ? Ah ! mon Dieu ! elle était là tout à l'heure, lorsqu'il est venu un courtier qui voulait te parler, un nommé Brull-Pha-Gos.

DUPRÉ.

Oh! Ciel! eh bien?

Mme DUPRÉ.

Eh bien!... Zéila a voulu partir avec lui, et il l'a emmenée.

DUPRÉ.

Et tu l'as laissé faire?... tu les as laissés partir?... Malheureuse! c'est fait de nous, de notre fortune... Que dire maintenant à M. de Surville?... Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Mme DUPRÉ, tombant dans un fauteuil.

Dieu! impossible qu'aujourd'hui j'en réchappe.

DUPRÉ, regardant par la fenêtre.

De cette fenêtre, qui donne sur la grande place, on aperçoit déjà tout le peuple rassemblé... et ce grand bûcher qui s'élève au centre... les feux sont allumés, mais personne encore n'y paraît... (*Regardant par la porte.*) Eh! mais, je ne me trompe pas... quel bonheur! M. de Surville et Zéila qui viennent de ce côté... Brull-Pha-Gos les accompagne. N'oublions pas que pour lui je suis mort... Ma femme, reste là; je reviens dans l'instant.

Mme DUPRÉ.

Comment! mon ami, tu t'en vas?

DUPRÉ.

Je te dis que je suis là.

Mme DUPRÉ.

N'importe... ce n'est pas la même chose.. j'ai besoin de ta présence.

(Dupré entre dans le cabinet, madame Dupré reste dans le fond.)

SCÈNE XVII.

Mme DUPRÉ, SURVILLE, BRULL-PHA-GOS, ZÉILA.

BRULL-PHA-GOS.

Venez donc vite... au moins ici on peut parler en sûreté.

SURVILLE.

Zéila, quelle a été ma surprise en vous voyant traverser les jardins de la pagode, où depuis une demi-heure j'attendais Monsieur!

BRULL-PHA-GOS.

Mais il n'est pas question de cela; parlons de nos affaires, entendons-nous. Nous avons dit quarante mille piastres...

SURVILLE.

Les voici dans ce portefeuille en bons sur la compagnie des Indes.

ce sens que je suis dans un furieux embarr
et que je ne sais trop comment faire.

SURVILLE.

Comment ? morbleu ! voudriez-vous vou
dédire ?

BRULL-PHA-GOS.

Du tout, du tout, vous avez ma parole... (*Regardant madame Dupré.*) Mais c'est que je comptais... (*Regardant Dupré.*) Il se porte bien.

DUPRÉ.

Je vous préviens du reste que tout le peuple s'impatiente, et qu'il y a déjà quelques minutes que la cérémonie devrait être commencée.

BRULL-PHA-GOS, à part.

Allons, il faut sortir de là... Ce beau mannequin que j'ai en réserve pour les bonnes occasions... il n'y a pas d'autre moyen... Ah ! çà, quoi qu'il arrive, vous me promettez le secret ?

SURVILLE.

Vous pouvez être tranquille, nous nous embarquons.

BRULL-PHA-GOS.

C'est encore mieux ; mais ne tardez pas... Au moment où vous verrez la flamme briller,

sortez alors, c'est le moment le plus favorable, parce que tout le monde sera dans la grande place à jouir du spectacle.

DUPRÉ.

Nous profiterons de vos avis.

TOUS.

Adieu, M. Brull-Pha-Gos.

Mme DUPRÉ.

Adieu, honnête courtier.

BRULL-PHA-GOS.

Adieu, mes amis, bon voyage. Allons, je n'ai pas perdu mon tems ; mais voilà, je puis le dire, une journée fièrement chaude.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRULL-PHA-GOS.

DUPRÉ, à son épouse.

Ma chère femme, après toutes les marques d'amour que tu m'as données...

Mme DUPRÉ.

Ne parlons pas de cela ici ; en France ce sera autre chose.

FINAL.

SURVILLE.

AIR *du ballet de l'Enfant prodigue.*

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement;
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Guidés par l'espérance, etc.

(Ils regardent par la fenêtre du fond.)

SURVILLE.

Près du bûcher comme on s'empresse!
J'entends leurs accens d'allégresse;
Le peuple répète déjà:
« Honneur, honneur à Zéila! »

CHOEUR en dehors, accompagné d'instrumens militaires.

« Honneur, honneur à Zeila. »

SURVILLE.

Et nous, pendant ce tems-là,

CHOEUR.

(A demi-voix.)

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement;
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

ZÉILA, au Public.

Échappée à l'incendie,

Ah ! daignez, en ce moment,
M'assurer, je vous en prie,
Contre un malheur bien plus grand.
Et je dirai gaîment :

Reprise.

Guidés par l'espérance,
Embarquons-nous promptement :
Aux rivages de France
Le bonheur nous attend.

FIN DE LA VEUVE DU MALABAR.

LA

CARTE A PAYER,

OU

L'AUBERGISTE BOURGMESTRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. MERLE, BRAZIER ET CARMOUCHE;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 21 février 1818.

LA

CARTE A PAYER,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, GONNINBERG, des papiers à la main ; GARÇONS D'AUBERGE.

GONNINBERG.

AIR : *Quand on est mort c'est pour long-tems.*

Garçons, ne vous amusez pas ;
Du courage,
Vous avez de l'ouvrage ;
Faites marcher du même pas
La justice et les bons repas.
Que mon commerce
Ne souffre en rien.
Qu'à faire bien
Ici chacun s'exerce.
(A un Garçon.)
Toi mets en perce

Un vieux tonneau.

(A un autre.)

Chez ma partie adverse,
Toi, va-t'en de nouveau.

(A un autre.)

Chez mon huissier
Porte un dossier.

(A un autre.)

Vite qu'on parte
Me porter cette carte.

(A un autre.)

Que le rôti surtout soit bien doré.

Garçons, qu'on ne s'amuse pas, etc.

LES GARÇONS.

Allons, ne nous amusons pas, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, excepté les GARÇONS; puis GALOPMANN.

GALOPMANN.

Bonjour, papa Gonninberg.

GONNINBERG, gaîment.

Ah! te voilà, Galopmann, déjà de retour de Vienne!... diable! c'est affaire à toi. Que viens-tu faire ici?... tu viens déjeuner : j'ai des grillades excellentes, et de la choucroute de Magdebourg.

GALOPMANN.

Non, M. Gonninberg, je viens...

GONNINBERG, gravement.

Ah! j'entends, te plaindre de quelques voyageurs qui t'ont mal payé.

GALOPMAN.

Non, M. Gonninberg...

GONNINBERG.

C'est donc de quelques camarades qui t'ont fait un passe-droit?... Parle, mon ami, parle, je te ferai rendre justice... que dis-je?... je te la rendrai moi-même; je ne suis pas bourgmestre pour des prunes.

GALOPMANN.

Mais, mon Dieu! ce n'est pas ça.

GONNINBERG.

Porte ta plainte, mon garçon, porte ta plainte, et passe chez mon greffier... Tu arrives au bon moment, j'expédierai ton affaire ce matin.

GALOPMANN, à part.

Diable d'homme! (*Haut.*) Quand je vous dis qu'il ne s'agit pas d'un mot de tout cela. Je viens pour vous parler de votre fille.

GONNINBERG, avec humeur.

Pour me parler de ma fille?... Parbleu! je

suis bien bon de l'écouter et de perdre mon tems avec cet imbécile... Me parler de ma fille!... Voilà une conversation bien intéressante pour un bourgmestre, un jour d'audience encore.

GALOPMANN.

Mais, M. Gonninberg, Catherine est d'âge d'être mariée, et moi je l'aime depuis six mois.

GONNINBERG.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? d'ailleurs, ma fille est encore bien jeune, elle a le tems de songer au mariage.

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, mon père!

AIR : *Vaudeville de Irons-nous à Paris.*

Si j'ai la jeunesse en partage,
Dans un' femme c'n'est pas un défaut.
Pour le bonheur il n'est point d'âge;
On ne saurait aimer trop tôt.
Tous deux nous brûlons d'la mêm' flamme;
Il raffolle de mes seize ans;
S'il veut que déjà j'sois sa femme,
C'est pour être heureux plus long-tems.

GONNINBERG.

Propos d'amoureux... Laissez-moi tranquille.

GALOPMANN.

J'aperçois mon père!... M. Gonninberg, tâchez donc d'arranger ça.

GONNINBERG, sans l'écouter.

Catherine, fais-moi le plaisir d'aller voir à la broche si j'y suis... et toi, M. le courrier, va à ton poste ou à la poste.

(Galopmann et Catherine sortent.)

SCÈNE III.

GONNINBERG, RAZCOFF, en habit de perruquier.

GONNINBERG.

Eh! bonjour, mon cher Razcoff.

RAZCOFF.

Salut à monsieur le bourgmestre. Comment va l'auberge?

GONNINBERG.

Pas mal, et vous?...

RAZCOFF.

Je ne me plains pas; la jurisprudence va assez bien.

GONNINBERG.

Et les barbes?

RAZCOFF.

Elles poussent beaucoup... la saison est favorable; vous savez, l'été... la végétation...

GONNINBERG.

Convenez, mon cher, que votre état est bon.

RAZCOFF.

Ah! mon ami, défendre et raser l'humanité, sont les deux plus beaux priviléges dont l'homme puisse jouir.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Musard.*

De l'un suis-je avocat, eh! vite,
Je m'offre d'être son coiffeur.
Qu'un autre à le coiffer m'invite,
Je m'offre pour son défenseur.
Prenant mon intérêt pour base,
Grâce à ces métiers différens,
Si je défends ceux que je rase,
Je rase ceux que je défends.

Ah çà! à propos, vous avez un étranger ici

GONNINBERG.

Oui, un jeune homme, que je soupçonne être un grand personnage qui voyage incognito.

RAZCOFF.

A-t-il un valet de chambre?...

CONNINBERG.

Non.

BAZCOFF.

En ce cas, il doit avoir besoin de mes services : je repasserai... je repasserai d'abord mes rasoirs, et puis je repasserai pour le coup de peigne.

CONNINBERG.

Ah ça! écoutez donc; nos diables d'enfans me rompent la tête de leur amour, il faut nous en débarrasser... Voyons, que donnerez-vous à votre fils?

BAZCOFF.

Qu'est-ce que je donnerai à mon fils?.... Qu'est-ce qu'il veut?

CONNINBERG.

Il veut se marier.

BAZCOFF.

Puisqu'il veut se marier, je lui donnerai... je lui donnerai une femme.

CONNINBERG.

Est-ce que vous ne lui donnerez pas quelque autre chose?

BAZCOFF.

Un barbier de village n'est pas un fermier-général; vous savez aussi bien que moi quel est le prix d'une barbe... deux sous... quand

je les ferais payer six blancs, il en faudrai diablement pour faire fortune.

CONNINBERG.

Mais ma fille, jolie comme elle est, peu aujourd'hui pour demain, trouver un rich parti.

RAZCOFF.

Mon fils a un très-bon état, courrier d cabinet; c'est une des premières places di plomatiques; c'est un gaillard qui vous mèn les ambassadeurs...

CONNINBERG.

Oui, quand ils courent la poste.

RAZCOFF.

Il est en très-beau chemin.

CONNINBERG.

Je le crois bien, deux fois par mois sur route de Vienne, la plus belle route de l'A lemagne.

RAZCOFF.

Tout pavé.

CONNINBERG.

Mais songez donc, mon bon ami, à l'ho neur de mon alliance, à ma double professio qui est excellente.

PREMIER COUPLET.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Quand un procès chez moi rassemble
Des amateurs du jus divin,
Je les condamne à boire ensemble
En magistrat qui vend du vin,
Et je ne parle pas en vain.
Servez, garçon, dit le perdant tout triste ;
Le gagnant crie : Allons, versez du vieux ! (Bis.)
De juge, alors, je deviens aubergiste,
Je vends mon vin et je trinque avec eux.

DEUXIÈME COUPLET.

Mon tribunal est ma guinguette :
Cela double mes intérêts,
Car les tables de la buvette
Servent de bureaux au Palais ;
Mais tout change un moment après :
Devant Bacchus et son joyeux délire,
On voit Thémis prompte à se retirer, (Bis.)
Et l'on entend soudain chanter et rire
Aux mêmes lieux où l'on voyait pleurer.

RAZCOFF.

Malheureusement il n'en est pas de même chez moi, attendu que je ne me sers que d'eau chaude.

GONNINBERG.

Allons, allons, mon cher Razcoff, faites

GONNINBERG, en colère.

Si je n'avais que des pratiques comme vous, à la bonne heure.

RAZCOFF.

Vous ne trouveriez peut-être pas beaucoup d'avocats qui se contentassent de votre cuisine.

GONNINBERG, se fâchant.

Ma cuisine !... ma cuisine !... vous avez un air de la ravaler... Savez-vous, mauvais avocat, que j'ai été dix ans dans la bouche de l'Archiduchesse ?...

RAZCOFF.

Il fallait y rester, monsieur le magistrat des marmitons.

GONNINBERG, avec mépris.

Ah çà ! dites donc, monsieur de la Houpe, allez démêler vos perruques et débrouiller vos procès.

RAZCOFF.

Je vous préviens d'une chose, vous n'aurez plus ma pratique... à dater d'aujourd'hui, je ne dîne plus chez vous.

GONNINBERG.

C'est autant de gagné.

RAZCOFF, furieux.

C'est une horreur !... je sors, car j'étouffe.

AIR : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Ah ! quelle conduite est la vôtre !
Non : plus de liens entre nous :
Faites-vous raser par un autre,
Qu'un autre aussi plaide chez vous.

GONNINBERG.

Parbleu ! vous ferez des merveilles !
Vous m'obligerez, au surplus ;
Car vous ne m'écorcherez plus
Ni le menton ni les oreilles.

BAZCOFF, furieux.

Ah ! par exemple, c'est trop fort !...Il n'y a rien à répondre... Il n'y a pas un mot à répondre à cela... s'il y en avait un, moi qui suis avocat, bien certainement je le trouverais... mais il n'y en a pas un seul... (*Fausse sortie.*) Si, en voilà trois ou quatre... *Silentium est argumentum sapientiæ*, ou, il vaut mieux se taire que de dire des bêtises.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GONNINBERG.

Je n'en [illegible] plus... Ce misérable barbier [illegible] colère !... Se permettre de [illegible] bourgmestre de mon espèce !...

un magistrat!... Allons voir un peu ce qui se passe à la cuisine.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

GONNINBERG, SAINT-CYR, sortant de la chambre.

GONNINBERG.

Ah! ah! voici mon voyageur. (*Saluant.*) Seigneur français...

SAINT-CYR.

Bonjour, mon cher hôte.

GONNINBERG.

Vous devez avoir passé une bonne nuit; mes lits sont excellens; vous avez la meilleure et la plus illustre chambre de l'auberge.

SAINT-CYR.

Que m'importe? je dors bien partout.

GONNINBERG, d'un air d'importance.

Il est pourtant agréable de dire : J'ai couché dans le lit de l'archiduc Léopold.

SAINT-CYR.

Malepeste!

GONNINBERG.

C'est une chambre que je ne donne pas à

to ıonde, et si je ne vous avais pas jugé
un ne d'importance...

SAINT-CYR.

ous trompez, mon cher hôte, je suis
un ste voyageur, un peintre français.

GONNINBERG.

ıtres! à d'autres!... je m'y connais.

R.

Je our...

GONNINBERG.

Oui, pour une mission secrète.

SAINT-CYR.

Pour faire des portraits.

GONNINBERG, finement.

Vous êtes un grand seigneur.

SAINT-CYR.

Vous êtes un fou! mais je vous dirai franchement que....

GONNINBERG.

Parlez, Monsieur, parlez.

SAINT-CYR.

Je suis à jeun, et un petit déjeuner apprêté... là, à votre goût, avec ce talent qui distingue l'hôte illustre de l'archiduc Léopold, me rendrait heureux comme un prince.

GONNINBERG.

Je vous entends, Monseigneur, que faut-il faire?

SAINT-CYR.

Ce que vous voudrez... Surtout de bon vin, et songez que je veux me remettre en route tout de suite après le déjeuner.

GONNINBERG.

Quoi! vous ne nous ferez pas l'honneur de voir les curiosités de la ville?

SAINT-CYR, le regardant.

J'en ai déjà vu plusieurs.

GONNINBERG.

Je vous prie de recevoir mes regrets bien sincères.

SAINT-CYR.

Préparez mon déjeuner et la note de ce que je vous dois.

GONNINBERG, à part.

Nous verrons s'il est généreux. (*Haut.*) Je suis désolé de vous voir partir... Mais vraiment je vous plains de quitter si tôt ma maison.... Dans la minute vous êtes servi, Monseigneur.

(Il sort.)

CATHERINE.

Vous croyez, Monsieur? Eh bien! Mon
vol' dégénéré [illegible] servi.

SAINT-CYR, à part.

Elle est charmante ! ce serait dommage de ne pas la marier.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CATHERINE.

Ma fine, il faut convenir que ce voyageur est tout-à-fait aimable !... Que disait donc mon père, qu'on ne pouvait pas en avoir deux paroles de suite ?... Il cause très-bien.

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

C'voyageur est plein d'bonté,
Il faut le laisser faire.
J'crois qu's'il s'en mêle, en vérité,
Il arrang'ra l'affaire ;
Dans tous ses propos aujourd'hui
L'désir d'obliger brille,
Et si la chos' ne t'nait qu'à lui,
Je n'serais pas long-tems fille.

SCÈNE IX.

CATHERINE, GONNINBERG.

CATHERINE, se croyant seule.

C'est toujours bien ennuyeux d'être à marier.

SCÈNE VI.

SAINT-CYR.

Le plaisant original !... On n'est pas plus curieux... Holà ! holà ! mon couvert !... Garçons !... la fille !... Allons donc !

SCÈNE VII.

SAINT-CYR, CATHERINE arrive en pleurant.

CATHERINE.

Ah ! ah ! ah !

SAINT-CYR.

Comment ! vous pleurez, mon enfant ?

CATHERINE.

J'en ai bien sujet de pleurer... Alles, si vous saviez pourquoi...

SAINT-CYR.

Je pourrais trouver les moyens de vous consoler.

CATHERINE.

Oh ! non, c' n'est pas vous... Ça vous serait bien difficile.

SAINT-CYR.

Peut-être.

CATHERINE, lui remettant le mémoire.

Pas tout-à-fait : vous avez demandé le mémoire de ce que vous devez.

SAINT-CYR.

Quoi ! c'est vous, gentille Catherine, qui venez régler avec moi ?

CATHERINE.

Oui, Monsieur ; et je vous prie de ne pas oublier la fille si vous êtes content.

SAINT-CYR.

AIR *de M. Deschalumeaux*.

Je ne saurais vous refuser,
Et je veux vous faire une offrande :
Acceptez un petit baiser,
Pour répondre à votre demande.

CATHERINE.

Oh ! je ne prends rien, en ce cas :
Je suis sage plus que gentille.

SAINT-CYR.

Un voyageur ne doit-il pas
Donner quelque chose à la fille ?

(Il lit la carte et marque une grande surprise.)

Ah ! mon Dieu !... cent soixante-deux livres dix sous... Votre père a fait une erreur, ou il veut me tromper.

CATHERINE.

D'abord, papa ne se trompe jamais.

SAINT-CYR.

Comment! vous ôtez les dix sous!...

CONNINBERG.

Ça reste à cent soixante-deux francs, c'est le prix en conscience : je n'en puis rien rabattre.

SAINT-CYR.

Comment! comment! c'est le prix!...

CONNINBERG.

Je n'en diminuerai pas un denier... Les denrées sont d'un rare et d'une cherté...

SAINT-CYR.

Je ne me doutais pas qu'il en coutât si cher pour voyager en Allemagne.

AIR : *Vaudeville de Haine aux femmes.*

Sur les dangers des voyageurs
Maintenant je n'ai plus de doutes
Je ne craignais que les voleurs
Qui pillent sur les grandes routes ;
Mais je disais : entre leurs mains,
Que craignent de pauvres artistes?...
J'oubliais que les aubergistes
Sont aussi sur les grands chemins.

CONNINBERG.

Monsieur, Monsieur! vous m'insultez, je crois.

SAINT-CYR.

Rançonner de la sorte un modeste voya-

geur.... C'est une horreur! Il faut être ou-fier...

GONNINBERG.

Monsieur, n'allez pas plus loin.

SAINT-CYR.

Vous ne m'intimiderez pas... A-t-on jamais vu pareille friponnerie?

GONNINBERG.

Ménagez vos expressions, vous me les paieriez cher.

SAINT-CYR.

Pas plus cher que vos repas... Mais il y a peut-être une justice ici.

GONNINBERG.

Comme vous dites, peut-être.

CATHERINE.

Mon père...

GONNINBERG.

Laissez-moi.

CATHERINE.

Monsieur le voyageur...

SAINT-CYR.

Je n'écoute rien... J'aurai raison de vous... Je vais chez le bourgmestre.

GONNINBERG.

Vous n'irez pas bien loin.

SAINT-CYR.

Ah ! monsieur l'aubergiste, nous verrons comment vous allez vous tirer de là.

GONNINBERG.

Le bourgmestre ne me fait pas peur.

SAINT-CYR.

AIR *du Renégat.*

Vous abusez de votre état ;
Mais il faudra qu'on vous punisse :
Je vais trouver le magistrat ;
De vous il me fera justice.

GONNINBERG.

De cet endroit on a toujours cité
Le magistrat pour son intégrité.

ENSEMBLE.

SAINT-CYR.

Monsieur, redoutez la colère
Du juge qui nous entendra ;
Je suis sûr que, dans cette affaire,
C'est l'honneur qui triomphera.

GONNINBERG.

Monsieur, je ne redoute guère
Le juge qui nous entendra ;
Je suis sûr que, dans cette affaire,
La probité l'emportera.

CATHERINE.

Ah ! l'aventure est singulière !
Le drôl' de procès que voilà ;
Le voyageur ne s'doute guère
Que la partie et le juge sont là.

(Gonninberg et Catherine sortent.)

SCÈNE XII.

S T-CYR, RAZCOFF, son plat à barbe trousse d'une main, sa robe et son bonnet cat de l'autre.

RAZCOFF.

il donc de nouveau

d

SAINT-CYR, se promenant vite.

ne infamie !

RAZCOFF, le suivant par derrière.

Monsieur...

SAINT-CYR.

Une horreur !

RAZCOFF.

Monsieur !

SAINT-CYR.

J'en aurai raison.

RAZCOFF.

Oh ! pour ça, oui ; de quoi s'agit-il ?

SAINT-CYR.

Quel est cet homme ?

RAZCOFF.

Monsieur, je vous demande pardon vous incommode ; je venais pour vous

commoder.... Vous voyez Laurent-Ignace Razcoff, pour vous raser si j'en étais capable.

SAINT-CYR.

C'est bien le moment!... Si vous saviez comme je suis arrangé.

RAZCOFF, le regardant.

En effet vous me paraissez défrisé.

SAINT-CYR.

Il n'y a donc plus de probité?...

RAZCOFF.

Un coup de peigne, et il n'y paraîtra plus.

SAINT-CYR.

On veut me voler, mais ça ne finira pas ainsi.

RAZCOFF, posant vivement son plat à barbe et sa trousse sur la table.

Tentative de vol! votre cause est superbe, vous la gagnerez. Les magistrats de l'endroit sont d'une intégrité... Le bourgmestre surtout.

SAINT-CYR.

S'il ne vaut pas mieux que votre fripon d'aubergiste...

RAZCOFF.

C'est l'aubergiste!... Ah! Monsieur, laissez faire, l'aubergiste a pu vous tromper, mais nous aurons raison du bourgmestre.

SAINT-CYR.

C'est une indignité !

RAZCOFF.

Un vol manifeste !... Chargez-moi de votre affaire, et je vous réponds du succès.

SAINT-CYR.

Comment l'entendez-vous ?

RAZCOFF.

Cette robe et ce bonnet doivent vous prouver que j'étais appelé à tout autre chose qu'à faire des barbes.

SAINT-CYR.

Comment, monsieur le barbier, vous êtes avocat aussi ?

RAZCOFF.

Ça vous étonne, Monsieur?.. Eh bien! quand vous m'aurez entendu plaider, vous serez forcé de convenir que je suis le Cicéron des barbiers.

SAINT-CYR.

Je vous charge de ma cause.

RAZCOFF.

J'espère vous prouver aujourd'hui que l'on peut défendre les gens et leur faire la queue.

SAINT-CYR.

J'accepte vos services; vous allez venir avec moi chez le bourgmestre.

RAZCOFF.

Il demeure dans cette maison. C'est aujourd'hui jour d'audience, elle va s'ouvrir, et c'est ici même qu'elle se tient.

SAINT-CYR.

Ici ?

RAZCOFF.

Ici même. Si vous permettez que je vous suive, je vais prendre connaissance des pièces, constituer un corps de délit... Diable !... ce ne sont pas des plaisanteries qu'il nous faut, ce sont, parbleu ! de belles et bonnes charges.

SAINT-CYR.

Tenez, voilà la carte.

RAZCOFF.

C'est cela.... Pièce de conviction. Allons, Monsieur, je vais préparer de l'eau chaude pour votre barbe, un exorde pour mon plaidoyer; et quand vous aurez été défendu, et par conséquent rasé par moi, vous verrez que je suis digne de l'enseigne de ma boutique : *Consilioque manu*. Ignace Razcoff, perruquier et avocat consultant.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

CATHERINE, GARÇONS, ens GONNINBERG.

CHŒUR.

AIR : *T'nez, M. Dubut.*

ALLONS,
Dépêchons,
Vite, arrangeons
Et décorons
Le tribunal,
Pour qu'au signal
Chacun s'installe
Dans la salle.
Ici l'demandeur,
Là, l'défendeur,
Là, les huissiers,
Là, les greffiers,
Et dans les coins
Tous les témoins.

UN GARÇON.

Place au magistrat,
Dont on publie
La probité,
La sagacité.

GONNINBERG, en juge.

Ah ! ma robe, je te remercie :

Je te dois
L'honneur que je reçois.

CHOEUR.

Allons,
Dépêchons, etc.

GONNINBERG.

Allons, allons, que l'auberge disparaisse, et que le tribunal soit établi céans dans les formes; je ne suis plus le maître de l'auberge du Grand-Cerf, je suis le bourgmestre de Muldorff. (*Aux garçons.*) L'audience est ouverte, introduisez les plaignans, et laissez entrer le public.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN GREFFIER, HOMMES ET FEMMES; chacun se place.

CHOEUR.

AIR : *A boire, à boire.*

SILENCE, silence, silence,
Messieurs, l'audience
Commence,
Pendant tout le cours des débats,
Si vous dormez, ronflez tout bas.

GONNINBERG.

Greffier, appelez les causes.

LE GREFFIER.

Pierre Gottman, contre Catherine Bulder, sa femme...

GONNINBERG.

De quoi s'agit-il ?

LE GREFFIER.

D'une dispute suivie de voies de fait, à la sortie de la taverne, dimanche dernier.

GONNINBERG.

C'est une querelle de ménage, cela ne nous regarde pas... Hors de cour... Dépens compensés, ordonne que les parties se raccommoderont dimanche prochain dans l'auberge du sieur Gonninberg. A une autre.

LE GREFFIER.

Le peintre Saint-Cyr, français, contre l'aubergiste Gonninberg.

GONNINBERG.

Je connais l'affaire.... Faites entrer les parties.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-CYR, RAZCOFF, en costume de palais.

SAINT-CYR.

QUEL appareil !

GONNINBERG, à part.

Ah! ah! Razcoff va plaider pour ma partie adverse.

(Razcoff lui fait des signes.)

SAINT-CYR, regardant autour de lui.

Mon coquin d'aubergiste n'est pas encore là.

GONNINBERG.

Monsieur, je n'entends pas qu'on dise du mal de cet homme-là devant moi.

SAINT-CYR.

Que vois-je? C'est lui!... Ah! dans quel piége suis-je tombé! Comment, vous êtes aussi le juge de l'endroit?

GONNINBERG.

Oui, Monsieur.

SAINT-CYR.

Ah! je suis perdu. Messieurs, ne poussons pas plus loin la procédure... C'est bien assez pour moi d'être volé par un aubergiste, sans l'être encore...

RAZCOFF.

Du tout, du tout, il faut que justice se fasse.

SAINT-CYR.

Je ne demanderais pas mieux, mais le moyen?

GONNINBERG.

La procédure est entamée, les débats sont commencés; il faut que l'affaire soit jugée.

SAINT-CYR.

Allons, c'est un guet-apens.... Il faudra que j'en paie les frais. Tâchons au moins d'en rire, et de nous amuser pour notre argent.

GONNINBERG.

Parlez, avocat.

RAZCOFF tousse, crache, se mouche, et relève ses manches.

Messieurs! si jamais cause importante fut soumise à la justice, c'est sans doute celle que je suis appelé à défendre. L'honneur de notre ville... que dis-je? de notre ville!... l'honneur de l'Allemagne entière s'y trouve compromis... Les droits de l'hospitalité sont violés: un étranger est spolié au milieu d'un peuple civilisé, par la rapacité coupable d'un aubergiste d'un petit bourg de la Bohême.

GONNINBERG.

Avocat! point d'injures.

RAZCOFF.

Je dois défendre mon client: que suis-je ici, Messieurs?.... Je suis un jeune artiste, j'ai tout au plus... Quel âge avons-nous?

SAINT-CYR.

J'ai vingt-cinq ans, et...

RAZCOFF.

J'entre dans ma vingt-sixième année, je suis d'une figure intéressante !... Je voyage pour mon instruction, je suis un peintre distingué, mais ce n'est point une raison pour que je sois écorché, pour que je paie tout, et particulièrement un déjeuner, dix fois sa valeur.

GONNINBERG.

Le déjeuner était bon.

RAZCOFF.

Je l'ai trouvé détestable.

GONNINBERG.

La preuve ?

RAZCOFF.

La voici. J'en viens de suite à ce repas. (*Il lit sur la carte.*) Un chapon, douze francs.

GONNINBERG.

Eh bien !... Un chapon, ce n'est pas trop cher.

RAZCOFF.

Ce n'est pas trop cher !... Ça serait trop cher pour un chapon, à plus forte raison pour un coq.

GONNINBERG.

C'était un chapon.

reconnu (*Gonninbergveu*
toute l'Allemagne *connai*
bourgmestre de Muldorff. (
Razcoff.) Nous ferons *puni*
pudeur, et nous bénirons *le*
spoliateur de l'orphelin. (*Se*
ment du côté de Saint-Cyr, il le
nous encore le papa et la ma

SAINT-CYR.

Oui, j'ai ce bonheur.

RAZCOFF.

Chut! taisez-vous. (*Repren*
doyer.) L'un est le spoliateur d
l'autre est le soutien, le cons
veuve... D'ailleurs, Messieurs,
aussi noire a pu ternir la réput
bergiste Gonninberg, ça n'ôte
cheveu blanc de la... tête du
de ce bourgmestre dont le c
connu; de ce bourgmestre qu
voler... (*Gonninberg se fâchant*
des besoins du malheureux! de
tre qui empoisonne... ses jours
de ce bourgmestre qui... que...
s'attendrit.) Mon éloquence a p
dans les replis de son ame, s
mouillés des douces larmes d
Mon juge est attendri. *Scelera*
exagitator, ce qui veut dire en
wirt die tsblung albe venig rec

veut dire, en français, qu'il va diminuer la carte de moitié.

GONNINBERG, se levant et s'essuyant les yeux.

La carte ! la carte !...

AIR *de Julie.*

Comme il ne faut pas qu'on s'écarte
Des devoirs de la probité,
De moitié prix nous réduisons la carte,
Et voilà mon arrêt dicté.
Je suis fier que chacun me nomme
Le digne organe de la loi,
Lorsque je pense que sans moi
On pouvait tromper un brave homme.

TOUS.

Oui, vraiment, sans sa bonne foi,
On pouvait tromper un brave homme.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, accourant; ensuite GALOPMANN.

CATHERINE.

Mon père, mon père !

GONNINBERG.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

CATHERINE.

Voilà deux carrosses qui vie
rêter devant la porte, il y a
messieurs et quatre belles dam
qu'ils sont pressés de dîner.

GONNINBERG, ôtant s

Eh! vite, vite, à la cuisin
l'audience est finie. Greffier, s
piers et mettez le couvert. (
garçon.) Toi, va mettre la bro

GALOPMANN, accour

Mon père, mon père!

RAZCOFF.

Qu'est-ce que c'est?

GALOPMANN.

Deux voyageurs qui veulent

RAZCOFF, vivemen

Allons, allons, emporte m
maison, et va chercher mon p
charge-toi de mon plaidoyer et
vonnette.

GALOPMANN.

Mon père, et mon mariage?

RAZCOFF, bas à son fi

Laisse-moi faire; je vais m
(*A Gonninberg.*) Dites donc, vo

que vous n'avez pas à vous plaindre de moi... Je crois que le bourgmestre n'a pas été maltraité dans mon plaidoyer.

GONNINBERG.

Oui, le bourgmestre c'est bien; mais l'aubergiste?

RAZCOFF.

L'aubergiste... à la bonne heure... Eh bien! si l'aubergiste en veut à l'avocat, que le bourgmestre marie sa fille avec le fils du barbier.

SAINT-CYR.

Si vous y consentez, je double l'impôt extraordinaire que vous vouliez lever sur moi et je le consacre au repas de noce.

GONNINBERG, s'adressant aux deux amans.

Enfans, vous vous êtes rendus coupables en vous aimant tous les deux, je vous condamne à vous épouser.

LE GREFFIER, des papiers à la main.

M. Razcoff! voilà ce que des messieurs m'ont chargé de vous remettre; prenez-en connaissance, ils sont là qui attendent.

RAZCOFF, prenant les papiers.

Eh bien! ne voilà-t-il pas les auteurs d'une pièce nouvelle qui me chargent de plaider leur cause!... Ces messieurs, parce que je viens de faire répandre de douces larmes au

bourgmestre, s'imaginent que je vais faire pleurer... (*A son fils.*) Donne-moi ma robe; peut-être... Essayons... Messieurs...

AIR *de la Sentinelle.*

Trois chansonniers se trouvent accusés
D'avoir voulu surprendre le parterre;
Je penche assez pour qu'ils soient excusés
Leur crime étant d'avoir voulu vous plaire.
Pour bien défendre mes cliens,
Comme il faudrait des soins et de la peine,
Attendu le manque de tems,
Messieurs, montrez-vous indulgens :
Remettons la cause à huitaine.

(Ces cinq derniers vers ne se chantent qu'à la première représentation, et le lendemain les suivans.)

L'arrêt que vous allez lancer
N'est pas une petite chose;
Ah! Messieurs, daignez prononcer
Si vraiment je puis annoncer
Que je viens de gagner leur cause.

FIN DE LA CARTE A PAYER.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

PIERRE, PAUL ET JEAN, comédie en deux actes, par MM. Sewrin et Ourri. . . 1

LE FIFRE DU ROI DE PRUSSE, comédie en un acte de M. Revel. 83

LE JUIF, comédie en deux actes de MM. Rousseau, Désaugiers et Mesnard. 153

LA VEUVE DU MALABAR, comédie en un acte, de M. Saint-Amand. 267

LA CARTE A PAYER, comédie en un acte par MM. Merle, Brazier et Carmouche. 319

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries
3 6105 113 650 746

HAMMONDA